



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

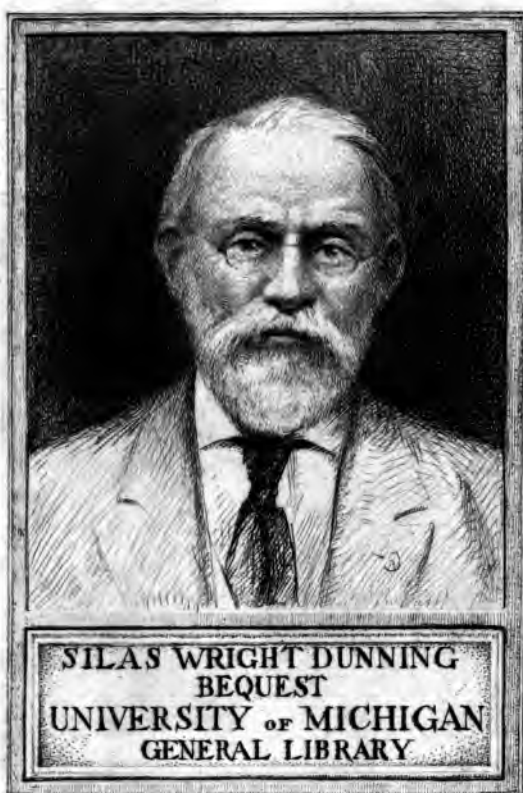
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491787



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

March 1900

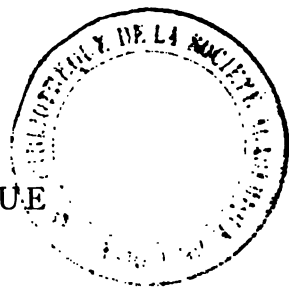




AS
162

.B842

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADEMIQUE

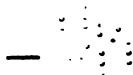


BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXIII

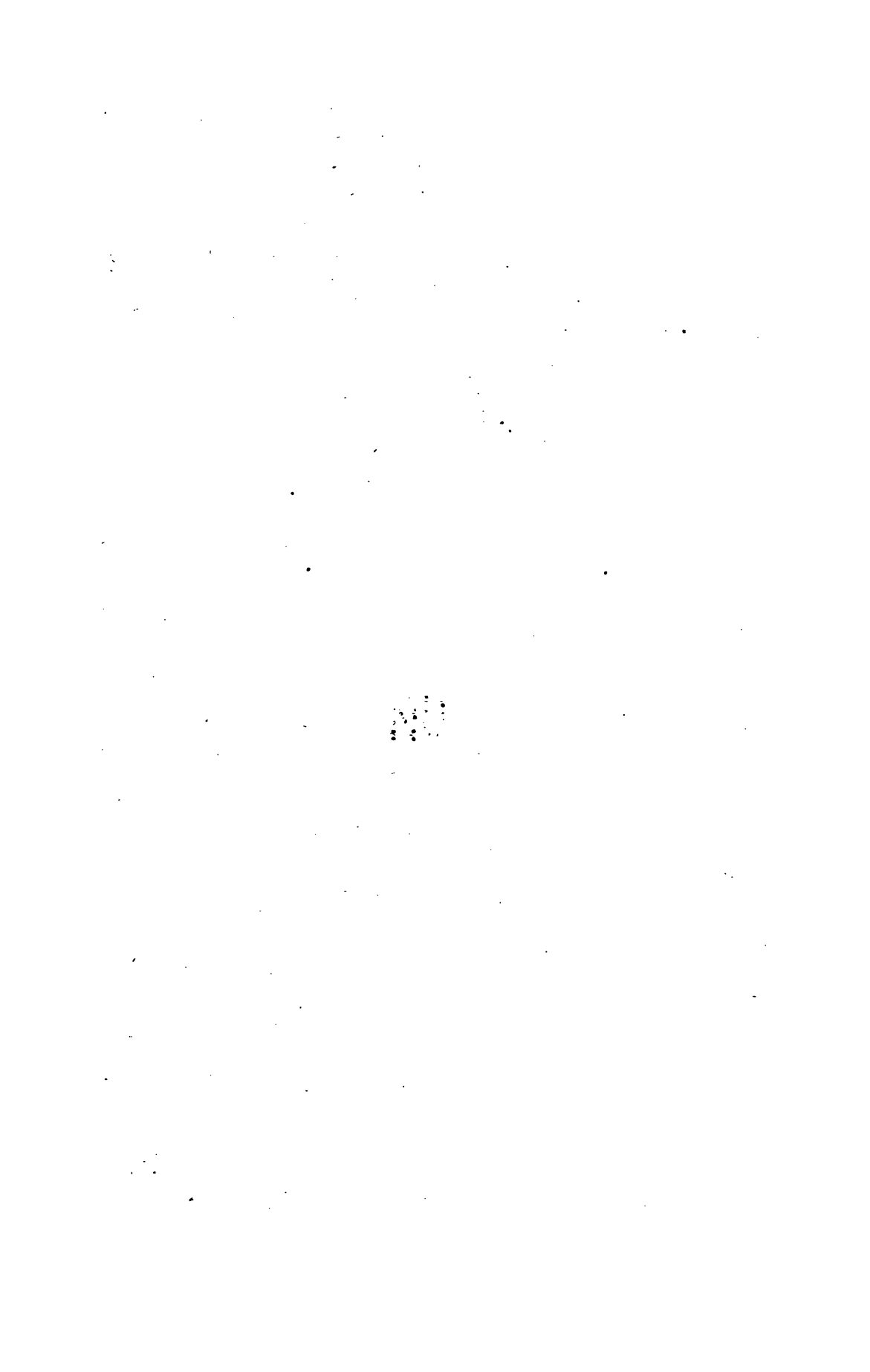


1897-1898



BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUES KLÉBER, 11 ET TRAVERSE, 18

1898



Drumming
Nijhoff
10-21-26
13603

MOHAMMED-AMAR

LE FAUX PROPHÈTE DU FOUTA

(Épisode des Guerres du Sénégal)

1828-1835



Lorsque j'arrivai à Saint-Louis du Sénégal en août 1832, en qualité d'Inspecteur Colonial, chargé du Ministère public près le Conseil (ou Cour) d'appel, un de mes premiers soins fut de m'enquérir de la nature et du degré d'importance des procès qui avaient été portés depuis quelque temps devant cette juridiction.

Peu nombreux, peu graves, me répondit-on. Une seule affaire a eu, depuis peu, grand retentissement ; mais elle ne s'est pas dénouée devant la Cour : c'est la justice militaire, ou plus exactement la décision du Gouverneur, le capitaine de vaisseau Brou, qui, pour la sauvegarde de nos possessions du Walo, à la sollicitation et de l'avis des chefs de ce pays, en a pris la responsabilité.

Les détails qui me furent alors donnés sur cette invasion armée d'un prétendu prophète dans le Walo, sur une grrrande victoire remportée par M. Brou, et sur le châti-

ment que l'envahisseur avait subi, me parurent très-dignes d'intérêt. Mais les récits étaient parfois bien contradictoires ou évidemment exagérés. — Je me bornai à prendre quelques notes. — Et, peu de semaines après, mon devoir m'appela à la poursuite d'une cause criminelle d'une exceptionnelle gravité, celle des assassinats commis par le prince Moktar ould Mahommed Ely-Koury, dont j'ai donné l'historique à la Société Académique de Brest ; mais je ne perdais pas de vue mon prophète ; et dès mon retour en France (mars 1835), j'obtins facilement la communication de documents officiels qui sont reproduits ci-après. (1)

MOHAMMED-AMAR, fils de Hamott, naquit à Suima, grand village de Podor. — Dans sa jeunesse, il fut un des plus studieux *talibas* (élèves) de l'Iman Boubakar, chef du puissant Canton de Dimar, et du grand *Kerno* (*prêtre*, en langue poul). Il quitta furtivement son pays en 1819 et voyagea longtemps chez les Maures du grand désert, et dans diverses contrées de l'Afrique, où il allait quérir la Science auprès des marabouts les plus renommés. En 1828 (date de la note que je transcris), on le croyait âgé seulement de vingt-cinq ans. Quand il revint chez lui, en avril de cette même année 1828, on le crut ou supposa frappé d'aliénation mentale. Ses compatriotes refusèrent de l'admettre au milieu d'eux, mais lui construisirent une case en dehors de l'enceinte du village.

(1) Notice historique (manuscrits) sur le faux prophète du pays du Fouta, — par M. Berton, inspecteur adjoint des cultures, directeur du jardin de naturalisation de Richard-Toll.

Note de M. Mestrô, chef de bureau politique des colonies et plus tard commissaire général, directeur des colonies.

Début d'une dépêche de M. le capitaine de vaisseau Brou, gouverneur du Sénégal et dépendances — 15 Mars 1830.

Ses regards étaient étincelants, il ne proférait pas une parole : un mouvement convulsif agitait ses lèvres ; personne n'osait lever les yeux sur lui. Les bras croisés sur sa poitrine, il se retira fièrement dans la case qu'on lui avait préparée, et y passa douze jours, assure-t-on, sans prendre de nourriture, la face prosternée contre terre. Le treizième jour, à l'heure de la prière nommée *Shouri* (deux heures après midi) il reparut au milieu des siens. Sa voix était tonnante ; son éloquence irrésistible. Il prêcha la réforme, et fit des révélations politiques et religieuses tellement extraordinaires, que l'Iman du pays de Toro et une foule de marabouts de tout âge et de tout rang vinrent lui demander une nouvelle consécration et se déclarèrent ses disciples.

Mohammed-Amar, surnommé alors *Mahdī*, *que j'ai vu à Suima le 14 Juillet de cette même année 1828* (dit encore la note de M. Berton) dans le cours d'une mission à l'escale des Bracknas, est, au physique, d'une beauté remarquable. On le dit fort dans tous les exercices du corps, excellent cavalier. Il passe pour doué d'une instruction supérieure, acquise dans ses voyages. — Il en était revenu pauvre ; et déjà les tributs de la crédulité l'avaient enrichi.

Des mécontentements avaient éclaté dans la République théocratique du Fouta contre son chef l'Almamy Youssouf. — La plus grande partie du pays de Toro s'était déclarée pour son compétiteur, tant de fois vaincu auparavant, l'Almamy Birann. Le rusé Iman Boubakar (1) gardait en apparence la neutralité, recevait les présents des

(1) Mentionné ci-dessus comme premier instituteur du faux prophète.

deux rivaux, mais favorisait en secret la faction de Birann. — L'apparition d'un prophète chez ce peuple fanatique devait servir les projets de l'ambition. Mohammed-Amar, adroitement gagné à la cause de Birann, qui lui offrit des secours en armes et en chevaux, accepta de marcher sous ses ordres contre Youssouf, dont ce mystérieux personnage avait récemment essuyé le mépris. — L'Iman Boubakar fortifia cette ligue, sans se déclarer ouvertement; et au mois de septembre 1828, Mohammed-Amar, suivi d'un cortège nombreux de soldats, de prêtres, de femmes et d'enfants, prêchant la loi de Mahomet par les chemins, et proclamant d'avance la victoire, marcha à la rencontre de l'Aimamy Youssouf. — L'événement ne répondit point à ces fastueuses prédictions. Youssouf ainsi menacé, bientôt attaqué, battit complètement ses antagonistes près des villages de Bounba et d'Abbaallah, à quelques lieues de Saldé, sa résidence ordinaire.

L'Aimamy Birann prit la fuite après ce dernier échec. — Mais le Prophète avait disparu dans la mêlée; et l'on fut, pendant quelque temps, incertain de son sort.

Deux mois après ces événements, qui avaient mis en rumeur les provinces du Fouta, et lorsque la curiosité publique commençait à s'éteindre, Mohammed-Amar, qui avait jusque-là échappé à toutes les recherches, sortit à la pointe du jour, des cases qu'il habitait à Suima et dans lesquelles ses trois femmes et ses captifs avaient constamment résidé pendant son absence. Le merveilleux agit sur les esprits et cet étonnant retour fut aussitôt acclamé dans les villages environnants, dont les plus voisins ne sont pas éloignés de plus d'un kilomètre.

Lorsque le Prophète, qui portait sur le bras gauche son fils à la mamelle, et dont la main droite était armée d'un poignard nud, et qui était vêtu de longues pagnes blanches, se vit entouré d'un grand concours de peuple, il monta sur un tronc d'arbre abattu, imposa silence à la foule et lui dit : « *Que Dieu n'avait pas servi sa cause* » contre Youssouf, *parce qu'il n'était pas assez pur à ses yeux ; que les péchés des gens du Fouta étaient odieux* » puisqu'il n'avait pu les faire absoudre, *qu'il fallait à Dieu une offrande expiatoire, comme c'était expliqué dans le livre de la loi ; qu'il ne demanderait cette offrande ni aux pères ni aux mères dont il était environné ; que la douleur devait plus justement tomber sur sa tête ; car il avait été choisi pour effacer les péchés du peuple ; et que les vrais croyants se marqueraient au front, du sang qui allait couler.* »

— Alors, avec un horrible sangfroid, il plongeait son poignard dans la gorge de sa victime, et en jeta le corps au milieu de ses sauvages auditeurs, en leur criant : « *Prenez, c'est le sang de mon fils.* » — Après cette atrocité, il se couvrit la tête de ses vêtements ensanglantés, se prosterna du côté de l'Orient, et passa, dans cette attitude, le reste du jour en prières.

Pourra-t-on croire, ajoute M. Berton, que cet acte épouvantable de démente ou de la plus révoltante ambition a ranimé la ferveur des partisans de cet homme, grossi leurs rangs, augmenté sa puissance, dans un pays en relations constantes de commerce avec nos habitants du Sénégal ?

L'Almamy Youssouf, effrayé de ce nouvel attentat, et ayant échoué dans toutes ses trames pour faire périr ce

faux prophète, ou le perdre dans l'opinion, usa bientôt du dernier expédient qui lui restait. — Suivant d'anciennes coutumes du pays, il cita (en décembre 1828) Mohammed-Amar à comparaître devant l'assemblée générale des chefs politiques et religieux des trois Fouta, pour s'y défendre des accusations qui seraient portées contre lui, et se soumettre au jugement de Dieu. — Ici s'arrête la notice de M. Berton, datée du 30 décembre de cette même année 1828.

M. Mestro, dans une note sans date, mais voisine de mon retour en France (1835) m'écrit de sa main : voici ce que je puis ajouter à cette notice de M. Berton : M. le gouverneur Brou écrivait au ministre le 15 mars 1830 :

« Ce même imposteur ou un successeur (car on ne sait trop à quoi s'en tenir à cet égard) parti dans les derniers jours de février du pays de Yambour, accompagné du prince Serign Cokey, fils de l'ancien roi de cette contrée, et appelé par les vœux et la trahison de tout ce qui tenait au maraboutage, avait fondu sur le Walo et le dévastait sans opposition. Il menaçait déjà nos établissements ; et j'appris à la fois l'incendie de l'habitation Doukitt, l'évacuation de Richard-Toll (1) l'envahissement total du Walo et la fuite du Roi, qui arrivait à Saint-Louis au moment même où je partais sur le bateau à vapeur pour aller sauver ce qui pouvait l'être... »

M. Mestro ne me transcrit pas la suite de cette dépêche, et n'y supplée qu'imparfaitement par les lignes éi-après :

(1) Notre jardin de naturalisation, comme il a été dit plus haut, situé à 25 lieues en amont, au bord du fleuve.

« Suit le récit de la *grrrrrrande* (sic) victoire
» remportée sur l'armée du prophète, et de la pendaison
» d'icelui aux branches d'un tamarinier devant Richard-
» Toll, avec accompagnement de coups de fusils. —
» Sérign Cokey se réfugia dans le Cayor ; et on n'en
» entendit plus parler. »

Ce récit perdrait de son intérêt s'il n'était sommairement rapproché des événements qui s'accomplirent sous le gouvernement de M. le chef de bataillon Renault de Saint-Germain, successeur de M. Brou, et véritable homme de bien, d'une douce fermeté, d'une grande distinction de mœurs et de caractère, tel que je le connus et fréquentai pendant trois ans.

Mohamed-el-Habib (autrement dit Mahmdoul-Habib) roi des Trarzas (1), sur la rive droite du Sénégal, limite du désert, en face de nos possessions, crut trouver dans l'aventure du faux prophète une occasion favorable de s'emparer du Walo (rive gauche) et de nous mettre ainsi entre deux feux. Mais il eût souhaité nous surprendre habilement, et donner à ses marchands le temps de vendre leurs gommés, avant de déclarer la guerre. Il imagina donc de rechercher en mariage la jeune Guiembotte, héritière du roi nègre

(1) Usurpateur des droits de son neveu Moktar (voir l'épisode de Moktar, au bulletin de la soc. acad. de Brest (1868.)

du Walo, Farapinda, vieillard faible et aveugle. Ses projets furent éventés par M. de St-Germain qui essaya vainement de les déjouer, et dut alors s'y opposer de vive force. Mahmdoul-Habib venait de passer avec ses cavaliers dans le Walo, refusait de se rendre aux sommations du Gouverneur, le rappelant à l'observation des traités, et pour mieux assurer ses prétentions, célébrait son mariage avec Guiembotte le 29 juin 1833. — La déclaration de guerre s'ensuivit.

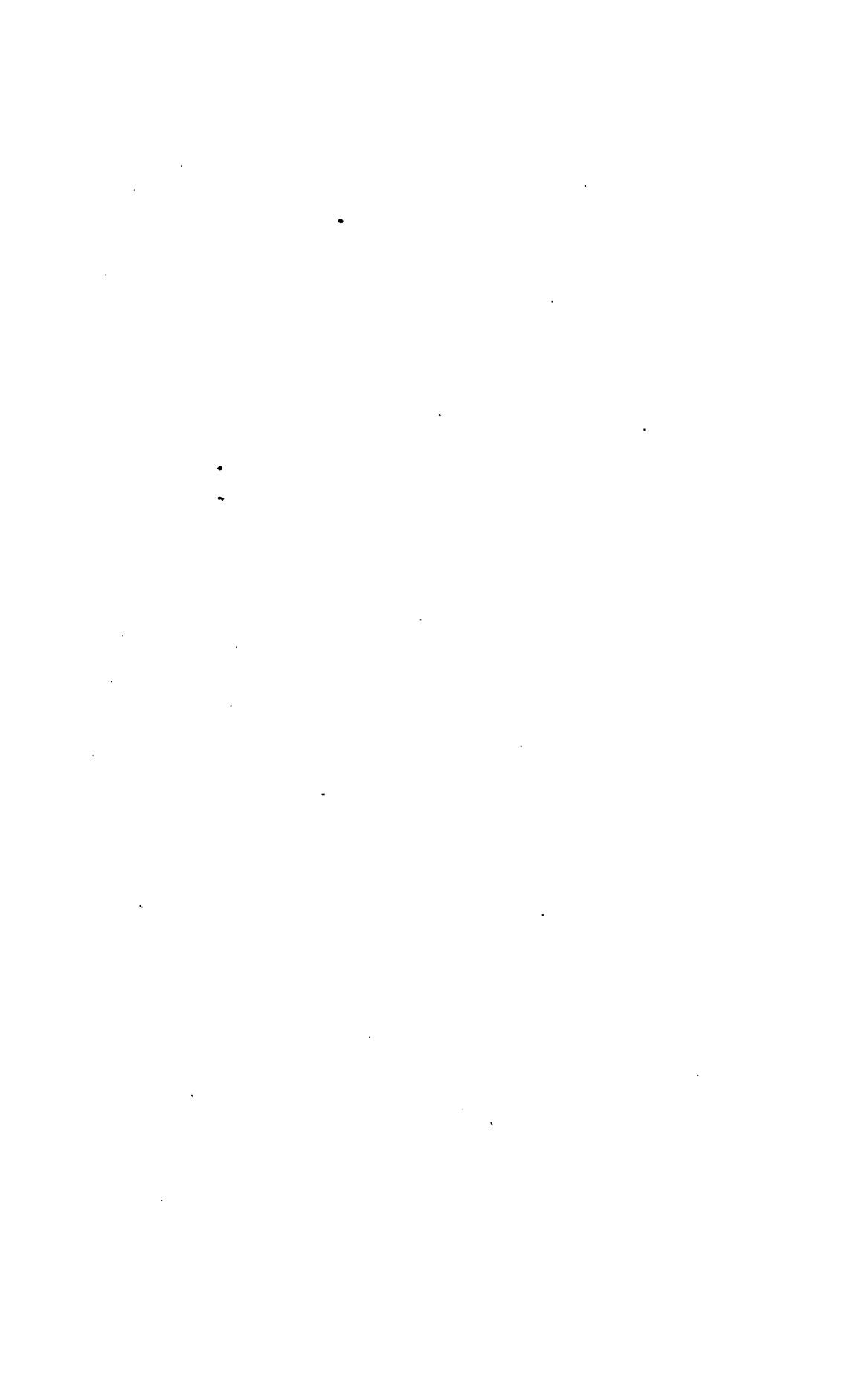
M. de St-Germain déclare supprimées les coutumes de tous les princes Trarzas, organise la milice à Saint-Louis, et le 19 juillet, malgré sa débile santé, remonte le fleuve sur le bateau à vapeur l'*Africain*, avec les marins, les troupes et les laptots, dont il peut disposer, et notifie à Farapinda, sa déchéance au profit de son parent et compétiteur Kerfi, qui, après avoir promis de nous seconder, ne le fait que médiocrement, à force d'instances et de cadeaux. — Les Maures, cependant, résistent solidement, prennent même quelquefois l'offensive, jusqu'à venir piller des bestiaux et tuer des nègres à portée de canon de Saint-Louis, surprenant une embarcation de la goëlette la *Dorade*, lui tuant plusieurs laptots, et s'ehardissant même à attaquer la nuit, mais sans succès, le poste de Richard-Toll. — Mohamed, alors à Kouma avec Guiembotte et Farapinda, dirigeait ces agressions. Le 14 septembre, le vapeur et la *Dorade* entrent dans le marigot de Kouma et détruisent le village, que les Maures quittent et vont se réfugier dans le Walo. — Entre temps, nos troupes brûlent tous les villages qui se sont déclarés pour Farapinda sur les deux rives du fleuve, cassent leurs pirogues, tuent ou blessent 200 hommes, enlèvent nombre de bœufs

et de chameaux, et poursuivent ces avantages pendant plusieurs semaines, jusqu'au jour où M. de St Germain, à bout de force physique, se rend à Gorée, où il espère se rétablir. Il y succombe le 18 octobre 1833.

La guerre, quelque temps suspendue, fut reprise avec une grande énergie par son successeur, le capitaine de vaisseau Quernel. Elle fut longue, et interrompue à diverses reprises. Un traité du 30 avril 1835 vint enfin la terminer, par lequel le Roi des Trarzas renonce formellement, pour lui-même, ses descendants et successeurs, à toutes prétentions directes ou indirectes sur le Walo, et notamment pour les enfants qui pourraient naître de son mariage avec Guiembotte. Le gouvernement français consent à payer les coutumes de 1833 et de 1835, maintient la suppression de celles de 1834. — Maintien des traités antérieurs, 7 juin 1821, 15 avril 1829.

Mais la colonie du Sénégal ne commença son sérieux développement que sous le gouvernement du commandant du génie Faidherbe, devenu dans des circonstances autrement graves, une de nos grandes illustrations.

Un jeune poète et pieux marabout, de race ouolof, âgé de 22 ans, qui s'était déclaré mon ami, et pour qui j'ai conservé un bon souvenir, m'apporta, quelques jours après la mort de M. de St-Germain, la poésie arabe ci-après, en hommage à cet excellent chef :



POÉSIE ARABE

SUR LA

MORT DE M. RENAULT DE ST-GERMAIN

gouverneur du Sénégal et dépendances

(18 octobre 1833)

par AHMAT OULD N'DIAYE-AN

alors jeune serign de vingt-deux ans

OFFERTE PAR LUI A M. GUICHON DE GRANDPONT

inspecteur colonial

و صاحب فردضی بمصیبه
 و لم تصرها تمنی و لم اکر اغنی
 جوابه قد و جی مرغیر غریزی
 نسوی فردفه راتده الجلیل
 هو الذی اذا قلت کر فی نسوی
 و کل شیء بغدره ف ضی
 انا تخنا ان نکون صاحبیت
 فجت بمطیبه قد ما اجمعه
 انا قد اینه معه الیرکنه
 و ما زال یکر منی و ما زال یسالی
 ان کنت لم تعرف امیر سواد
 هو بالحقیر من ذای منه
 ینکره او من سک هم
 امیر شیخی کریم
 نشت

حماد پیرنجامی داری

POÉSIE

SUR LA MORT DE M. RENAULT DE SAINT-GERMAIN

Gouverneur du Sénégal et dépendances

(18 octobre 1833)

Ami, Dieu a fait le malheur, vous n'avez pas craint
Dieu pour terminer ce que vous aviez à faire.

Nous n'aurions jamais cru que ce malheur serait arrivé.

Je jure devant Dieu que vous êtes mort dans l'innocence.

Vous n'êtes pas mort de chagrin, mais par l'effet de la
divine Providence.

Ce que veut Dieu, personne ne peut aller contre.

Tout ce qui peut arriver dans ce monde ici-bas, n'arrive
qu'avec la volonté de Dieu.

Je croyais que vous vivriez toujours, mon ami, ce mal-
heur m'a surpris; ce malheur qui nous a surpris a été
inscrit sur votre tête, dès le jour de votre naissance.

Je montai avec lui dans sa voiture, et n'ai cessé de lui
rendre honneur et de le consulter.

Je ne connaissais pas d'autre chef que lui; et lui me
connaissait bien.

C'était un chef digne et généreux.

Signé : AHMAT N'DIAYE-AN,

Cadi Tamsir de Saint-Louis (Sénégal).

POUR TRADUCTION CERTIFIÉE CONFORME :

Le Directeur des affaires politiques,

Signé : Victor BALLOT.

CHRYSANTHEMIDA

Ad amatorem horticola[m] felicem.

R. B.

« Tot fuerant illic quot halet natura colores. »

OVID.

Deliciosa tuam sustentat Flora senectam,
Arteque culta novâ, gratis largitur amicis.
Ecce ego, jam senior seniorum, tento, B....
A nonagesimo decerpere jugiter anno
Carmina quæ nunquàm dignè laudare valebunt
Anthemides minimas lætis conatibus ortas,
Monstrabunt saltem sinceri gaudia cordis.

LES CHRYSANTHÈMES

A monsieur R. B.

Heureux amateur du jardinage

« Il y avait là toutes les riches couleurs de la nature. »

OVID.

La délicieuse Flore est le soutien de votre vieillesse,
et fait large part de ses dons à vos amis reconnaissants.
— Pour moi, le vieux des vieux, je veux, cher monsieur
B..., tirer de ma quatre vingt-dixième année quelques
vers, qui certes, ne pourront louer dignement les moindres
fleurs dues à vos bienheureux efforts, mais vous témoi-
gneront, du moins, notre sincère et joyeuse cordialité.

Secli in progressu, post jurgia tanta cruenta
Se pax imposuit, gemino commercia mundo
Reddens, et cuiquam sua dulciâ commoda præstans.
Tunc à longinquis fuit importatus Eoïs
Flos novus, eximius, pluri varius que colore,
Cui Chrysanthemidon nomen aptum (semine græco)
Seu quia tunc auri sæpissime picta corolla,
Auricomi radiis Phœbi ex Oriente refulsis,
Vel forsan croceâ cunctorum pelle Japonum,
Aurato tandem mercatorum emolumento.
Sæpiùs insulsis fædantur seria nugis.

Junior ut vidi illos, simplicitate venustos,
Dilexi ; durum properabat tempus hyemis,
Hortis ut vellem pretiosæ jugera stirpis.

Dans le progrès de notre siècle, après tant de si cruelles guerres, la paix s'étant imposée, rendit le commerce aux deux mondes, et à chacun ses plaisirs et leurs avantages. — Alors, des lointaines régions de l'Est, nous fut apportée une fleur nouvelle, distinguée, de couleur variée, qui reçut judicieusement le nom de Chrysanthème (dérivé du grec), soit à raison de sa corolle dorée, la plus générale à cette époque, attribuée aux rayons de la chevelure dorée de Phæbus, réfléchis de l'extrême Orient, soit peut-être, par allusion au teint safrané des Japonais, ou enfin en prévision des gains assurés des marchands. Voilà comment des idées sérieuses sont gâtées souvent par de mauvaises plaisanteries.

Ecquid nunc ergô, dum vastas occupat urbes,
Exedras ornat, cœnas locuplet opulentas,
Expandit turbæ miracula tanta stupenti ?
Nec mora : Non unquàm, præsumptio spirat in illo
Quæ temerare decus posset, vel lædere famam.
Haudque Rosæ livet, reginæ veris et æstûs,
Invidiâ nunquàm torquetur cammeliarum
Jam meritô mundi selecti deliciarum ;
Semper multifluus dum frigora sæva minantur,
Tristibus, infirmis, ægris solator opimus,
Funeribus nostris præscs pius, obsequiosus,
Hic bene tot spargit gemmas quot fletus inundat.
Femina sic lætis, sic nobis obvia mœstis,
Quid pluris minimi quærendum floribus orbis ?

Dans ma jeunesse, dès que je vis cette fleur en sa belle simplicité, je l'aimai. C'était aux approches rapides d'un rude hiver, et j'eusse voulu des arpens de sa précieuse espèce dans nos jardins. — Qu'est-ce donc, maintenant qu'elle occupe toutes les cités, orne les salons, enrichit les plus opulents festins ? — Et disons de suite qu'en elle ne se découvre nulle prétention qui puisse faire tort à sa beauté, compromettre sa renommée. Elle n'est envieuse ni de la rose, reine du printemps et de l'été, ni du camélia, délice du monde select. Toujours abondante sous la menace des froids rigoureux, elle est la puissante consolatrice des affligés, des infirmes et des malades, préside affectueusement, pieusement à nos funérailles et y répand autant de perles que le deuil y verse de larmes. N'est-ce pas ainsi que vient la femme au devant de nos joies et de nos tristesses ! Et que demander de plus aux fleurs de la terre ?

Quoslibet Armoricos anthes studiosus amator
Duxcrit, hortorum vincunt operosa tuorum :
Gratia, forma, color, distincta vel omnia splendent,
NASO que cum varios campo celebravit in uno,
Suprà unam exoptas gentem variare colores,
Divini horticolæ nutu auxiliante laborem.

Ad multos annos valeas dudum, alme B....
Tu tibi præsertim, cultis quoque floribus. — Amen.

22 novembre 1897.

A. GUICHON DE GRANDPONT.

De tous les produits obtenus avec zèle en nos jardins de Bretagne, vos travaux sont victorieux. Grâce, forme, couleurs, variété resplendissent en eux partout. Tandis qu'Ovide ne célébra que l'harmonieuse diversité des ornements d'une campagne, vous vous appliquez avec l'aide de l'horticulteur suprême à varier toutes nuances sur une même famille de fleurs.

Vivez, vivez longtemps, cher Monsieur B..., d'abord et surtout pour vous même et aussi pour vos florissantes cultures. Amen.

L'ART BRETON

DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE

(Suite)

L'ÉGLISE DE GOUESNOU

A la fin du XV^e siècle, il se produisit dans les arts français un courant nouveau et comme une véritable transformation.

Deux puissantes influences s'y manifestèrent; l'une, venant du Nord, prenait sa source dans le naturalisme flamand, né dans les dernières années du XIV^e siècle; l'autre amené d'au delà des Alpes, après les guerres d'Italie, provenait de l'admiration des conquérants français pour les merveilles artistiques qu'ils avaient contemplées.

En ce moment, dans la péninsule, la connaissance plus approfondie des chefs-d'œuvre de l'antiquité romaine, des notions entrevues du génie grec modifiaient l'Idéal du Mogen-Age. L'art gothique était surhumain, Dieu le dominait; avec la Renaissance, l'homme allait y tenir la première place.

L'architecture ne pouvait échapper à cette révolution. La belle période du gothique avait pris fin; le style flamboyant en avait exagéré la verve et dépassé les principes. Un changement devenait inévitable, évolution logique et naturelle, conséquence forcée des sentiments nouveaux qui remplissaient les esprits et les cœurs. En

France, ce n'était pas la réapparition des monuments légués par l'antiquité romaine, mais bien l'adaptation raisonnée et admirablement comprise des formes de l'art græco-romain aux dispositions adoptées par le moyen-âge et plus particulièrement par l'architecture gothique.

L'Art Breton subit profondément l'influence de cette transformation. Les corporations du pays de Léon s'initèrent rapidement aux nouveaux principes. Elles les adoptèrent, mais surent habilement les faire fléchir suivant leur génie. Elles donnèrent au nouveau style une saveur propre, un caractère profondément original et comme une couleur locale appropriée aux besoins, aux matériaux et au sol de la vieille Armorique.

De là naquit une école puissante, vigoureuse et féconde qui mit son empreinte fortement marquée sur de nombreux édifices ; arcs de triomphe, calvaires, châteaux et églises et cela pendant près de deux siècles, se prolongeant bien après la fin de la Renaissance française.

Cette école se manifeste dans les arcs de triomphe d'Argol, de Lampaul, de Sizun ; dans les calvaires de Plougastel, Guimiliau et Saint-Thégonnec ; dans les ossuaires si nombreux du Finistère, dans le château de Kergroadès, dans les églises de Saint-Houardon, de Guimiliau, de Saint-Thégonnec et de Roscoff, avec leurs clochers à dômes caractéristiques ou leurs flèches aux balcons à balustres ; enfin, on peut, à quelques kilomètres de Brest, admirer une de ses œuvres les plus gracieuses et les mieux réussies, je veux parler de l'église de Gouesnou.

Elle est facile à visiter pour les Brestois. Le chemin de fer départemental de Lannilis y conduit. La route est jolie et pittoresque, charmante à parcourir

par un beau jour de printemps ou d'automne. Tout d'abord apparaît au milieu des toitures et des arbres, dominant les hauteurs, la flèche élancée de Lambézellec, groupant à ses pieds de blanches maisons entrecoupées de jardins et séparées de l'arsenal par une mer de verdure.

Après Lambézellec, le train suit la riante vallée de la Penfeld, dont la voie ferrée côtoie longtemps le cours. Des bois, des prairies, des bouquets de saules, des haies d'aubépine, de gras pâturages se succèdent, égayés par le babil de la petite rivière et le bruit de quelques moulins.

Bientôt on aperçoit le village de Gouesnou, la flèche et les toits aigus de son église. Un peu au-dessous se trouve un petit bois dans lequel on distingue la fontaine sacrée vouée au saint patron du village. Quelques centaines de mètres au delà, le train s'arrête et les voyageurs peuvent descendre.

Ce village aujourd'hui si riant, cette vallée, ces champs fertiles n'étaient, au VII^e siècle, qu'un marais inculte, entouré de bois épais et impénétrables. Les habitants, à moitié sauvages, échappaient à peine au paganisme, dont ils gardaient toutes les superstitions ; ils vivaient en hommes primitifs et ils ignoraient la culture des terres.

C'est alors que Gouesnou, arrivant comme les autres saints de l'Armorique, de la grande île des Bretons, vint porter à ces populations ignorantes et malheureuses, en même temps que les lumières du christianisme, la science du labourage et l'art de bâtir. Défrichant les terres incultes, desséchant les marécages, éclaircissant les forêts, il initia aux premières notions de la civilisation ces peuplades si grossières avant lui.

Ses bienfaits et ses vertus lui attirèrent l'affection et l'admiration de tous.

Mais, laissons parler la légende, telle qu'elle nous a été transmise par Albert Legrand et dom Lobineau ; elle nous fera voir, à travers les voiles qui l'entourent, le rôle important de saint Gouesnou et sa bienfaisante influence.

D'après ces saints historiens, saint Gouesnou, qui mourut évêque de Léon, naquit en l'île de la Grande-Bretagne, de parents de fortune médiocre, mais vertueux et bons chrétiens, qui furent soigneux de l'élever en la crainte de Dieu, et de lui donner, avec une forte instruction, l'amour des belles-lettres. Il perdit sa mère encore tout enfant. A l'âge de 18 ans, et à l'exemple de ses devanciers Samson, Pol Aurélien, Magloire, Briec, etc..., il quitta sa patrie, envahie par les Anglo-Saxons, pour se réfugier dans la péninsule armoricaine. Il était accompagné de son père Tugdonius, de sa sœur Tugdona et de son frère aîné Majan.

Ils débarquèrent dans la rade de Brest ; là, ils distribuèrent aux habitants pauvres tout ce qu'ils possédaient, et ils se retirèrent dans l'intérieur des terres pour y fonder des ermitages.

Saint Majan choisit un lieu qui prit depuis le nom de Loc-Majan, situé près de Plouguin, non loin de la mer. Sa sœur se renferma dans le monastère de vierges de Loc Ronan (Saint-Renan), et Gouesnou se refugia dans un lieu désert appelé Land, qui prit le nom de Land Gouesnou, où il se construisit une cabane pour y passer ses jours en prières et en oraisons.

Or, le Com-Maur ou chef de la région, chassant un jour dans la forêt de Land, se trouva près de l'er-

mitage du saint reclus, et curieux de savoir qui demeurerait dans cette hutte, frappa à la porte, entra et salua gracieusement le pieux solitaire. Gouesnou lui répondit en racontant son enfance, sa vie passée et le désir de servir Dieu, qui l'avait fait s'éloigner du bruit et des tracas du monde.

Le comte, édifié, le prit en affection et lui fit offre, sous l'inspiration divine, de contribuer avec lui à la construction d'un monastère, en lui cédant autant de terres qu'il pourrait en enclore de fossés en un jour.

Le saint accepta le don et manda près de lui son frère aîné Majan. Aidé de celui-ci, dit la légende, il prit une fourche et la traînant à terre il marcha en carré, environ deux lieues de Bretagne.

A mesure qu'il avançait, la terre se levait de part et d'autre du bâton fourchu, et formait un fossé profond, servant à limiter les terres qui lui avaient été données.

Cet enclos, si miraculeusement tracé, fut considéré comme un terrain sacré ; il servit depuis de lieu d'asile et de refuge et nul n'aurait osé ni y semer ni y labourer ; de terribles punitions, dont la mort subite, ayant frappé les profanateurs.

Le comte, ébloui par ce prodige, non content d'en avoir donné le terrain, voulut faire édifier, à ses frais, le monastère projeté, et il fit venir de toutes parts des ouvriers.

Saint Majan dressa le plan et les dessins du bâtiment et de l'église dont il dirigea les travaux.

Tandis que son frère édifiait le monastère matériel, Gouesnou dressait les pierres vives pour le monastère spirituel d'une sainte communauté, instruisant grand nombre de jeunes hommes, qui, désireux de la perfection, s'étaient rendus ses disciples.

Cependant l'eau manquait, tant pour les besoins du monastère que pour ceux des ouvriers obligés d'en aller chercher très loin de leurs travaux. Mais Dieu y pourvût en révélant à Gouesnou l'emplacement d'une bonne source vive, que le saint trouva en creusant la terre. Saint Majan la nettoya et dressa, pour en recevoir l'eau, un superbe bassin de pierre grise, d'où partait un ruisseau limpide. Ce ruisseau arrosait un ébénier que Gouesnou avait planté de ses propres mains.

Le monastère étant achevé, l'église en fut dédiée par saint Houardon, évêque de Léon, l'an 642.

Bientôt après, admirant la sainteté de Gouesnou, l'évêque l'appela auprès de lui et lui offrit un canonicat dans son église, mais le saint abbé, ne pouvant oublier sa chère solitude, obtint de retourner à son monastère, à l'extrême contentement de ses religieux.

C'est ainsi qu'Albert Legrand et dom Lobineau racontent la construction du monastère et de l'église primitive de Gouesnou.

Mais l'histoire doit ajouter que cette œuvre religieuse joua le même rôle civilisateur que les autres monastères ou lans des disciples de saint Tugdual. Les établissements religieux de Samson à Dol, de Malo à Aleth, de Briec à Saint-Brieuc, de Tugdual à Tréguier sont, comme on le sait, devenus des centres importants de civilisation qui devaient plus tard exercer une puissante influence sur l'art monumental de la Bretagne, comme le prouvent les cathédrales de Dol, de Tréguier et autres.

Il en fut de même de la véritable colonie agricole fondée par Gouesnou.

Les moines bretons prêchaient et méditaient, mais le

travail manuel était leur principale occupation. Ils défrichaient les forêts et les landes, plantaient des vergers.

Ainsi saint Guénolé fut, dit-on, l'inventeur du cidre, et dans son monastère de Landévennec, chaque moine devait savoir un métier avec lequel il fut capable de gagner sa vie.

Il est vraisemblable que Gouesnou avait suivi, dans sa fondation l'usage de ses illustres devanciers, et ne voyons-nous pas que son frère, saint Majan, passait alors pour un habile architecte.

Quelles règles Gouesnou avait-il imposées à son monastère ? Quelle discipline suivaient ses religieux ? Albert Legrand est muet sur ce point. Il insiste cependant sur un côté du caractère du saint abbé.

« Il fuyait, dit-il, la conversation des femmes et ne
» leur permettait l'entrée du monastère, excepté l'église.
» Pour marquer jusqu'où elles pouvaient aller sans
» scrupule ni danger, il fit élever une grande pierre,
» outre laquelle une femme ayant voulu passer, au mé-
» pris de la défense du saint, tomba à terre raide morte.

» Une autre femme ayant poussé une de ses compagnes
» au delà de la dite pierre, reçut pareil châtiment de
» mort subite et celle qui avait été poussée n'eut aucun
» mal.

» Pendant qu'il travaillait à son monastère, il avait
» coutume d'aller, par les villages circonvoisins, quester
» des vivres pour aider à nourrir ses ouvriers. Un jour,
» ayant demandé un fromage de lait à une femme, celle-
» ci lui répondit qu'elle n'en avait point. Le saint, en
» souriant, lui dit à son tour : certainement tu mens à

» ton escient et dis la vérité sans y penser, car tu crois
» avoir le fromage que tu me refuses et tu n'en as
» aucun.

» Peu après, elle alla voir en son armoire et elle trouva
» tous ses fromages changés en gros cailloux ; ce
» qu'ayant vu, elle les porta au saint, se jeta à ses
» pieds, lui demanda pardon, et ayant reçu sa bénédic-
» tion, s'en retourna en sa maison. En mémoire de ce mi-
» racle, ces cailloux furent longtemps gardés en l'église
» paroissiale de saint Gouesnou »

Monsieur de Kerdanet ajoute au récit d'Albert Legrand que depuis on les a longtemps conservés au manoir de Kergroas. Près de ce manoir, on montrait aussi une auge en pierre qu'on disait être le lit de saint Gouesnou.

« Tandis que Gouesnou gouvernait ses religieux,
» ajoute Albert Legrand, à la grande édification de tout
» le monde, le bon prélat saint Houardon tomba malade
» et, craignant l'issue de sa maladie, il le manda de venir
» l'assister et après avoir reçu de ses mains le saint
» Viatique et l'Extrême-Onction, il chargea ses cha-
» noines d'élire Gouesnou pour leur pasteur.

» A quoi ils ne manquèrent et il fut élu évêque de Léon
» l'an de grâce 650, sous le pontificat de saint Martin,
» 1^{er} du nom, martyr, l'empire appartenant à Constantin
» III, fils d'Héracle, le royaume de Bretagne Armorique
» à Salomon et saint Armehel étant alors archevêque
» de Dol.

» Il gouverna son église vingt-quatre ans avec une
» extrême vigilance.

» En 675, il alla avec son frère saint Majan visiter

» saint Corbasius qui faisait bâtir un monastère près de
» la ville actuelle de Kemperlé. Dieu le retira alors de ce
» monde par un étrange accident.

» Considérant la structure de l'église avec saint Cor-
» basius, il parla du monastère de Gouesnou, louant
» l'édifice et principalement le chœur pour l'embellisse-
» ment duquel saint Majan avait employé toute son indus-
» trie, car il était excellent architecte. Ces discours dé-
» plaisaient extrêmement au maître des œuvres de saint
» Corbasius, lequel pensant que louant un autre de sa
» profession en sa présence et préférant l'ouvrage d'au-
» trui au sien, on lui faisait tort, conçut une étrange
» haine contre saint Gouesnou. Il monta sur les écha-
» fauds dressés pour lambrisser l'église, et se prome-
» nant d'un bout à l'autre et passant par-dessus le Saint,
» il laissa, comme par mégarde, tomber son marteau,
» qui lui brisa le crâne en pénétrant jusqu'au cerveau.

» Le saint prélat tomba à terre de la violence du coup,
» et s'étant fait porter dans l'infirmerie, se disposa à
» mourir, ayant expressément défendu qu'on ne s'en-
» quist de l'auteur de sa mort.

» Il reçut les sacrements, avec une extraordinaire
» dévotion et ayant recommandé son église au souverain
» pontife, rendit son âme à Dieu le 25 octobre dudit an
» 675 et il fut solennellement enterré par saint Corbasius
» et ses religieux, de crainte que les députés du cha-
» pitre de Léon ne leur enlevassent son corps. »

Ici, l'auteur de la vie de Gouesnou cherche longuement
à prouver que la mort du Saint peut être considérée
comme un martyr, et conclut en remarquant que Dieu,
dans sa Providence, voulût qu'il mourût le jour même ou

Rictius Varus faisait martyriser, à Soissons, les saints frères Crespin et Crespinien.

« Son corps, ajoute Albert Legrand, ne fut guère » sous terre, que Dieu commença à manifester, par » miracle, la gloire dont son âme jouissait dans le ciel ; » ce qui fit qu'on enleva ses ossements de terre pour » les placer dans la sacristie avec d'autres reliques.

» Saint Majan se trouva à cette translation et demanda » avec instance quelques portions des reliques de saint » Gouesnou, pour les emporter en Léon, mais il fut » éconduit : néanmoins il fut si importun que l'abbé Cor- » basius lui promit que s'il les pouvait reconnaître par- » mi les autres reliques qui étaient dans le trésor du » monastère, on les lui donnerait.

» Il accepta la condition et passa la nuit suivante en » oraison. Environ vers minuit, saint Gouesnou lui » apparut, environné d'une admirable clarté, ayant la » mitre en tête et la crosse en main, le remerciant du » soin qu'il avait de transporter ses reliques en son » diocèse, et l'assura que tout réussirait à son conten- » tement.

» Saint Majan remercia Dieu de cette faveur. Le » matin, ayant célébré la messe, il fut conduit en la » sacristie, où on avait exposé toutes les reliques, qui » étaient en grand nombre en cette abbaye.

» Majan les baisa dévotement, puis il posa le genou » en terre et pria Dieu de lui révéler lesquelles étaient » celles de son frère saint Gouesnou : sa prière faite, il » se leva, et il déploya le linge dans lequel il voulait » les envelopper. Tous les ossements du corps de saint » Gouesnou s'ôtèrent d'avec les autres et se posèrent

» sur le dit linge, même son chef qui avait été séparé
» du corps s'y trouva aussi, dans lequel paraissait la
» marque du coup de marteau qu'il avait reçu.

» Saint Majan, extrêmement réjoui de ce succès, prit
» congé de saint Corbasius et des religieux et apporta
» son précieux fardeau en Léon, plaçant une portion des
» reliques au trésor de la cathédrale de Saint-Pol et
» l'autre en l'église de Land Gouesnou, où elles sont
» révérees du peuple en grande dévotion.

» Je ne veux pas oublier, dit en terminant Albert
» Legrand, qu'en l'honneur de ce grand miracle, on fait
» tous les ans une solennelle procession, le jour de
» l'Ascension, à laquelle deux grands seigneurs, tête
» nue, revêtus de surplis, portent, sur un riche brancard,
» le somptueux reliquaire, à l'entour de l'enclos miracu-
» lueux, qui contient une lieue et demie de tour. »

Dom Lobineau ajoute que parmi les seigneurs qui eurent cet honneur, il faut compter Charles de Blois en 1342, Jean V en 1417, le duc Pierre et le connétable Artur en 1475.

A la fin du siècle dernier, les ossements de saint Gouesnou étaient placés dans de magnifiques reliquaires en argent ouvré. Lors de la Révolution, l'église fut pillée et les reliquaires disparurent ; le chef du saint fut cependant conservé et déposé à l'Hôpital de la marine de Brest. Monsieur de Kerdanet affirme que ce crâne fut reconnu depuis par plusieurs personnes. Cependant il est resté confondu avec tous ceux que possède à Brest l'école de médecine navale. Il doit nécessairement porter les traces visibles de la fracture qui causa la mort du pieux évêque.

Malgré cet indice, le retrouver est une tâche à la fois

difficile et délicate dont nul jusqu'à présent n'a voulu prendre la responsabilité.

La propriété du monastère de Land Gouesnou ne fut pas détruite par la mort de son fondateur. Autour des cloîtres se groupèrent des habitations, et au milieu du moyen âge, le village de Gouesnou avait acquis une importance indiscutable.

Les évêques de Léon y établirent par suite une de leurs trois juridictions temporelles, auxquelles étaient attachés un sénéchal et un procureur et qu'on nommait regaires ou reguaires.

On voyait jadis, au centre de la grande place du bourg, l'ancien auditoire de cette juridiction.

En outre, la situation dominante avait fait de Gouesnou une position militaire importante. C'est pourquoi on avait élevé, sur un emplacement situé derrière l'église actuelle, une forteresse commandant le pays et dont les anciens titres font mention sous le nom de bastille de Gouesnou.

Les montres ou revues de la noblesse du Léon se passèrent sous les murs de cette forteresse jusqu'au règne du duc François II. A cette époque, ce prince rédigea une ordonnance transportant à Lesneven cette cérémonie militaire.

La bastille de Gouesnou fut sans doute détruite peu après. Il n'en est pas question dans le récit du siège de Brest par les ligueurs et les Espagnols qui bloquaient cette place par terre et par mer, et que Sourdéac repoussa après de nombreux et sanglants combats, notamment à Guipavas. Il est évident que sa position stratégique lui eût donné dans cette lutte un rôle des plus importants et que sa

disparition peut seule expliquer le silence de l'historien à cet égard.

Ce qui est certain, c'est que le monastère n'existait plus au moment de la construction de l'église actuelle bâtie sur l'emplacement de la première à la fin du ^{xvi}e siècle.

Alors Gouesnou avait une population plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Cette population se réduisit énormément par suite de l'accroissement de Brest sous Louis XIII et sous Louis XIV.

Mais en 1598 et malgré les ruines et la dépopulation amenées en Bretagne par les guerres religieuses suivies de la famine et de la peste, l'importance de Gouesnou justifiait la reconstruction de l'église entreprise par son curé, l'abbé Tournon, et exécutée avec le concours des paroisses voisines conviées par l'évêque de Léon à l'achèvement de leur sanctuaire de prédilection.

Cet édifice offre de nombreux caractères communs avec l'église de Guimiliau (1605), et avec le porche de Saint-Houardon, de Landerneau (1604), construits à la même époque et certainement sous la même impulsion qui tendait à réparer les ruines accumulées par la guerre civile. On s'aperçoit d'une manière évidente, en les comparant, qu'on est en présence des œuvres d'une même école, et pour ainsi dire des mêmes ouvriers.

On peut ajouter qu'ils adoptèrent dans ces trois œuvres le style religieux de la première période de la Renaissance française, en l'adaptant habilement aux caractères particuliers de l'architecture bretonne.

Leurs efforts, dans ces trois monuments, conformément à la tradition, tendirent surtout à obtenir un gra-

cieux effet pittoresque, et à établir une correspondance rationnelle entre les dispositions intérieures consacrées par le culte, l'arrangement extérieur et la décoration nouvelle.

Et ils surent, particulièrement à Gouesnou, tempérer la froideur des imitations græco-romaines par la grâce, la variété et la richesse de leurs combinaisons.

Il est facile de le vérifier en visitant cette dernière église.

La nef en est orientée du Nord-Ouest au Sud-Est, suivant l'axe. La façade principale consiste en un pignon en pierres de taille, à gable aigu. Ce pignon dessine la forme du vaisseau dont la couverture descend d'une seule pente jusqu'au mur extérieur des bas-côtés qu'elle recouvre. Sur cette face fait saillie une tour carrée à quatre étages, ornée de balcons ajourés et terminée par une flèche aiguë octogonale aux arêtes décorées de crochets.

Les angles de la tour sont consolidés par des contreforts de style Renaissance qui en prolongent les murs dans les deux sens. Ces contreforts à section carrée sont coupés par des plinthes moulurées et terminées au premier étage par une corniche saillante qui se prolonge par ressauts sur les quatre côtés de la tour.

Au-dessus, sur chacun d'eux se dresse un attique à dé carré et élancé dont la corniche élégante porte, comme amortissement, une urne de très joli style.

La façade des deux principaux contreforts est creusée par deux niches cylindriques à dôme sphérique sculpté et à console saillante. Ces niches sont encadrées par

deux pilastres doriques soutenant un entablement du même ordre. Il est probable qu'à l'origine elles contenaient des statues.

Entre les deux contreforts s'ouvre la porte de l'église. Elle est cintrée en demi-cercle et décorée d'une riche archivolté dont la clef, élégamment sculptée, accuse le style Louis XV.

Cette clef a été en effet rapportée au XVIII^e siècle ; à cette époque, la tour avait été ébranlée par la foudre, on dut y faire d'importantes restaurations et même la reprendre en sous-œuvre.

Deux riches pilastres ioniques à fût cannelé coupé d'une bague encadrent cette porte et supportent un entablement du même style. Sur la frise se lit la date 1772, écrite suivant un usage fréquent avec des sept retournés, et indiquant l'année de la réfection du portail.

Au-dessus de l'entablement règne un second ordre formé de deux croisées circulaires placées entre trois pilastres corinthiens que surmonte un second entablement ; un attique formé d'une base et d'un dé moulurés couronne cet ensemble et sert de stylobate à un troisième ordre plus riche et plus orné encadrant une autre fenêtre qui, comme les précédentes, est ornée de vitraux armoirés.

Cet ordre se termine par un élégant amortissement Renaissance à fronton rompu et volutes, surmonté d'un globe ornementé. La frise du fronton se confond avec la moulure qui termine le premier étage de la tour et forme la corniche des contreforts.

Cet ensemble réalise une composition architecturale, dans laquelle on retrouve, d'une façon très prononcée, l'influence italienne, si puissante en France au XVI^e siècle.

Le second étage du clocher est formé d'un soubassement s'élevant à la hauteur des amortissements des contreforts dont la corniche saillante se prolonge par celle de cet étage.

Au-dessus se dresse un prisme à base carrée, de pierre de taille, renforcé sur chaque face par trois pilastres doriques, soutenant un entablement à corniche mutulaire. Cet entablement est surmonté d'un élégant balcon ajouré par une riche arcature.

Le troisième étage s'ouvre sur chaque face de la tour, par une arcade centrale en plein cintre, donnant accès au balcon et éclairant l'intérieur du clocher. La corniche qui surmonte ces arcades porte un balcon à balustres sculptés.

De ce balcon, on peut pénétrer dans l'étage supérieur par une double arcade ouverte sur chaque face. Cet étage se termine par une mince corniche sur laquelle se dresse la haute flèche octogonale dont les arêtes sont ornées de crochets saillants et les pentes percées d'un grand nombre de petites ouvertures ; de plus, quatre fenêtres rectangulaires, à gable aigu, décorent les faces principales et aux quatre angles se dressent quatre petits clochetons rectangulaires reliés au corps de la flèche par de légers arcs-boutants.

Depuis sa construction, le sommet de la flèche a été renversé par la foudre et reconstruit alors (XVIII^e siècle). Quelques-uns des débris se retrouvent près de la fontaine de saint Gouesnou et le fleuron qui terminait cette flèche a été placé sur le dôme qui couronne cette fontaine.

La plus remarquable des façades latérales est celle du Nord-Est, située du côté de l'Évangile et dont se détache

un bras du transept terminé par un pignon fleuroné, au gable aigu orné de crochets et percé d'une belle fenêtre flamboyante.

Cette façade donne dans le cimetière et regarde la route du Bourg-Blanc. Eclairée par plusieurs fenêtres flamboyantes, elle frappe immédiatement par l'aspect pittoresque que présente l'ensemble de ses contreforts si décoratifs ornés de pilastres, de niches et couronnés de gracieuses lanternes à arcades et à dôme et surtout par l'admiration que provoque la vue du magnifique porche latéral qui la décore.

Cette partie du monument mérite à elle seule une étude spéciale. C'est un des plus beaux spécimens de l'architecture bretonne du style Renaissance.

Construit entièrement en granit, ce porche s'ouvre par une porte en plein cintre, dont les pieds droits sont formés par deux colonnes doriques cannelées et à tambours et supportant sur les amorces de leur entablement une élégante archivolt.

Une riche voussure à trois rangs de moulures encadre jusqu'au sol la baie principale et sa clef de voûte finement sculptée s'encastre dans le portique jusqu'à l'intrados portant au-dessous la date de 1664.

Sur le nu du mur de face, sont encastrés deux médaillons symétriques en Kersanton, représentant deux têtes de satyres d'une exécution remarquable.

A droite et à gauche du portail deux colonnes corinthiennes à piédestal complet forment contrefort; elles sont surmontées d'un très joli chapiteau admirablement travaillé, et la moitié inférieure de leur fût est richement décorée par une gaine de feuilles d'acanthé dont se deta-

che une tige de lierre s'enroulant gracieusement autour de la colonne.

Un riche entablement règne au-dessus des colonnes dans toute la largeur de l'édicule. Il sert d'appui à un fronton à corniche denticulée du plus heureux effet. Ce fronton est surmonté d'un attique rectangulaire orné de deux têtes de chérubin délicatement sculptées. Sur sa corniche se dresse un élégant acrotère en forme de clocheton, relié à l'ensemble par deux raccords concaves à volutes soutenant des urnes aux deux extrémités de la base. En arrière apparaît le pignon du porche dont les rampants décorés d'une riche galerie fleuronnée à jour semblent sortir du clocheton central.

Celui-ci est d'une composition remarquable. A sa base deux cariatides féminines analogues à celles du porche de St-Houardon encadrent une niche cylindro-sphérique à plafond sculpté en coquille. Ces cariatides supportent deux pilastres élégants bordant une frise à clef centrale et soutenant par des consoles un entablement orné d'une belle tête de chérubin aux ailes éployées. Cet ensemble s'amortit par une riche et élégante lanterne à deux étages et à double dôme, couronnée d'une croix.

Ce campanile est d'un goût exquis. On y retrouve la grâce et l'élégance des plus charmantes œuvres de la Renaissance française.

Enfin les angles du pignon sont flanqués et consolidés par deux superbles contreforts aux stylobates cannelés creusés de niches cylindriques au dais en dôme à clocheton, garnis de pilastres doriques et de triglyphes ornés, et s'amortissant par deux lanternes à quadruple arcature couvertes par deux dômes de la plus charmante composition.

Il est probable qu'avant 1790, les niches du porche aussi bien que celles qui décorent la façade et les autres parties de l'édifice étaient garnies de statues qui ont dû disparaître avec les vitraux lors de la dévastation de l'église.

L'intérieur du porche n'est pas moins intéressant que l'extérieur. Il est couvert par une voûte sur plan carré à croisée d'ogive et à section droite en tiers points. Les nervures des arcs ogifs et celles des liernes se fondent en une riche clef pendante au centre de la voûte.

Au fond du porche sont deux ouvertures en plein cintre percés dans un mur en granit. Les ébrasements et les voussures de ces arcades sont formés par des socles rectangulaires portant les bases moulurées d'un groupe de colonnettes engagées, dont les fûts cylindriques se soude-
nt en contournant la courbure des voûtes et les encadrant ainsi d'une riche moulure.

Les panneaux de chêne plein, à un seul vantail qui ferment ces deux portes conservent les traces de curieuses sculptures. Dans le bas, des rectangles encadrent des arabesques, au-dessus une série de cartouches rectangulaires dans lesquelles s'envolent des têtes de chérubin ; plus haut des pilastres Renaissance à chapiteaux ioniques séparent des groupes d'anges et de fleurs, encore d'autres chérubins, enfin dans chacun des deux tympans, une niche sphérique entourée de séraphins armés d'attributs sacrés et renfermant : à gauche la statue de saint Gouesnou, la mitre en tête et la crosse épiscopale à la main ; à droite, la Vierge Marie tenant dans ses bras l'enfant Jésus.

Entre ces deux portes se trouve un très curieux béni-

tier de style Renaissance, encastré dans le mur et abrité à la hauteur des naissances des voûtes de ces portes par un dais octogonal à contreforts saillants.

Sous le bénitier et semblant le soutenir est un socle en tronc de pyramide quadrangulaire renversé, qui s'amortit par une très gracieuse moulure composée, se terminant par une tête de femme portant le chaperon du XVI^e siècle et formant cariatide.

Au-dessus de cette double arcade règne tangentiellement à l'extrados de ses voûtes une frise à corniche saillante.

Le reste du tympan est occupé par une niche centrale, cylindrique, encadrée de deux colonnettes au riche chapiteau, genre corinthien et surmontée par un dais polygonal à lanterne.

Les deux faces latérales du porche sont décorées par un soubassement composé de six panneaux de pierre de taille, moulurés et séparés par sept pilastres doriques dont l'entablement formé de trois parties se prolonge tout le long de la muraille. Au-dessus de chaque pilastre se trouve un ressaut de l'architrave portant une console sculptée en feuille d'acanthé et coupant la frise pour soutenir la corniche.

Sur cette frise on lit, à gauche en entrant, l'inscription suivante, en caractères italiques :

O quam metuendus est locus iste, vere non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli :

(Combien il faut respecter ce lieu qui n'est autre que la maison de Dieu et la porte du ciel).

En face et à droite en entrant est écrite, sur la frise, une seconde inscription :

Domum Dei decet sanctitudo, sponsus ejus Christus adoretur in ea. — 1642.

La sainteté convient à l'église de Dieu, son époux le Christ y est adoré).

Cette date de 1642 est importante, elle fixe l'époque de la construction du porche terminé sans doute en 1664. Son édification fut donc postérieure à celle du corps de l'église ainsi que le prouvent les dates et les inscriptions intérieures.

Au-dessus de ces soubassements et de chaque côté du porche, dans le tympan formé par les arcs formerets sont creusées six niches cylindriques séparées par des colonnes corinthiennes, correspondantes aux pilastres inférieurs. Ces niches sont surmontées de dais élégants polygonaux, à contreforts ouvrés et à lanterne, analogues à ceux que l'on retrouvera dans le chœur.

Les douze statues qui ornaient ces niches ont toutes disparu, ainsi que celle qui occupait la niche centrale du tympan.

A l'extérieur, et du même côté de l'église il y a, en dehors du grand porche, deux petites portes latérales d'ordre ionique, l'une percée dans le bas côté, à gauche du porche, et l'autre à l'angle extérieur de la face antérieure du transept.

L'autre façade latérale exposée au Sud-Ouest, ne possède pas de grand portail; elle s'ouvre par une porte très simple, en plein cintre, dont l'appareil se ressent de l'influence du style Louis XIII, ce qui semble indiquer que cette entrée a été percée ultérieurement à l'achèvement de l'édifice. Une seconde porte, du style Renaissance, se montre sur la face antérieure du transept, elle est d'ordre

corinthien, en plein cintre et sur la clef de la voûte est gravée la date de 1607.

Cette date doit être celle de la construction du gros œuvre, de la nef et de la flèche. Elle concorde avec celle d'un des bénitiers intérieurs.

Ainsi que l'indiquent deux contreforts qui se correspondent, sur les murs extérieurs des collatéraux, la nef est coupée à peu près en son milieu et en avant des transepts par un mur de refend formant à l'intérieur un triple portique à pignon aigu.

Au sommet de ce pignon apparaît, traversant la toiture dont il domine le faite, un élégant petit clocheton du genre italien ajouré par quatre pilastres d'angle et muni d'une cloche.

Ce clocheton divise le faitage en deux parties. Celle qui regarde l'abside est décorée d'une crête métallique ajourée. La toiture des transepts moins élevée a un faitage analogue et pénètre perpendiculairement dans celle de la nef.

Les bas côtés se terminent brusquement à la naissance de l'abside. Ils finissent par un chevet plat en granit à un seul rampant garni de crochets sculptés, et ce chevet est percé d'une fenêtre ogivale flamboyante. L'angle en est consolidé par un élégant contrefort garni sur trois faces de niches cylindriques orné de pilastres doriques et couronné par une lanterne ajourée amortie par un dôme très gracieux.

Quant à l'abside, elle constitue un ensemble d'une élégance et d'une originalité incontestables et dont le pittoresque rivalise avec la richesse.

Elle est à cinq pans dont deux plus étroits sont les prolongements des murs de la nef. Les trois autres ferment le vaisseau par une clôture semi-hexagonale régulière.

Ces pignons aigus ornés de crochets sont percés chacun d'une haute fenêtre ogivale flamboyante garnie jadis de superbes vitraux. D'élégants contreforts d'un heureux dessin, plein de fantaisie et d'élégance, se dressent à chacun des angles des pignons, encadrant les grandes croisées absidiales.

Un riche soubassement en pierre de taille de granit comme tout l'édifice forme la base de l'abside dont il suit les reliefs en faisant saillie sous chaque contrefort, auquel il fournit un piédestal ornementé. Il est composé d'un socle à trois moulures ; ses faces sont décorées de panneaux moulurés et il est surmonté par un entablement d'une grande élégance.

Sur chaque face visible des contreforts se trouve une niche cylindrique abritée par un dais à dôme surmonté d'un croissant et encadré par d'élégants pilastres, supportant un second entablement du plus heureux effet.

Le corps des contreforts aux panneaux sculptés s'élance au-dessus de cet entablement et leur corniche est couronnée par une lanterne à quatre arcades amortie par un dôme original et gracieux. De chacune de ces lanternes semble s'échapper un animal étrange formant gargouille.

Les assises régulières en pierre de taille qui constituent ces contreforts sont de deux teintes différentes, alternant l'une avec l'autre. C'est une particularité spéciale à l'église de Gouesnou et presque unique dans l'architecture bretonne.

A partir du niveau des lanternes couronnant les contreforts, les trois faces de l'abside qu'elles séparent s'amortissent en gables aigus dont les rampants et la pointe sont fleurons et dont la base est décorée de consoles à volutes et de têtes d'animaux sculptés.

Une corniche saillante subdivise d'une façon fort ingénieuse ces gables élancés et porte à chacune de ses extrémité de légers piédestaux surmontés d'une calotte hémisphérique que domine un croissant.

Ce croissant qui apparaît si souvent dans cette partie de l'édifice a évidemment une signification symbolique dont il m'a été impossible d'avoir la clef.

Les trois pans coupés qui forment le chevet de l'église sont décorés d'armoiries. Sur le gable central, au-dessus de la maîtresse vitre, apparaît l'écusson de René de Rieux Sourdeac, évêque de Léon de 1613 à 1651.

Cet écu est écartelé en 1 et 4 d'azur à 10 besants d'or qui est Rieux, en 2 et 3 de Bretagne, sur le tout Harcourt de gueules à 2 faces d'or.

Le pan coupé du côté de l'Épître porte les armes des Rivoalan d'argent au chevron de gueule accompagné de trois roses de même et orné du cordon de l'ordre de Saint-Michel.

Du côté de l'Évangile se trouve un écusson mi-partie de Goulaine et de Plœuc écartelé de Kergorlay, Plœuc est d'hermine à trois chevrons de gueule. Kergorlay vairé d'or et d'argent et Goulaine mi-partie d'Angleterre et de France.

Les gables se réunissent à la toiture par un faitage rayonnant dont le point de concours des arêtes est marqué par une petite flèche très-aiguë surmontée d'une croix

Du côté de l'Epître, on a reconstruit l'ancienne sacristie, en élevant à sa place un élégant pavillon de style ogival. Cet annexe au toit aigu, en pierre de taille de granit, est orné d'élégantes lucarnes et de légers contreforts à larmiers et à pinacles fleuronnés. Bien que d'un style différent, ce pavillon constitue avec l'église ancienne un harmonieux ensemble.

Dans le cimetière on rencontre quelques tombes intéressantes, parmi lesquelles nous citerons celle de M. Cloarec, recteur (1840).

Près d'elle se trouve un joli calvaire du XVI^e siècle, détruit en 1792 puis récemment restauré (1884). Ce calvaire est formé d'un soubassement à gradins, d'un socle et d'une colonne de granit. Au-dessus du chapiteau, s'élève une croix ancienne portant d'un côté Jésus crucifié et de l'autre une statue de la Vierge Marie. Au pied de la croix une double console à longues branches soutient une mise au tombeau et deux personnages en adoration.

Le cimetière s'ouvre par un portique en arc de triomphe, élégamment décoré. Ce portique avait été, comme le calvaire, presque détruit pendant la révolution, mais on en avait sauvé les débris. On a pu par suite le reconstituer. Il est formé tout d'abord de quatre pilastres au couronnement ovoïdal fleuronné. L'ouverture centrale est remplie par une porte triomphale, au cintre surbaissé, orné d'une élégante moulure qui se relève en contre-courbe à fleurons. Des colonnettes l'encadrent, renforcées par deux contreforts à corniche saillante, dominés par un attique portant une statue. Entre ces contreforts, se dresse un gable aigu à fines nervures ornées de crochets fleuris et couronné au sommet par une svelte colonne, dont le chapiteau porte

un Christ en croix. Dans le tympan du gable sont sculptées des armoiries couronnées du chapeau de cardinal.

Ce portique est sensiblement dans l'axe de l'église du côté de l'abside et il s'ouvre sur la place du village. En arrivant de Brest on l'aperçoit tout d'abord. Plus loin se détache, au milieu des tombes et des arbres, l'église avec ses clochetons, ses gables aigus et sa flèche élancée.

L'effet est ravissant et constitue un charmant décor qui frappe le voyageur étonné de rencontrer dans un simple village un monument de cette importance, œuvre d'une architecture aussi légère que fine et gracieuse.



L'intérieur de l'église est d'une structure très simple. Il comprend une nef et deux bas-côtés coupés en croix par un transept. Les bas-côtés aboutissent à deux murs plats percés chacun d'une fenêtre ogivale flamboyante, sur lesquels font saillie les cinq pans de l'abside polygonale qui contient le chœur et forme le prolongement de la nef.

Cette nef centrale est limitée, à gauche et à droite, par deux murs percés de six arcades circulaires. Ces arcades ont une archivoltée formée de moulures cintrées composées de tores et de cavés alternés et bordée en dent de scie. Cette archivoltée se fond dans des colonnes cylindriques sans chapiteau. Les bases de ces colonnes sont très simples et s'inspirent de l'ordre dorique.

La nef traverse le mur de refend qui coupe l'église perpendiculairement à son axe par un arc ogival mouluré qui s'appuie sur les colonnes renforcées de la troi-

sième arcade. A droite et à gauche, deux arcs semblables laissent libre le passage des collatéraux.

On arrive directement dans la nef par la porte principale de la tour passant sous une voûte d'arête romaine en gros appareil qui soutient le clocher. On y remarque un élégant bénitier Renaissance incrusté dans le mur et portant la date de 1583.

A droite de ce porche est l'escalier de la tour auprès duquel se trouve un grand et curieux bénitier octogonal fait récemment avec les débris du tombeau de saint Gouesnou, détruit par la Révolution. La face principale représente, sculpté en bas-relief, un évêque, mitre en tête, s'appuyant d'une main sur une crosse épiscopale et semblant bénir avec l'autre. Les autres panneaux sculptés contiennent des anges priant, d'un style archaïque.

De l'autre côté se trouvent les fonts baptismaux entourés d'une colonnade corinthienne sans caractère. Au centre est un panneau cylindrique en bois peint en vert, rehaussé par un très joli bas-relief en bois doré, représentant à mi-grandeur le baptême de Jésus par saint Jean.

La nef est couverte cylindriquement en bardeaux et cette voûte laisse passer les tirants qui relient les diverses fermes de la toiture. La même disposition se présente dans les bas-côtés et les transepts.

Au haut des murs est une architrave très simple surmontée d'une frise en bois sur laquelle s'appuie la couverture. Cette frise est comme les tirants finement sculptée et polychromée. Des extrémités de chacune des poutres qui la composent se détachent des personnages en saillie.

L'ensemble de ces sculptures décèle chez les artistes qui les ont exécutées une verve singulière et une grande habileté de main. Les personnages et les motifs qui y entrent sont très petits et difficiles à bien voir dans la pénombre. La description des parties voisines du chœur, mieux éclairée que le reste, pourra donner une idée de cette curieuse composition, faisant revivre les costumes et les mœurs du XVII^e siècle.

Si l'on se place du côté de l'Evangile, à partir du mur de refend et de l'arcade qui divise la nef, on aperçoit tout d'abord en saillie une statuette de personnage religieux tenant un livre ouvert. La frise commence alors par trois rinceaux; vient ensuite un écu d'azur à trois étoiles d'or, surmonté d'un ciboire sommé d'une hostie et enveloppé d'un manteau, le tout accosté de deux dragons.

A la suite se présente une dame agenouillée; en avant de son fauteuil, devant elle, est un tabouret carré sur lequel se trouve un livre dont on distingue les caractères écrits. A côté du tabouret, on voit un vase; plus loin vole une colombe dans une nuée. En face de la dame se tient un seigneur qui porte à la main un bâton royal, derrière lui est un lit à baldaquin en dôme, muni de lambrequins.

A l'extrémité de la poutre suivante, un évêque lit debout, son chapeau est posé derrière lui. En face un ecclésiastique, muni de l'étole, chante au lutrin; puis vient un personnage couché sur un siège en bois, tenant d'une main une croix et de l'autre une couronne.

Au centre est sculpté un cartouche allongé à enroulements, encadrant un écu de gueules à cinq trèfles

d'or, l'écu accosté de deux ciboires sommés d'une hostie.

De l'autre côté du cartouche est un personnage couché, tenant trois clous dans la main droite et une palme dans la gauche.

Plus loin, on voit un autre évêque agenouillé, son chapeau derrière lui, sa mitre posée sur un tabouret et à côté sa crosse; puis deux ecclésiastiques à genoux devant un autel sur lequel brille un flambeau placé à droite; au milieu est un ciboire et à gauche un livre.

La troisième poutre montre d'abord le recteur, Guillaume Touronce, à genoux; il porte la moustache et la mouche. Derrière lui se trouve un livre fermé; devant, sa barrette et un flambeau.

Suivent trois cartouches : le premier, à enroulements, porte l'inscription suivante: Ceste édifice fut faict au temps de M. G. Touronce, curé. Une tête d'ange, posée sur un vol, sépare le premier cartouche du second. Celui-ci paraît porter les armes de l'abbé Touronce : « Ecu de » gueules au chef d'or, chargé de trois étoiles de sable. »

Une autre tête d'ange posée sur un vol succède à ce cartouche. Le troisième cartouche est tout à fait semblable au premier. Il n'en diffère que par l'inscription presque illisible, dont les premiers mots sont G. Touronce, recteur. A la suite se présente un évêque, tenant un livre, sur lequel on lit la date de 1615.

A l'extrémité de la poutre, dans le chœur, se détache une statue saillante représentant un évangéliste avec un bœuf à ses pieds. Ce personnage est orné d'une collerette en dentelles et un écritoire pend à ses côtés.

Du côté de l'épître on aperçoit tout d'abord, dans le

choeur, les armes des Rivoalon, seigneurs de Mesléan, à demi-effacées, peintes à plat, sans relief. Près d'elles est une statue saillante. Puis la frise se déroule avec toute sa suite de personnages et d'ornements. C'est, en premier lieu, un évêque précédé de sa crosse et suivi de sa mitre. Devant lui est un homme à genoux, semblant l'implorer ; plus loin une autre personne semble accuser la précédente.

Vient ensuite un cartouche avec l'inscription à demi-effacée, dont on distingue les mots suivants :

F. PIELARS.	E. Guéguen.
Fabriques.	l'an 1615.

Au milieu du cartouche se trouve un écusson qui paraît être peint sur une toile rapportée ; l'écu est d'argent, à une colombe de gueules accompagnée de 3 besants d'azur en pointe.

Suivent trois personnages à genoux : le premier paraît être un seigneur et le second un paysan, le troisième est un ange ailé ; entre l'ange et le paysan se déroule une banderolle portant le mot *Orate* ; entre le paysan et le seigneur sont trois fourreaux longs, liés par une corde.

La poutre suivante nous montre Adam, l'arbre de la science, le serpent et Ève. Vient ensuite un motif à trois personnages : Au centre, un évêque, crosse en main ; sa mitre est à côté de lui, et il bénit de la main droite. A chacun de ses côtés, se tient un ange incliné vers le prélat ; chacun de ces anges porte un cartouche : sur celui de gauche, on voit les lettres L, H, S ; sur celui de droite, les lettres M et A entrelacées.

Après ce motif, l'artiste a représenté l'expulsion du

Paradis terrestre : l'ange, armé d'une épée flamboyante, chasse Adam qui suit Eve, le serpent dépasse Adam et mord cruellement son épouse. ...

A la suite, sur une autre poutre, se tient un cerf au repos, et, plus loin, un ange à genoux : après cet ange, vient un animal qui semble vouloir dévorer un arbre. Deux animaux affrontés suivent le premier, séparés par un second arbre ; enfin une autre bête fantastique paraît, comme la première, dévorer un arbre. Au delà, se tient à genoux un personnage que menace un loup hurlant.

Au milieu de la poutre suivante est une couronne entourant un écu portant d'azur à trois étoiles d'or avec le triangle de la Trinité en abîme ; de chaque côté de la couronne se tient un dragon et l'ornement se termine par des rinceaux qui se déroulent aux deux extrémités.

A la suite se trouve une statue saillante, soutenue par un personnage étrange.

La frise se continue avec une décoration analogue dans certaines travées de la nef. Elle se montre également dans les transepts, ornée à tous les angles de statues saillantes. Il faudrait une très longue description pour en énumérer les théories difficiles à distinguer dans les pénombres de la couverture.

La chaire à prêcher est moderne. On voit facilement que l'artiste qui l'a construite s'est inspiré, dans cette œuvre, de la chaire de l'église Saint-Louis de Brest.

Les bas-côtés et les pignons des transepts sont garnis d'enfeux vides aujourd'hui, voûtés en arcs de cercle et ornés d'une moulure saillante, se recourbant au sommet en volutes, encadrant un écusson dont les armoiries ont disparu. Un de ces enfeux, situé du côté de l'Evangile,

près de la petite porte latérale, renferme deux frises saillantes, ornées sur deux lignes de deux inscriptions en caractères gothiques :

La première est ainsi disposée :

1^{re} ligne (gros caractères) AU TEMPS DE M^e GUILLAUME

2^e ligne (petits caractères) TOURONCE (1608)

Sur la seconde frise, on lit :

1^{re} ligne (gros car.) GUILLAUME GUELLE et JAN MAO en

2^e ligne (petits caractères) (*l'an ?*) 1608, FABRIQUE LORS (illisible).

La partie du collatéral de gauche, comprise entre l'entrée de l'église et le transept est percée de trois fenêtres ogivales garnies de vitraux modernes remplaçant ceux que la Révolution avait détruits.

Ils sont consacrés à trois épisodes de la vie de saint Gouesnou. L'un d'eux représente l'entrevue du solitaire et du comorhe ; le second montre Gouesnou creusant avec sa fourche le fossé qui doit limiter ses propriétés ; et le troisième fait voir le pieux ermite construisant son monastère.

Le collatéral de droite s'éclaire par trois croisées analogues, également ogivales, à meneaux flamboyants, et dont les vitraux sont aussi consacrés à saint Gouesnou.

Au bas de l'église un vitrail représente la procession de la chasse d'argent, contenant les restes du saint, portée par quatre grands seigneurs.

Dans la croisée centrale on voit l'évêque, en grand costume, bénissant les fidèles assemblés ; enfin le vitrail voisin du transept représente Gouesnou priant auprès de

la fontaine qu'il vient de construire. Ce vitrail porte des armoiries.

Les belles fenêtres ogivales qui éclairent les pignons des deux transepts sont aussi décorées de vitraux modernes. La croisée située du côté de l'Evangile a des verrières représentant les principaux miracles de Jésus. Dans celle qui lui fait face, de l'autre côté, on voit des scènes importantes de la vie de la Vierge.

Du côté de l'Evangile, dans le bras du transept correspondant, est un autel, dédié à saint Yves, dont le retable en bois sculpté est des plus intéressants ; à sa base est une frise richement ornementée dont se détache au centre le tabernacle. A droite et à gauche sont deux piédestaux composites portant en demi-bosse les emblèmes pontificaux.

Sur ces piédestaux se dressent deux colonnes de même ordre supportant un entablement très élégant et très orné, qui se recourbe au centre en fronton demi-circulaire.

Cet ensemble encadre un panneau sur lequel on voit en demi-relief saint Yves assis sur son tribunal et rendant la justice. Le Saint-Esprit plane au-dessus de sa tête sous la forme d'une colombe. A sa droite vole un chérubin tenant un cartouche sur lequel est inscrit le nom du saint. Plusieurs personnages entourent l'avocat, dont un grand seigneur en costume Louis XIV.

Au-dessus du fronton est un cartouche ovale. Il contient le buste de l'Eternel, portant le globe d'une main et bénissant de l'autre. Ce cartouche est couronné par la tiare pontificale. A droite et à gauche, de petits anges semblent le soutenir ; tout autour se déroule une riche

guirlande de fleurs profondément fouillée et au-dessus de chaque colonne un gracieux enroulement à volute porte une urne à flammes jaillissantes.

Les costumes des personnages et le style de l'ensemble montrent que cette chapelle a été édifiée dans la deuxième moitié du XVII^e siècle.

En face de la chapelle saint Yves se trouve encastré, dans le mur opposé du transept, un très joli bénitier en granit, finement sculpté et portant la date de 1607.

Dans le transept de droite et faisant pendant à l'autel de saint Yves est l'autel de la Sainte Vierge, qui paraît être de la même époque et du même style que le précédent. Sa disposition générale est la même, il n'en diffère que par les détails. Ainsi le fut des colonnes est torse et tout autour s'enroulent des ceps de vigne chargés de fruits.

La frise de l'entablement porte l'inscription : *Ave Maria, gratia plena* et le panneau central est décoré de 15 médaillons à petits personnages, sculptés.

En avant de ce panneau est la statue de la Vierge couronnée, portant entre ses bras l'enfant Jésus. Près d'elle se tiennent à genoux et priant, à gauche, sainte Thérèse, en religieuse ; à droite, saint Dominique, en moine.

Les collatéraux se terminent vers l'abside par deux autels adossés au pignon terminal. Du côté de l'Evangile est la chapelle du Sacré-Cœur de Jésus. Le vitrail qui l'éclaire au fond en porte les emblèmes. Sur le côté gauche est une autre fenêtre ogivale ornée d'un second vitrail consacré à l'Annonciation.

L'autel est en bois de chêne, sculpté, dans le style de

la Renaissance. Il porte un riche tabernacle. La statue polychromée du Christ le surmonte. La table de cet autel est soutenue par d'élégantes arcatures.

Du côté de l'Épître est placé l'autel de saint Antoine, orné de la statue du saint et de curieuses sculptures. Le vitrail du fond représente une apparition de la Vierge à des communiantes. Sur le côté droit est une autre fenêtre ogivale garnie d'un vitrail consacré à Notre-Dame de Lourdes.

Entre ces deux chapelles est le chœur qui occupe l'abside et la dernière travée de la nef sur laquelle il s'ouvre latéralement par deux arcades cintrées.

Ce chœur est éclairé par les trois belles et grandes fenêtres flamboyantes qui décorent les pignons aigus terminant l'église. Ces fenêtres sont garnies de jolies verrières modernes, remplaçant les beaux vitraux d'autrefois.

Au centre et au-dessus du maître-autel apparaît Jésus crucifié, expirant entre les deux larrons. Au pied de la croix se tiennent les saintes femmes en pleurs, entourées de la foule. — Au-dessous, on voit le Christ au jardin des Oliviers, ses disciples dorment, un ange lui montre la croix. Au fond apparaissent Judas et les soldats de Caïphe.

Du côté de l'Évangile, le haut du vitrail représente la transfiguration ; la partie inférieure montre l'adoration des bergers. Du côté de l'Épître on voit, dans le même ordre, en haut l'Ascension et en bas l'Adoration des Mages.

La décoration du chœur est remarquable et attire de suite l'attention. Un riche soubassement règne sur les

cinq faces de l'abside. Il est formé d'une base dorique supportant des niches cylindriques profondes, séparées par des pilastres cannelés du même ordre. Ces pilastres soutiennent un entablement à corniche denticulaire dont la frise est ornée de triglyphes et de métopes alternantes. Ce soubassement, détruit dans les trois pans coupés du fond, y a été remplacé par des panneaux en bois peint qui en reproduisent les motifs. Au-dessus de l'entablement et sous les grandes fenêtres sont des rectangles de pierre de taille sculptés et moulurés.

Sur les deux faces latérales qui prolongent la nef, l'ordre inférieur soutient trois niches cylindriques séparées par des colonnes à chapiteaux corinthiens et surmontées de riches dais Renaissance à dôme et couronnement ovoïde.

Dans chacune de ces niches est une statue représentant un personnage sacré. Ce sont, du côté de l'Épître, saint Eloi, saint Paul, apôtre, et saint Paul Aurélien ; du côté de l'Évangile, saint Jean-Baptiste, saint Corentin et saint Herbot.

Entre les grandes croisées du fond sont deux niches analogues aux précédentes et garnies comme elles de statues polychromées.

De plus, deux contreforts en saillie sur les colonnes qui supportent vers le chœur les retombées des arcades portent deux autres statues : du côté de l'Évangile saint Gouesnou et du côté de l'Épître saint Pierre, chef des apôtres.

En avant du maître-autel et au centre du chœur est la pierre tombale qui surmontait jadis la tombe du curé Touronce. L'abbé y est représenté par une figure

sans relief, à côté de laquelle sont sculptées les armoiries de sa famille. Tout autour, on lit en caractères gothiques : Ci gist noble et vénérable personne, Maître Guillaume Touronce, chanoine de Vannes et recteur de Saint-Gouesnou.

Le maître-autel est en harmonie avec le chœur.

Il est dans le même style, sculpté en chêne massif sans peinture ; les moulures et les sculptures saillantes sont seules teintées d'argent.

La sainte table est soutenue par cinq arcades, tombant sur des colonnes torses à riches chapiteaux argentés. Autour du fût de ces colonnes grimpent des lierres en argent. Des enroulements de fleurs et de feuillages du même métal courent dans les impostes.

Les arcades s'ouvrent sur autant de niches creusées dans le corps de l'autel et contenant chacune une statue polychromée.

Le retable s'étage en deux gradins portant au centre le tabernacle, dont les parois sont ornées d'arcades peintes à colonnes torses. Dans la face antérieure est percée la porte. Au-dessus une cage dorée dont le sommet s'amortit en sphéroïde, est destinée à abriter la croix.

De chaque côté du tabernacle sont trois guérites cylindriques en chêne sculpté, ajourées et couronnées par des dômes sphériques à six pans, surmontés d'une sphère portant la croix. Dans ces guérites sont six statues polychromées. Cet ensemble se complète, à droite et à gauche de l'autel, par deux piédestaux rectangulaires portant chacun un ange à genoux en adoration.

Comme on peut le voir par cette étude, l'église de

Gouesnou réalise un exemple intéressant et complet de la fusion opérée par les constructeurs bretons de la fin du XVI^e siècle entre l'art du moyen âge et celui qui avait sa source au cœur de la civilisation romaine. Si l'on y admire les ordres et les moulures antiques, on y retrouve cependant les plans primitifs, les fenêtres flamboyantes à meneaux de pierres et les pignons aigus des églises ogivales.

Ce style caractérise la seconde période des églises bretonnes ; il se maintiendra avec des variantes peu considérables jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle.

La liste serait longue à faire des édifices dont cette école dota la Bretagne. Nous pouvons ajouter à ceux déjà cités au début de cette étude, les églises de Bodilis, de Pleyben, de Plougasnou, la moitié de la cathédrale de Guingamp, le jubé et l'ossuaire de la Roche-Maurice, les châteaux de Kérouare et de Kerjean, les fontaines de Saint-Jean-du-Doigt et de la pompe à Guingamp, etc.



Il est impossible de quitter Gouesnou sans en visiter la fontaine. Elle est située près de l'église, dans un petit bois, au pied et en contrebas du mur du cimetière. Le petit monument qui l'orne a été édifié au XVII^e siècle, sur l'emplacement de la source découverte par le saint évêque et dont il avait emmagasiné les eaux.

Cette fontaine consiste essentiellement en un grand bassin rectangulaire, en pierre de taille, alimenté par la source et entouré d'un mur de granit qu'un banc de

pierre longe à l'intérieur et dont la crête est couronnée d'une double doucine en saillie.

Au milieu de trois côtés du bassin, des escaliers permettent de descendre et d'aller y puiser de l'eau. En face du plus important et sur un des grands côtés s'élève, un peu en retrait sur le mur qu'il interrompt, le monument de saint Gouesnou.

Il est formé d'une façade rectangulaire, en granit, au centre de laquelle est creusée une niche cylindrique voûtée en demi-sphère, renfermant la statue du saint. Au pied de cette niche, plongeant dans l'eau et formant autel est un avant-corps à soubassement curviligne, évasé, orné de volutes et couronné par une table plate et saillante.

Deux pilastres doriques renforcent la façade à ses deux extrémités. Ils sont surmontés d'un entablement complet qu'ils semblent soutenir. Cet entablement se complète par un fronton circulaire dont le tympan est coupé par un acrotère saillant se dressant au-dessus de l'édifice et formé d'un piédestal dorique portant un dôme hémisphérique qui s'amortit en fleuron.

La statue du saint le représente en costume d'évêque et coiffé de la mitre épiscopale ; il est richement vêtu et il tient à la main sa crosse pastorale. A ses pieds se trouve un écusson dont les armoiries, rongées par le temps, disparaissent sous les mousses. C'est l'écusson de Rolland de Neufville, évêque de Léon, de 1562 à 1613, de gueules à un sautoir de vair.

Bordée de gazon et entourée d'arbres dont le feuillage se reflète dans ses eaux, cette fontaine se détache d'une façon très harmonieuse de son cadre de verdure. C'est

un petit coin très pittoresque, ombré et frais, rempli de couleur locale, surtout quand il est animé par quelques paysannes en costume de fête venant y puiser de l'eau. Il constitue alors un gracieux tableau bien fait pour tenter le pinceau du peintre ou le crayon du dessinateur.

Brest, décembre 1897.

A. DE LORME.



Un coin du Pays Chinois

PAR

L. OLLIVIER-HENRY

LIEUTENANT D'INFANTERIE DE MARINE

(Autorisation Ministérielle du 21 Mai 1898).

AVANT-PROPOS

J'aurai souvent l'occasion, dans cette petite étude sur la province chinoise du Kouang-Tong, de parler de la peuplade qui habite la région montagneuse de la frontière annamite.

Cette peuplade est difficile à classer, au point de vue de la race, à cause de la fusion latente qui s'opère inévitablement, à la longue, sur une zone-frontière, entre les divers peuples qui la bordent.

Incontestablement elle appartient à la grande race touraniennne, mais à quelle branche de la race originelle se rattache-t-elle ? Est-elle chinoise, annamite, laotienne ?

Bien des controverses se sont établies à ce sujet. Les ethnologues n'ont pu s'arrêter à quelque chose de précis, tant il est difficile de démêler la vérité au milieu des notes confuses que jette dans l'histoire Indo-Chinoise une tradition orale, mal gardée, comme en général celle de tous les peuples orientaux.

* * *

Trois courants d'invasion se sont, dans le principe, heurtés en cette région : à l'ouest les peuplades d'origine laotienne, au nord les Chinois, au sud les Annamites. La langue qu'on parle encore le prouve surabondamment. Le Chinois en fait le fond, mais le Siamois et l'Annamite s'y mêlent à plaisir.

Ces trois courants semblent précisément s'être rencontrés dans la contrée qui nous occupe, et c'est de leur fusion que provient cette race de « sang mêlé », si diverse de mœurs, de caractère et d'allure, suivant le sang qui prédomine.

Au nord de Monkay, dans la province chinoise du Kouang-Tong, qui confine à notre possession annamite, c'est le Chinois qui l'emporte, mais cependant sans faire disparaître le caractère annamite et laotien.

Comment, du reste, y aurait-il homogénéité dans les traits constitutifs de cette race, si l'on se pénètre de cette vérité, si souvent traitée de légende sans doute parce qu'elle a été colportée par des missionnaires — que le Chinois se débarrasse très volontiers de sa progéniture femelle, et qu'il se voit ainsi contraint, par la pénurie de femmes dans sa caste, de prendre une épouse, souvent par force, dans la race annamite ?

C'est là d'ailleurs — soit dit en passant — la principale raison d'être (avec la contrebande) de la piraterie chinoise au Tonkin.

LE CHINOIS

SA PASSION POUR LE JEU ET L'OPIUM

Parmi les nombreux Chinois que j'ai coudoyés en Extrême-Orient, j'en ai connu deux ou trois qui possédaient les quelques qualités requises pour être ce qu'on est convenu d'appeler « un brave homme. »

Pour les autres, je les ai toujours trouvés abondamment pourvus de vices. La fourberie et la duplicité sont leurs défauts les plus caractérisés, avec le mensonge, auquel ils sacrifient le plus amoureusement du monde. Il n'est de ruse que ces bons Chinois n'emploient pour tromper l'homme d'Occident, qu'entre parenthèses ils méprisent souverainement. Entre eux même ils font assaut de duplicité, et c'est à croire vraiment qu'ils mettent leur point d'honneur à se mieux tromper.

Une des preuves les plus caractéristiques que je puisse donner de leur esprit de ruse est leur conduite si irrespectueuse envers leur Divinité.

J'ai pu voir des adorateurs de Bouddha, après avoir apporté à leur Dieu, pour s'attirer ses bonnes grâces, des gâteaux de riz ou des poulets rôtis, les emporter frauduleusement, dès que le bonze qui, de son côté, faisait volontiers son ordinaire de ces offrandes, avait le dos tourné ou se trouvait absent.

Le Chinois est un être plein de morgue et de vanité : si, dans la balance, je place au plateau des vertus sa scrupuleuse observance des règles de l'hospitalité et son

excessive urbanité, et, au plateau des vices, sa rapacité, sa cruauté, son apathie et son indolence, quand, toutefois, il ne s'occupe pas de commerce, j'aurai tracé de lui un tableau, point flatteur peut-être, mais en vérité bien sincère. Naturellement enclin au vol, il s'inféode à la piraterie, recélant le produit des rapines et prompt à prêter main-forte, le cas échéant, aux bandes armées qui infestent le Tonkin.

Les lois proscrivent bien le vol et le mensonge, mais la religion de Bouddha n'enseigne qu'une morale précaire, basée sur les devoirs de l'homme envers la société. Or, qu'est-ce une morale humaine qui n'a point de sanction divine ? Aussi le Chinois est-il déloyal et faut-il grandement se méfier quand on passe des marchés avec lui. Il n'en est pas de même, cependant, des gros négociants, qui apportent dans leurs transactions autant de loyauté et d'honnêteté commerciale que les négociants européens.

Actif et rusé, doué d'une patience à toute épreuve, le Chinois a le génie du commerce. Sa faculté d'assimilation est intense, mais il la tourne rarement vers les sciences et l'industrie qu'il délaisse au profit exclusif des lettres.

Le Chinois a deux passions : le jeu et l'opium.

Le jeu. — Le jeu, en principe, est défendu en Chine ; mais il est largement toléré, surtout quand le mandarin y trouve son compte en prélevant une large dîme. Le goût du jeu est tellement développé chez eux que j'ai rencontré des mandarins, se dépouillant de leur morgue légendaire, se mêler au peuple pour satisfaire, au Bac-Kouen, leur passion favorite.

On voit, dans le peuple, des joueurs effrénés qui perdent tout ce qu'ils possèdent, jusqu'à leurs vêtements, leurs femmes, leurs enfants. Quelques-uns poussent plus loin encore leur passion.

Quand leur bourse est entièrement vidée, ils vont jusqu'à jouer des parties de leur corps, et, le perdant, avec une indifférence suprême, un courage vraiment digne de pitié, tranche son doigt mutilé et brûle son corps, prêt à reprendre le jeu, dès qu'il a cautérisé sa blessure dans un bain d'huile chaude placé auprès de lui.

Leurs jeux sont simples, et le hasard y joue le premier rôle. Il est rare qu'un Chinois, à moins qu'il n'ait l'âme fortement trempée, résiste à l'appât d'une roulette : aussi le législateur a-t-il édicté contre le jeu des peines draconniennes, qui sont rarement applicables du reste, quand le mandarin tient la main à la rigoureuse exécution de la loi. Il arrive même que des notables, en présence de l'inertie d'un mandarin, forment des ligues pour empêcher leurs concitoyens de jouer. Une police, entretenue par eux, fait main basse sur les délinquants et les amène au chef de la cité qui, malgré lui, est alors forcé de sévir.

S'il se voit souvent obligé de mettre un frein à sa passion pour leur jeu, le Chinois, en revanche, peut, sans contrainte, se livrer à son aise à son autre passion, l'opium.

L'opium. — L'opium est le suc oléagineux que l'on retire du pavot. Il comprend une quarantaine d'éléments, dont une vingtaine d'alkaloïdes, et principalement de la morphine, et se présente sous la forme d'une liqueur

sirupeuse et noirâtre que l'on cuit à la pointe d'une aiguille à tricoter et que l'on fume dans une pipe spéciale à long tuyau de bambou. Sur le tuyau, à 10 centimètres de l'une des extrémités, est logée, par sa moindre section, une coquille pleine, assez semblable à une demi-poire coupée dans le sens perpendiculaire à sa tige.

Cette coquille, qui forme le fourneau, est percée, ainsi que le tuyau, d'un canal mince analogue à celui des pipes françaises. L'opium, cuit à la lumière d'une petite lampe, est placé sur le fourneau sous la forme d'un petit pois où l'aiguille a creusé un canal qui correspond à celui de la pipe.

Le fumeur, allongé sur le lit de camp, approche la boulette de la flamme de la lampe et aspire d'un large trait, ou par petits coups saccadés, la vapeur qu'exhale l'opium dans sa combustion.

L'opium a été dénigré et prôné. Quel est d'ailleurs l'Européen, avide de sensations nouvelles, qui n'a recherché cet état extatique dont parle le fumeur et qui fait paraître la vie sous des couleurs riantes ? Pour moi, les quelques fois que j'ai caressé le long tuyau de bambou, j'ai souvenance d'un état vague, où mon corps reposait inerte sur un lit de camp, sans souci aucun des événements extérieurs de la vie. Puis le lendemain, triste réalité, ma tête me semblait tout alourdie, mon gosier devenait aphone sous une toux irritante, pendant que mon estomac, engourdi, faisait le plus mauvais accueil aux aliments et parfois même leur refusait l'hospitalité.

Mais d'autres fumeurs vous diront les ultimes voluptés de la pipe, les incomparables bienfaits qu'elle apporte dans l'oubli des maux et la création des rêves enchan-

teurs et des suaves visions. Amoureux de la pipe, le fumeur ne cherche d'autre consolation et d'autre force qu'en elle. Sans la pipe, pas de vrai travail intellectuel : elle seule donne libre cours à l'imagination, elle seule permet la veille prolongée où l'esprit lucide sait évoquer le passé, juger sagement le présent, et voir clairement l'avenir ; elle seule accorde l'énergie morale et la force physique. Elle est la panacée universelle : en elle réside le secret de toutes choses.

Et cette douce et intime conviction rend agréable au fumeur l'esclavage où il ne manquera pas de tomber.

Et qu'importent dans l'avenir, en comparaison des jouissances présentes, qu'importent la cachexie qui le guette, la paralysie des voies digestives, les troubles moraux qui l'attendent, qu'importent en un mot et les perturbations mentales, et la destruction des lois de son économie ? Et d'ailleurs tout cela est-il bien vrai, tout cela n'est-il pas un rêve burlesque d'un détracteur de la pipe ? Et puis, l'on s'arrête quand on veut, et l'on possède des antidotes !

Je ne sais si les Chinois s'arrêtent à ces considérations : tous, ou à peu près tous, usent et abusent de la pipe, et ils n'ont pas l'air de s'en porter plus mal. Il est vrai de reconnaître que, suivant les lois de l'hérédité, ils naissent avec une propension naturelle à l'opium et qu'aussi, ce qu'il ne faut guère attendre de l'Européen, du Français du moins, ils ont la sagesse de s'arrêter de temps en temps et de combattre les ravages de leur doux poison par l'abstinence et l'usage des antidotes.

Les Chinois ne sont pas les seuls, pas même les premiers, qui aient fait l'usage de l'opium. Bien avant qu'il

ne trouvât asile chez eux, il fut connu des Hindous, des Turcs, dont les fumeurs s'appelaient « Thériakes », et des Grecs, qui, s'il faut en croire leur mythologie, le considéraient comme un don de Cérès.

C'est de l'Inde que vinrent en Chine les premiers produits. Ils furent, du reste, mal accueillis par les empereurs, jusqu'au moment où les Anglais, pour ne pas perdre une si bonne source de revenus, forcèrent, dans la guerre dite de l'Opium, le Fils du Ciel d'accepter en son empire l'importation de l'article indien.

Les Anglais aujourd'hui n'y trouvent pas si bien leur compte, car la passion a rendu les Chinois industriels, et l'opium du Yunnan fait à celui de Benarès une redoutable concurrence. A son tour, il déverse son produit en Cochinchine, au Tonkin où son entrée frauduleuse — car l'opium dans nos possessions est une forte branche de l'impôt, — est une des principales raisons d'être de la piraterie chinoise.

L'œuvre anglaise, dans l'espèce, a été sévèrement jugée. Au point de vue humanitaire, il est bon de dire qu'elle a été néfaste, car si l'intelligence de l'homme, dans l'usage de l'opium, ne se dégrade pas autant qu'on veut bien le dire, il est incontestable que, sous son influence, le corps s'étirole vite et atteint, bien avant l'âge, la décrépitude de la vieillesse. Mais si le regard du sociologue s'arrête sur ce vaste Empire, sur la population qui s'accroît sans cesse et qui menace d'être bientôt à l'étroit, ne sera-t-il pas porté à croire que ce présent des Anglais est un bienfait pour l'Occident, puisqu'en donnant à l'Orient le besoin du repos et l'amour du Home, il semble ainsi éloigner de nous cette

invasion des peuples jaunes, sinistre cauchemar qui hante l'esprit de Guillaume II, et maintenir pour longtemps encore l'équilibre des races de l'Orient et de l'Occident.

Bien plus, l'opium ne contribue-t-il pas largement à plonger le Chinois dans cette longue somnolence, dont la guerre avec le Japon l'a à peine sorti, et qui nous permet d'asseoir peu à peu notre influence dans ce pays jadis si peu accessible aux Européens !

LA RELIGION EN CHINE

De tous les peuples Orientaux, le moins religieux est sans contredit le Chinois. Les habitants du Céleste Empire n'ont pas de religion propre, de religion d'Etat. Toutes les doctrines y ont trouvé asile, quand elles ne présentaient aucun danger pour l'Etat et la société, depuis la doctrine idéale de Jésus jusqu'à la morale positiviste de Confucius.

Des historiens ont prétendu qu'au début des âges les Chinois, imbus des idées patriarcales qui prédominaient en Galilée, adoraient un Dieu unique, créateur de toutes choses et distinct de la matière qu'il fit sortir du néant.

Il faut convenir que rien dans les annales chinoises ne vient appuyer ou infirmer la vérité de cette donnée. Aux époques les plus reculées, on voit le peuple adorer aussi bien Dieu que ses œuvres, le soleil, le feu, etc...

Au sixième siècle avant Jésus-Christ, apparaissent deux philosophes illustres, Lao-Tsée et Koun-Foun-Tsée ou Confucius. Pendant que Lao-Tsée (1) enfantait une secte d'astrologues et de sorciers, celle des Tao-Tsée, Confucius enseignait une morale sententieuse, d'un caractère pratique, basée sur la solidarité et conforme en tous points au génie positiviste de la race. Confucius ne nie peut-être pas Dieu, un Dieu vague, une raison primordiale, mais il ne conseille envers ce Dieu aucun culte ; il s'écarte même de toute doctrine spéculative, pour ne s'attacher qu'aux règles positives qui doivent guider l'homme sur cette terre. Il s'inquiète fort peu de l'au-dessus, de l'au delà, et ne s'occupe guère que du présent. C'est en un mot le père du positivisme. Mais cette doctrine ne pouvait convenir qu'à des âmes vraiment éprises de philosophie et de rationalisme, et ne devait pas suffire au peuple qui a toujours besoin d'un culte matériel. Confucius chercha à le satisfaire en préconisant le culte des ancêtres, culte facile et agréable entre tous, en ce qu'il n'entraîne aucun devoir envers la divinité.

Enfin au commencement de notre âge le Bouddhisme, qui n'avait pu supplanter le Brahmanisme dans l'Inde, fit son apparition en Chine, où on l'appelle la religion de Fo, et où il fit immédiatement des prosélytes nombreux.

La raison en est facile à concevoir. Tous les peuples ont, ancrée au fond du cœur, l'idée d'un être suprême,

(1) Les doctrines enseignées par Lao-Tsée ressemblent un peu à celle de Confucius et ont plusieurs points d'attache avec celles d'Epicure. C'est le charlatanisme de ses successeurs qui a fait des prêtres de sa religion une secte de sorciers et de devins.

régulateur du monde, dont l'homme n'est qu'une image imparfaite. La Chine, lasse de ne croire à rien, non satisfaite de la morale confucéenne, embrassa avec joie le Bouddhisme (1) qui lui apportait quelques conceptions idéales, et qui, aussi bien que la doctrine de Confucius, demandait plus de devoirs envers soi-même qu'envers Dieu. Le culte boudhique, en effet, n'exige pas une grande manifestation extérieure et cela n'était pas pour déplaire aux Chinois.

Aujourd'hui ces trois doctrines sont fondues. Confucius, Bouddha, Lao-Tsée, ont les mêmes sectateurs, mais des sectateurs peu convaincus. Aucune querelle religieuse n'agite l'âme chinoise, et je suis convaincu que si on la grattait un peu, on y trouverait à côté de la croyance en un Etre supérieur, une indifférence suprême en fait de culte et de religion.

Tout le monde, à chaque degré de la hiérarchie sociale, pratique avec passion le culte ancestral, mais personne ne suit entièrement la doctrine de l'un des trois philosophes. Chacun en prend et en laisse suivant son gré et suivant le milieu dans lequel il se trouve. Les mandarins se complaisent principalement dans l'étude de la doctrine confucéenne, mais ils ne croient guère aux sortilèges des Lao-Tsée et s'abstiennent, autant que possible, de toute pratique extérieure du culte boudhique. Quelques-uns poussent même leur mépris très loin. On cite dans la province de Kouang-Tong un mandarin qui mit Bouddha en demeure de lui accorder le beau temps, et qui, ayant été déçu dans ses espérances, fit brûler le temple et jeter ses statues dans le fleuve.

(1) On rencontre encore en Chine le Mahométisme.

Quant au peuple, il a des bonzes qui lui servent de médiateurs auprès de Bouddha et des sorciers qui lui expliquent les mystères de la vie. Le Chinois, en effet, superstitieux au plus haut point, consulte le sort à chaque instant et demande à Bouddha de favoriser toujours ses entreprises, bonnes ou mauvaises.

Conception originale de la divinité qui, par essence, est éternellement juste. Mais le Chinois n'y regarde pas de si près.

Culte des ancêtres. — Le culte des ancêtres est commun aux Chinois, aux Annamites et aux Hindous. Il consiste à honorer les morts comme s'ils étaient vivants, suivant le conseil de Confucius, conseil qui est devenu un précepte pour les Chinois.

Chaque famille, si sa fortune le lui permet, possède une sorte de temple où sont déposées les images des ancêtres. C'est là, sur l'autel vénéré, où brûlent de nombreuses baguettes d'encens et de bois odoriférants, qu'au printemps et à l'anniversaire des morts, les membres de la famille viennent offrir des sacrifices. Des libations sont faites, et l'on prend part à un festin, auquel les mânes sont conviés, mais qui, bien entendu, ne profite qu'aux vivants.

Le temple peut être commun à plusieurs familles de la même parenté ; dans ce cas, les libations et les sacrifices rituels sont faits par le membre le plus âgé, et le repas est offert par une des familles, la plus riche ou la plus généreuse.

L'homme seul, à l'exclusion de la femme, est apte à remplir le sacerdoce, c'est sans doute ce qui a amené

l'Annamite à croire que celui qui meurt sans postérité mâle ne peut entrer dans le séjour du soleil qui est le royaume de Bouddha ; il faut même, pour eux, que trois générations mâles se succèdent pour donner aux défunts les suprêmes jouissances du paradis boudhique.

La première génération ne lui donne que pour un temps la possession de la terre, la liberté d'errer dans le monde et de participer aux agapes familiales, et la deuxième génération ne lui réserve que l'immortalité.

Quant à l'Annamite qui meurt sans aucune progéniture, l'enfer est son lot. Avec de tels principes religieux, il ne faut guère s'étonner que la race annamite soit si prolifique.

LA FAMILLE

Piété filiale. — Dans les temps anciens et modernes, les peuples ont été animés d'un sentiment commun et vivace d'attachement pour le sol natal, et c'est dans cet amour de la Patrie qu'ils puisaient cet esprit de solidarité, qui résulte de la foi dans les mêmes destinées et qui seule permet d'entreprendre et d'opérer les œuvres grandioses, fécondes et durables.

Un seul peuple a échappé à cette commune règle, la Chine où la piété filiale a remplacé l'amour du pays comme clef de voûte de l'édifice sociale.

La piété filiale, certes, est un sentiment noble qui honore et fortifie un peuple, mais seule, sans l'idée

patriotique, elle ne saurait lui assurer la force et la stabilité.

Une nation sans patriotisme ressemble fort à un navire sans gouvernail; aussi la Chine, livrée aux divergences d'idées et d'opinions, n'a-t-elle pu conserver son unité nationale, et aux jours sombres, qui de temps en temps surgissent dans les fastes d'une nation, s'est-elle vue ébranlée par les luttes intestines et devenir la proie des conquérants, Mongols ou Tartares.

Aujourd'hui encore avec la dynastie des Tchens, les Tartares Mandchous gouvernent l'empire du Milieu. Le culte des ancêtres fut établi par Confucius, le philosophe dont la large pensée plane encore après vingt-cinq siècles sur le peuple Chinois. Dans le système social et politique de ce grand éducateur de peuples, la piété filiale est la base fondamentale. Pour l'enfant, le père sera un maître qui jouira sur lui d'un droit de vie et de mort; il le vénérera comme une sorte de Dieu: homme, il reportera à ses aïeux toute la grandeur et la noblesse de ses actions; citoyen, il respectera l'empereur et le mandarin à l'égal de ses parents. Le mandarin sera « le père et la mère du peuple, » et l'empereur le père commun de tous ses sujets.

La piété filiale devient ainsi la base de la société. Pour l'infuser dans l'âme nationale, Confucius crée des préceptes rigoureux, réglant les rapports de l'enfant avec son père, qui l'amèneront à cette obéissance passive envers le chef de la famille qui sera le germe de la soumission du citoyen envers la loi, de l'administré envers le mandarin, du sujet envers l'empereur.

Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur la valeur de



ce code qui, *à priori*, à ne considérer que ses formules de piété et d'abnégation filiales, semble vraiment divin.

L'affection du Chinois pour ses parents n'est pas plus développée que dans les autres peuples. Je suis même convaincu qu'elle l'est moins, que cette piété filiale, qu'on a tant prônée, est toute conventionnelle. Si son cœur en était plus imbu que celui des autres humains, trouverait-il si facilement le courage, qui dans le peuple chinois semble général, de s'expatrier au loin par amour du lucre et de se désintéresser dans la patrie provisoire, de la famille laissée au pays et à qui on n'écrit pas même une fois par an ? Il est vrai qu'il prend les précautions les plus minutieuses pour faire rentrer, dans le sépulcre familial, les ossements de ses parents morts au loin ; mais est-ce là plutôt l'indice d'une vénération profonde et intime, pour les mânes des ancêtres, qu'un sacrifice à la convention imposé par l'amour-propre et le respect héréditaire de la tradition ?

Droits étendus du père de famille. — La loi a concédé au père la plus grande autorité sur l'enfant. Son pouvoir allait jadis jusqu'à lui permettre de le vendre suivant son caprice, le législateur partant de cette base que, l'enfant pouvant se vendre lui-même, on ne devait pas donner à son père un droit moins étendu. Si les pouvoirs du père sont plus restreints aujourd'hui qu'au siècle dernier, encore sont-ils très larges, et l'on s'en fera une idée par ce simple fait que l'enfant reste mineur pendant toute la vie de son père. Cette minorité ne l'empêche cependant pas, et cela semble une étrange anomalie, d'être responsable, vis-à-vis des créanciers, des dettes

de son père, pourvu, toutefois, qu'elles ne soient pas des dettes de jeu.

Le fils doit professer le plus grand respect pour son père : il ne s'asseoit pas sur la même natte que lui, et, quand ils font route ensemble, il ne marche point à sa hauteur, mais se tient respectueusement en arrière. Dans une conversation il s'abstient d'émettre son avis, s'il ne lui est demandé et il doit toujours se garder de contredire les vieillards et surtout son père. Du vivant de ce dernier, il ne peut rien posséder ; si, par son travail, il s'assure le moindre gain, celui-ci devient la propriété paternelle. La gloire même ne saurait lui être acquise, serait-elle achetée au prix des plus grands sacrifices : toute entière elle rejaillit sur son père et ses aïeux, qui sont anoblis par ses actions. C'est l'inverse de ce qui se produit en France, où les enfants héritent de la noblesse paternelle.

Il modèle sa conduite et sa tenue sur celles de ses parents. Ceux-ci sont-ils gais, il rit avec eux ; le cœur même gonflé d'amertume, il doit se montrer tout joyeux. Sont-ils tristes, il s'afflige également et donne les marques extérieures de la plus vive douleur. C'est surtout au moment de leur maladie que les démonstrations sont les plus touchantes. Il ne s'occupe ni de sa nourriture ni de ses affaires et vit dans l'isolement le plus complet, abandonnant les soins les plus élémentaires de propreté corporelle et consacrant toute la journée à se lamenter et à se répandre en jérémiades sur les souffrances de ses malades.

Si ceux-ci viennent à mourir, il porte leur deuil pendant trois ans et durant cette période il s'abstient de

toutes fonctions publiques, recherchant la solitude pour y déplorer à loisir le grand malheur qui vient de le frapper. Toutefois, si la mort est attribuée à un assassinat, le fils ne prendra de repos qu'il n'ait tiré vengeance du meurtrier. Il fait, dans ces circonstances, les vœux les plus solennels : il s'engage à ne point boire de thé, à dormir sans natte ou sans oreiller, jusqu'à ce que l'assassin soit tombé sous son fer.

Le frère aîné jouit, vis-à-vis des cadets, d'un grand prestige : dans toutes les circonstances de la vie, il a le pas sur eux, et il est en quelque sorte considéré comme un second chef de famille.

La loi n'a pas accordé que des droits au père. Si, à vrai dire, elle ne lui a prescrit aucun devoir envers l'enfant, elle n'a pas laissé de lui en donner vis-à-vis de la société, envers laquelle il est responsable de la conduite de ses enfants.

Il répond même de celle de ses serviteurs, dont les méfaits lui sont imputables. C'est une juste conséquence de l'immense autorité qui lui est dévolue.

Adoption. — La prépondérance qu'il exerce dans la famille est d'ailleurs si souveraine qu'il lui est loisible de l'agrandir ou de la diminuer à sa guise. La liberté exclusive de tester et d'adopter lui est réservée.

L'enfant adoptif entre dans la famille au même titre que les enfants, dont il a les devoirs comme les privilégiés. Il prend les noms de ses nouveaux parents, et à leur mort, prend le deuil avec les enfants légitimes et participe comme eux à l'héritage, à moins qu'une clause expresse du testament ne l'en exclue.

MŒURS ET COUTUMES

Repas de cérémonie. — Une étiquette rigoureuse préside aux repas que le Chinois donne à ses amis et même à ses parents. L'invitation se fait toujours par écrit et se renouvelle trois fois : la veille, le matin et quelques minutes avant l'heure où l'on doit se mettre à table.

Avec un pareil procédé, l'oubli n'est guère excusable. La lettre d'invitation est conçue dans les termes les plus flatteurs pour l'invité : par contre, en même temps qu'il décerne au convié les noms les plus glorieux, les titres les plus honorifiques, l'amphytrion s'y traite avec le plus grand mépris, s'intitulant volontiers « vermisseau et brin d'herbe. »

Pour ma part, j'ai reçu un jour une carte d'invitation où mon hôte, un petit mandarin de l'endroit, qui cultivait volontiers la métaphore, me disait : « Mon esprit est plongé dans les ténèbres : vous, puissant mandarin, lumière de mon âme, veuillez venir m'éclairer. Si vous ne daignez partager le maigre repas que je donne demain, l'appétit ne visitera pas votre infime serviteur ; la salive cessera d'humecter sa bouche et son gosier refusera de laisser passer la nourriture. » J'eus la cruauté de refuser cette invitation ; mais je dois avouer, pour ne point trop ternir ma réputation, que si la digestion de mon mandarin ne se fit pas d'une façon normale, la mauvaise déglutition n'en fut pas cause, mais bien l'in-

tempérance dont il était coutumier, car, en Chine comme en Europe, la modération à table n'est pas une vertu générale. L'amphytrion attend ses invités à la porte de la salle du festin. Debout, il reçoit les invitations qu'il rend avec usure, et, après une grande heure passée en congratulations réciproques, chacun prend à table la place que lui assigne le maître de cérémonies. Le siège d'honneur est occupé par un personnage marquant, par le plus vieux des invités ou encore par l'étranger, quand il en existe parmi les hôtes.

Le Chinois reçoit avec largesse, et un festin ne comprend pas moins d'une vingtaine de plats suivis de desserts nombreux et variés. Avec les Français ils tronquent habituellement la longue liste de leurs plats et celle-ci se réduit assez volontiers à une douzaine de mets, comme l'atteste le menu suivant que j'ai rapporté d'un dîner offert, à Tong-Hing, au commandant du premier territoire, par le général Sou, commandant la frontière militaire du Kouang-Si :

Nids d'Hirondelle
Tête de Poisson
Ouies de Requin
Sangsue de Mer
Vessie de Poisson
Poulet rôti
Omelette d'Œufs

Plus une demi-douzaine d'autres plats.

Pour avaler et digérer ces mets, il n'est pas besoin, comme cela pourrait paraître de prime abord, d'un estomac solide : tout cela est très fin, très délicat, mer-

veilleusement préparé, et le roi des gourmets, Brillat-Savarin, n'aurait pas laissé de les classer au nombre de ses plats les plus succulents, si les hasards de sa laborieuse carrière gastronomique l'eussent conduit dans le pays des nids d'hirondelles. Ceux-ci, du reste, ont trouvé asile dans les grands restaurants de Paris qui ont fini par conquérir et propager, dans les milieux les plus sélects, les admirables recettes culinaires des habitants du Céleste-Empire.

Pendant le repas, le maître de la maison ne cesse de s'excuser sur la maigre chère qu'il offre à ses invités ; en revanche, il ne tarit pas d'éloges sur leur compte et, à tour de rôle, en commençant par les plus importants personnages, il leur porte des toasts dans ce style amphigourique aimé des Fils du Ciel.

A chaque toast, qui a lieu au moment où l'on change les mets, et qui est accompagné de salamalecs à droite et à gauche, le verre est vidé d'un trait, ce qui constitue à la longue un joli bagage de liquide que le Chinois d'ailleurs, il faut le reconnaître, porte assez allègrement. Les boissons chères aux mandarins sont, outre l'alcool de riz (choum-choum), le sherry et le champagne. Ce vin, dont on fait en Extrême-Orient une grande consommation, ne sort pas toujours des caves de Roederer, c'est, la plupart du temps, du vin blanc d'Algérie, champagneisé, vulgairement dénommé de la tisane de champagne.

On a souvent dit que les Chinois, même mandarins, ne se tiennent pas bien à table et l'assertion est exacte.

Leur habitude de rôter n'existe que trop réellement et je ne suis pas le seul Européen qui ait souffert horrible-

ment, au début, de cette coutume prise, sans doute, dans leur manuel du savoir-vivre.

Je me rappelle un certain général Phann dont l'habileté dans cet art était vraiment prodigieuse. Le pire était qu'il croyait me faire grand honneur en se tournant à chaque instant vers moi, son voisin de table, quand il ouvrait sa grosse mâchoire, et en me lançant de nauséabondes vapeurs qui me faisaient soulever l'estomac. L'odorat de l'Européen n'est pas seulement choqué, l'oreille l'est davantage encore, quand on est gratifié, durant le repas, d'une musique dont les auteurs semblent entièrement brouillés avec les lois les plus élémentaires de la symphonie.

Flûtes, gongs, tamtams, monocordes et trompettes jettent aux airs les notes les plus discordantes; sans souci aucun de ce que peut jouer l'instrument voisin. Cela fait une cacophonie étrange qui irrite le tympan au suprême degré. Je ne sais rien de plus désagréable que la voix nasillarde et traînante du Chinois, si ce n'est son odieux instrument à cordes, à la note aiguë et criarde, dont le son, perpétuellement mélancolique, lui avait valu, de la part de mon ami, le lieutenant Laulhier, chancelier à Monkay, le nom bien choisi de pleuricorde.

La salle à manger chinoise ne mérite pas une description. Toutes celles que j'ai vues m'ont paru simples, un peu lugubres avec les nombreuses sentences brodées sur soie appendues aux murs et dont les lettres fantastiques semblaient autant de gueules de dragons ouvertes pour m'avalier.

A Tong-Hing, à la pagode du préfet, la salle de festin était ouverte, de sorte que nous étions donnés en pâture

à la curiosité publique, ce qui n'eût pas laissé d'être gênant, si notre amphytrion, au courant de nos habitudes, ne nous avait toujours donné des fourchettes et des couteaux, au lieu des baguettes à bout d'argent, dont se servent les Chinois pour manger.

Quand la série des mets et des toasts est épuisée, l'amphytrion conduit ses invités à la fumerie et ne leur donne la liberté qu'après les avoir abreuvés de thé et d'opium. Le retour se fait en palanquin, avec une escorte de valets, porteurs de lanternes de papier huilé, qui accompagne l'hôte jusqu'à la porte de sa maison.

Celui-ci envoie sa carte le lendemain en signe de remerciement.

Maison. — La demeure chinoise est bâtie sur un modèle unique. Elle est carrée, basse et sans étage, et généralement n'a pas d'ouvertures sur les rues. Grâce à cette structure uniforme, les villes n'offrent aucun caractère pittoresque : les rues, étroites, semblent tirées au cordeau, coupées de distance en distance par des portes barrant la voie et qui sectionnent les quartiers. L'art n'existe pas dans la construction de la maison, mais dans le choix de son emplacement qui, s'il n'est judicieusement déterminé, peut entraîner les plus dures calamités. Les Chinois ont coutume de dire que dans la position de la maison et de la sépulture réside la source des richesses et de l'intelligence. Si, cependant, malgré les précautions minutieuses que l'on a prises, la maison forme, avec la voisine, un angle fatal, on a soin de placer au plus vite, sur la toiture, un dragon d'argile qui ouvre une gueule formidable, prête à engloutir le mauvais génie s'il tente un mouvement offensif.

Derrière la maison est une cour, où l'on bâtit les communs et les chambres des femmes.

Maison de ferme. — Les habitants ont parfois coutume, dans la région montagneuse notamment, de ne point joindre à leur faite les deux toitures, dont l'une surplombe l'autre pour garantir l'intérieur de la pluie. L'ouverture, ainsi créé, est destinée à donner passage, selon la croyance populaire, aux bons génies qui désirent hanter la maison.

La maison de ferme est généralement divisée en deux compartiments : l'un donne asile aux buffles et aux porcs, l'autre sert à la cuisson des aliments et aux travaux du ménage. A l'extrémité de cette dernière pièce et du côté opposé aux buffles, des alcôves renferment des lits de camp. Au-dessous de ces lits de camp, et parfaitement dissimulés, j'ai pu remarquer la présence fréquente de trappes qui livrent passage dans des souterrains, dont l'autre ouverture se trouve au loin dans la campagne.

L'existence de ces trappes explique la disparition subite des habitants, qu'il est rare aux troupes françaises de rencontrer dans leurs demeures.

Mariage. — Le célibat est peu considéré en Chine : aussi y est-il fort rare et ne voit-on l'observer que l'infirme et le malheureux incapable d'assurer l'existence d'une famille. On s'allie généralement entre gens de même âge et de même condition (1). Dans les campagnes surtout on se

(1) Sur la frontière du Tonkin, le garçon est considéré comme nubile à l'âge de 14 ans, tandis que la jeune fille ne l'est qu'à 18 ans. Dans la pratique, cependant, l'âge des époux est sensiblement le même.

départit rarement de cet usage. Le paysan choisit presque toujours sa femme dans sa tribu et s'écarte même le moins possible de son village.

La raison en est toute simple : la femme s'y paie moins cher, et puis une étrangère se plierait-elle volontiers aux habitudes de sa vie nomade ou sédentaire ? De plus, les inimitiés qui fréquemment existent de tribu à tribu, de clan à clan, l'attachement de l'indigène à sa langue, à ses coutumes, à ses habitudes, à son costume, rendent d'ailleurs difficiles les alliances avec des étrangers. Mais ce n'est là qu'une coutume locale et point une loi dont l'infraction entraînerait la perte de droits ou de privilèges.

Entre parents, le mariage est toléré, sauf entre germains, entre oncle et nièce, neveu et tante. Une coutume originale est de marier ensemble les jumeaux quand ils sont de sexe différent. La raison de cette tolérance est toute naturelle, m'a-t-on affirmé : « Puisqu'ils ont vécu en paix dans le sein de leur mère, n'est-il pas assez logique d'admettre qu'il ne se querelleront pas dans le reste de leur existence commune. Quelle garantie meilleure pour la paix du ménage ! »

D'autres cas existent où le mariage est interdit. Ainsi deux frères ne peuvent épouser deux sœurs, un mandarin ne peut s'allier à une famille de sa province, et l'homme qui a épousé une veuve ne peut donner à son fils la fille de sa nouvelle femme.

Les unions incestueuses sont excessivement rares : elles paraissent aussi odieuses aux Chinois qu'aux Français ; d'ailleurs, l'inceste comme l'adultère, sont sévèrement réprimés. La loi est moins rigoureuse pour la femme non

mariée qui a perdu sa fleur virginale. Mais on ne saurait, à ce sujet, établir une opinion générale.

Dans certaines tribus du Kouang-Tong, une femme, déjà mère avant d'être régulièrement mariée, est considérée comme déshonorée, et le mari n'est plus tenu de la payer à ses parents ; dans d'autres, au contraire, l'enfant qu'apporte une femme en se mariant est considéré comme une richesse, et la fille-mère devient alors un objet de convoitise pour les prétendants.

Cette manière de voir se rencontre surtout dans les peuplades voisines du Tonkin, chez lesquelles se sont infiltrées, à la longue, les habitudes annamites.

Sur la frontière du Kouang-Si, il existe une tribu où le mari, après la cérémonie des épousailles, rend sa liberté à la femme et lui recommande de ne regagner la demeure conjugale que lorsqu'elle portera dans son sein un enfant dont, bien entendu, il ne recherchera pas l'origine (1).

Fiançailles. — Le mariage est précédé des fiançailles : celles-ci sont plus ou moins longues ; elles peuvent ne durer que quelques jours, comme parfois elles datent du berceau. Ces fiançailles sont résolubles, tant que l'un des futurs conjoints n'a point donné sa pleine adhésion aux projets de ses parents. Mais, dès que l'accord s'est établi entre les parents et que les jeunes gens ont manifesté le désir de s'unir, l'une des parties ne peut désormais

(1) D'autres habitudes, non moins bizarres, ont cours en Chine ; mais, quand elles sont trop originales, je m'abstiens généralement de les citer, craignant que mon observation soit mise en doute. « Le vrai, quelquefois, paraît invraisemblable. »

recouvrer sa liberté que moyennant une amende imposée et fixée par le magistrat ou le maire de l'endroit.

Toutefois, si un deuil survient dans une des deux familles, le jeune homme est libre de se retirer, mais la jeune fille, elle, ne l'est pas, et doit se considérer comme engagée, jusqu'au moment où son fiancé manifeste sa ferme volonté de rompre. Ceci peut sembler anormal pour le Français qui, habitué à choisir librement sa compagne, ne peut concevoir qu'un deuil puisse changer les sentiments du fiancé. Mais en Chine les droits du paterfamilias existent aussi étendus — sinon davantage — qu'ils l'étaient autrefois à Rome et, plus tard, en France, jusqu'à la Révolution. C'est le père qui choisit au fils sa compagne, et son choix est surtout basé sur l'intérêt et les convenances.

Dans ce pays, du reste, où les femmes vivent presque cloîtrées, il n'est point nécessaire que l'homme connaisse sa future épouse, et le mariage s'opère communément par l'intermédiaire d'un entremetteur dont la fonction, purement honorifique, est fort recherchée. (1)

L'entremetteur répond de la beauté de la jeune fille et de sa moralité ; si les renseignements, d'ailleurs, sont reconnus inexacts, si la fiancée n'est pas pourvue des qualités physiques et morales qu'il lui prête, le mariage est déclaré nul et la femme, dès la première entrevue, peut être renvoyée par son mari. Mais le renvoi, cepen-

(1) L'entremetteur n'existe pas qu'en Chine. En France, combien de graves matrones en font l'office ! En Bretagne, notamment, l'usage en était jadis général, et, dans la cérémonie du mariage, le *Eaz-Valan*, un poète du terroir, jouait, avec sa branche de genêt et ses rimailles, un rôle aussi gracieux qu'important.

dant, ne peut plus s'opérer quand le mari, depuis son mariage, a perdu son père ou sa mère et que la femme en a porté le deuil avec ponctualité.

Dès que les parents se sont accordés sur l'union de leurs enfants et qu'ils ont fixé le prix d'achat — car la jeune fille, loin de recevoir aucune dot, est, au contraire, payée à ses parents. — Dès que tout est réglé, le jeune homme peut être autorisé à voir sa fiancée et à lui offrir des cadeaux.

Dans les « cent mille monts », sur la frontière du Kouang-Si, les fiançailles se font avec une certaine solennité. Un grand repas est offert par les parents qui invitent un membre de chaque famille du clan. Au moment de se mettre à table, l'entremetteur tue une poule qu'il a apportée, consulte sa crête et ses ergots, et en tire l'horoscope de l'union projetée.

En souvenir de la cérémonie, le fiancé distribue à chacun des invités deux sapèques ou encore une noix d'arec. Aussi bien que dans le reste de l'empire, la durée des fiançailles n'est point limitée : elles sont longues ou courtes, à volonté, et, durant leur période, les jeunes gens peuvent se voir librement chez les parents de la jeune fille, à qui son fiancé offre chaque jour une chique de bétel.

Célébration du mariage. — Le mariage se célèbre toujours avec la plus grande pompe ; mais, suivant la contrée et la peuplade même, la cérémonie diffère. Une règle constante est de faire adorer aux époux le ciel et la terre et d'offrir ensuite à dîner aux invités, qui se réunissent par sexe, et se livrent aux plus grandes jouissances.

Voici comment le mariage a lieu dans la région montagneuse du Kouang-Tong occidental.

Le jour fixé pour la cérémonie, le fiancé fait porter à ses beaux parents 30 kilog. de porc, un même poids d'alcool de riz, et leur offre, en même temps, une jeune poule ; celle-ci, qui doit remplacer la jeune fille au foyer paternel, y sera soignée avec tendresse et mourra de sa belle mort. Avant de quitter la maison paternelle, le jeune homme fait un sacrifice devant l'autel des ancêtres : il prend une coupe d'alcool de riz, répand quelques gouttes à terre et la vide en l'honneur des mânes. Il s'agenouille ensuite devant son père, reçoit ses ordres et, après une gémuflexion devant lui et le chef de la famille, il se rend au domicile de sa fiancée.

Celle-ci, en présence de sa famille, a accompli les mêmes rites, et son père lui a recommandé d'être bonne épouse et l'a exhortée à suivre les conseils et à exécuter les ordres de son futur mari.

La rencontre se fait dans la cour où les deux jeunes gens, après s'être prosternés et avoir adoré le ciel et la terre (Bouddha), montent en palanquin et se dirigent, précédés d'une troupe de musiciens et de coolies, porteurs de cadeaux, vers le domicile de l'époux où, après de nouvelles libations aux mânes des ancêtres, hommes et femmes, chacun de leur bord, festoient en l'honneur des nouveaux mariés. Le lendemain, la jeune épouse, accompagnée de son mari, fait une visite de cérémonie à ses beaux parents.

La loi entoure le mariage de garanties sérieuses, mais ces garanties sont plutôt en faveur du mari. Si celui-ci, comme on l'a vu plus haut, est obligé d'acheter sa

femme, en revanche, celle-ci devient en quelque sorte sa propriété, dès qu'il a exécuté les clauses du traité qui le lie à ses beaux-parents.

Elle n'accorde au Chinois qu'une seule femme, mais en tolérant qu'à partir de la quarantaine, et s'il n'a pas d'enfants mâles, il peut prendre une concubine. Dans la pratique, la tolérance est plus grande : l'homme peut prendre autant de concubines qu'il veut, avec cette seule restriction que celles-ci sont inférieures à la femme légitime.

Celle-ci étend son joug, non seulement sur les femmes secondes, mais encore sur leurs enfants qui l'appellent du nom de mère, doivent porter son deuil et deviennent sa propriété, s'ils sont du sexe femelle, après la mort du mari et la dispersion des concubines.

Singulière morale qui enlève l'enfant à la mère et la prive, à la mort de l'époux, de sa plus puissante consolation ! La loi est encore plus ingrate pour cette malheureuse concubine qui, si elle n'a pas d'enfant mâle, et à moins qu'elle ne soit rachetée par ses parents, reste la propriété de l'héritier qui la vend ou la garde à son gré. Mais elle recouvre sa liberté si elle est mère d'un enfant mâle. Quant à la femme légitime, qui est devenue veuve, elle peut, à volonté, et suivant son caprice, se remarier ou conserver son veuvage.

Divorce. — Comme chez tous les peuples anciens, le divorce fait partie de la législation chinoise. Les motifs, analogues à ceux qu'on invoquait à Rome et en Gaule, sont l'adultère, la jalousie, l'incompatibilité d'humeur, la mauvaise haleine, l'intempérance de langage, la

stérilité, les maladies constitutionnelles ou honteuses. Quand le divorce est prononcé en faveur de la femme, celle-ci récupère sa liberté sans rachat, mais quand il est prononcé en faveur du mari, elle doit se racheter. Dans quelque cas même — par exemple lorsque, sans motif plausible, elle a déserté le foyer conjugal — elle peut devenir l'esclave de son mari. Par contre, lorsque ce dernier s'absente au delà de trois ans, le divorce peut se prononcer à son détriment *ipso facto*, et la veuve, dès qu'elle a obtenu l'arrêt du mandarin, peut convoler en nouvelles noces.

Obsèques. — On raconte volontiers que l'Oriental ne connaît pas les terreurs qui viennent visiter généralement l'homme d'Occident quand il s'agit de mourir. S'il redoute la mort comme tous les humains pour qui elle a été et sera de tout temps — quels que soient l'âge et la condition sociale — un objet de mystérieuse terreur, il est certain que l'Oriental, imbu d'idées fatalistes, l'appréhende bien moins que l'homme d'Occident. Le Chinois a hérité de cette admiration que professe l'Européen pour ce superbe mépris de la mort. On l'a souvent représenté marchant au supplice calme, impassible, narguant son bourreau dans sa dignité hautaine et son indifférence suprême pour la mort.

Il importe de remarquer que cette attitude du Chinois devant la hache de l'exécuteur, n'est souvent qu'une attitude de commande dictée par cet orgueil démesuré, inoui, qui préside à toutes ses actions. Aussi je ne voudrais pas généraliser, et je me garderai de dire que tous les Chinois quittent cette vie avec le même courage et le

même dédain ; je sais au surplus que plusieurs, devant la mort qui les vient sans éclat arracher aux douceurs de la vie, ne sont pas exempts de défaillances et suivent avec un âpre intérêt les ravages de la maladie. Que de médecins consultés, que d'efforts tentés par le sorcier pour empêcher l'âme de sortir de ce corps dont elle est la flamme, la force, la vie ! Il n'en est pas moins vrai que le Chinois, suivant son expression pittoresque et imagée « salue le monde » avec une plus grande « respectability », que l'Européen.

Le Chinois mort est l'objet de tous les respects. Son corps est dévotement porté en terre et son image est vénérée sur l'autel des ancêtres. Dès que le décès a été dûment constaté, le cadavre est déposé dans une bière, aussi somptueuse (1) que les ressources le permettent, et souvent confectionnée depuis des années avec un soin pieux. On l'expose dans la salle d'honneur où parents et amis, avec un grand luxe de gémissements et de larmes, viennent faire les adieux au défunt. On le garde ainsi trois, quatre, huit jours, parfois même les enfants poussent la piété jusqu'à le conserver pendant des années, sans crainte des odeurs nauséabondes que la chaux et les parfums sont impuissants à combattre entièrement.

Les funérailles se font avec le plus de splendeur possible. Des musiciens, des porteurs de bannières précèdent le cercueil, placé sous un dais et entouré de pleu-

(1) Cette bière, chacun la possède dès qu'il a les ressources nécessaires pour en acheter une à son gré. Elle est en bois aussi rare que possible et est exposée dans une salle de la maison. On se rappelle qu'à son voyage en Europe, en 1897, Li Hung-Chang emportait avec lui ce meuble précieux.

reuses tout de blanc vêtues (1) et la tête ceinte d'une couronne de branchages épineux. La famille suit le catafalque rivalisant de sanglots avec les pleureuses de profession et couvrant parfois de leurs gémissements le bruit de la musique et des pétards. Des bonzes, les mains pleines de papier portant en lettres dorées des caractères sacrés, les sèment avec profusion pour que les mauvais esprits, s'attardant à les recueillir comme des trésors, laissent l'âme du mort suivre en paix son cercueil (2).

Quand le corps est déposé en terre, un repas est offert aux assistants par le fils aîné ou le nouveau chef de la famille ; celui-ci fait, les jours suivants, une visite à tous les parents et amis qui sont venus saluer le cercueil.

MÉDECINE

En Chine, aucun diplôme universitaire n'est requis pour exercer la médecine, dont la pratique est libre ; aussi les empiriques abondent.

L'art médical n'y est encore qu'à l'état rudimentaire ; il n'y fera, d'ailleurs, des progrès réels que lorsque l'anatomie, la physiologie y seront enseignées et que l'au-

(1) En Chine, comme dans la vieille Bretagne, le blanc est la couleur du deuil.

(2) Tout cela, on le voit, est plein de superstition, et on se demande comment les Confucéens accordent leur positivisme avec ces coutumes auxquelles, aussi bien que les autres Chinois, ils s'astreignent religieusement.

topsie, largement tolérée au lieu d'être sévèrement prohibée, permettra au médecin de vérifier si les symptômes qu'il a découverts correspondent à la maladie réellement existante. Mais, par contre, il est évident qu'une nation, ainsi dotée de la libre pratique, doit posséder de nombreux guérisseurs, car la médecine est, entre toutes les sciences, une science expérimentale, et le Chinois, patient, sagace et observateur, a les qualités requises pour devenir un excellent médecin. Aussi est-on frappé de la facilité avec laquelle certains empiriques chinois guérissent des maladies réputées tenaces par les Européens. Pour ma part, je l'ai pu constater chez les autres et chez moi-même. Atteint, en 1894, d'une affection rebelle à tous les médicaments français et à laquelle, au dire des médecins, le temps seul et mon organisation, qu'on voulait bien déclarer saine, devaient apporter le remède, je me confiai, après de longues hésitations, je l'avoue, à un vieux Chinois qui, en quatre jours, fit disparaître mon mal. Était-ce coïncidence, je l'ignore ; en tout cas il n'y avait pas suggestion, car je doutais fort de la bonté du remède.

Un autre exemple. La femme de mon cuisinier, à mon séjour à Monkay, en 1894, atteinte d'une conjonctivite purulente, fut radicalement guérie, en 10 jours, par un autre Chinois qui avait la spécialité des traitements d'yeux. Ces deux faits ne furent pas sans étonner le médecin français du poste, l'excellent docteur Labouesse, (1) qui tenta, mais en vain, de connaître les recettes

(1) Le docteur Labouesse est mort depuis au Tonkin, emporté par une maladie de foie.

chinoises. La chose n'était guère facile. Le médecin indigène, quand il avait affaire à un Européen, faisait absorber sa potion en sa présence et emportait le récipient qui la contenait pour que le résidu ne pût servir à une analyse qui, d'ailleurs, eût difficilement réussi, à cause de la quantité considérable d'herbes cueillies dans la montagne qui entrent dans la composition des remèdes. Mais ce ne sont là, hâtons-nous de le dire, que des cas particuliers.

Le père Huc, dans un bel ouvrage qui a été couronné par l'Académie française et dont je cite plus bas quelques extraits, se charge de désillusionner les esprits trop crédules qui voudraient se confier, pour une maladie quelconque, à ces empiriques chinois.

Leur théorie du principe vital est en effet très bizarre. Ils reconnaissent la présence, dans l'homme, de deux corps, l'un igné, l'autre aqueux que charrient le sang et les humeurs et qui doivent se contre-balancer. L'influence prépondérante de l'un des deux corps entraîne la maladie. Pour leur diagnostic, ils inspectent les pouls au poignet, à la tempe, chacun de ces pouls correspondant au cœur, au foie, à l'estomac, etc. C'est, la plupart du temps, du vrai charlatanisme.

Mais laissons parler le père Huc.

Rapports entre malades et médecins. — « En Chine, nous dit-il, les médecins sont en même temps apothicaires, et vendent à leurs malades les remèdes qu'ils leur prescrivent ; bien que ces états aient entre eux des relations très étroites, et que, par leur nature, ils ne soient nullement incompatibles, on conçoit, néanmoins,

qu'il peut y avoir quelque inconvénient à ce que le même individu exerce les deux à la fois. On entrevoit qu'il ne serait pas impossible de rencontrer quelques abus dans l'exercice de fonctions qui se prêtent mutuellement un si merveilleux appui ; ainsi, par exemple, est-il bien certain, vu la fragilité humaine, que le médecin ne succombera pas à la tentation de prescrire des remèdes coûteux, et même de prolonger la maladie dans le but de procurer des profits plus considérables à son ami l'apothicaire ? La prodigieuse quantité de drogues qui entrent dans la composition des médecines chinoises nous a toujours frappé et nous n'oserions pas assurer que cette particularité ne vient pas précisément de ce que le même individu prescrit et vend les remèdes. La crainte de se voir rançonner par l'avidité des médecins, a donné naissance à un usage fort bizarre, mais qui entre parfaitement dans les goûts du Chinois. Le médecin et le malade se laissent aller à une sérieuse discussion touchant la valeur et le prix des remèdes indiqués. Les membres de la famille prennent part à ce singulier marchandage ; on demande des drogues communes, peu chères, on en retranche quelques-unes de l'ordonnance, afin d'avoir moins à débours. L'efficacité de la médecine sera peut-être lente ou douteuse, mais on patientera, on courra la chance. On espère, d'ailleurs, que le retranchement ne gâtera rien ou qu'une dose, plus ou moins considérable, pourra obtenir à peu près le même résultat. Il faut convenir que le plus souvent il n'y a en effet aucun inconvénient, qu'on adopte un remède ou un autre, qu'on absorbe peu ou beaucoup de liqueurs noires, cela ne fait ordinairement ni chaud, ni froid. Le médecin, après

avoir longtemps discuté, finit toujours par livrer sa marchandise au rabais, parce qu'il est bien sûr que, s'il se montrait trop tenace dans le prix de son ordonnance, on irait essayer de se faire guérir dans une autre boutique. Il arrive quelquefois, dans ces circonstances, des choses vraiment étonnantes et qui caractérisent bien le type chinois : quand le docteur apothicaire a dit son dernier mot et déclaré le plus franchement possible que, pour obtenir la guérison, il est nécessaire d'user de tel remède durant tant de jours, alors le conseil de famille entre en délibération ; on pose froidement une question de vie ou de mort, en présence même du malade ; on discute pour savoir si, à raison d'un âge trop avancé ou d'une maladie qui offre peu d'espoir, il ne vaut pas mieux s'abstenir de faire des dépenses et laisser les choses aller tout doucement leur train. Après avoir rigoureusement supputé ce qu'il en coûtera pour acheter des remèdes, le malade lui-même prend souvent l'initiative et décide qu'il vaut mieux réserver cet argent pour faire emplette d'un cercueil de meilleure qualité ; puisqu'il faut mourir tôt ou tard, il est tout naturel de renoncer à vivre quelques jours de plus, afin de faire des économies et d'être enterré honorablement. Dans cette douce et si consolante perspective, on renvoie le médecin et, séance tenante, on fait appeler le fabricant de cercueils. Telles sont les graves préoccupations des Chinois, en présence de la mort.

Les docteurs chinois aiment beaucoup les spécialités et s'occupent exclusivement du traitement de certaines maladies. Il y a des médecins pour les maladies qui proviennent du froid, et d'autres pour celles causées par le

chaud, les uns pratiquent l'acupuncture, d'autres raccommodent les membres cassés. Il y a enfin des médecins pour les enfants, des médecins pour les femmes, des médecins pour les vieillards. Il en est qu'on nomme suceurs de sang, et qui fonctionnent comme des ventouses vivantes : ils apposent hermétiquement leurs lèvres sur les tumeurs et les abcès des malades, puis à force d'aspirer, ils font le vide, et le sang et les humeurs jaillissent abondamment dans leur bouche.

Nous avons eu l'occasion de voir à l'œuvre un de ces vampires, et nous n'oublierons jamais le spectacle rebutant que présentait cette face hideuse collée aux flancs d'un malheureux qu'elle semblait vouloir dévorer. La cure des yeux, des oreilles et des pieds est ordinairement réservée aux barbiers, qui jouissent, en outre, dans quelques provinces du midi, du privilège de faire la pêche aux grenouilles. Quelle que soit la spécialité des médecins chinois, on en voit très peu qui deviennent riches en exerçant leur art ; ils vivent au jour le jour, comme ils peuvent, et rivalisent ordinairement de privations et de misères avec leurs confrères les maîtres d'école. »

Les Chinois pratiquent assez souvent l'opération de l'acupuncture qui consiste à enfoncer des aiguilles dans le corps à des profondeurs et à des endroits variables.

Les points où l'on peut enfoncer l'aiguille, sans danger pour la vie du patient, sont déterminés, au nombre de 360 environ, par des figurines de cire ou de cuivre qui servent de guides à la main du médecin.

« Mais, dit M. Abel Remusat dans un commentaire d'un livre japonais sur l'acupuncture, que peuvent signi-

fier toutes ses précautions, lorsque dans l'ignorance profonde où sont ces médecins de la situation des organes et de leurs connexions, ils se règlent uniquement sur les principes d'une routine aveugle ou sur la théorie plus absurde encore d'une physiologie plus fantastique. »

Dans la montagne, la sorcellerie vient apporter son appoint à la médecine. Le montagnard croit généralement que la maladie est due à la présence sous son toit d'un mauvais génie et il s'empresse d'appeler à son secours le bonze de l'endroit pour exorciser le malade. Si la maladie est épidémique, il juge qu'il n'y a rien à faire contre tant d'influences néfastes, et il s'empresse de quitter le village hanté. Vivant dans cet esprit, il est facile de voir que le montagnard donne peu de soins matériels à ses malades. Si la petite vérole atteint l'un de ses enfants, et après que le bonze malin a, selon son invariable coutume, attribué cette affection contagieuse à Bouddha offensé, il se répand en plaintes, offre des sacrifices à l'esprit tutélaire et finalement exile le malade, avec du riz et une cruche d'eau, dans une case isolée où il va le voir quinze jours après.

Quand la fièvre vient le visiter, il s'absorbe dans ses idées de fatalisme, consulte son sorcier et laisse le mal croître sans se préoccuper outre mesure de ses ravages. Il n'a aucun remède pour guérir la fièvre des bois si fréquente dans ses parages, combat la diarrhée et la dysenterie par l'opium, qui n'est pas, tant s'en faut, un remède souverain contre aucun mal, et traite la moindre indisposition en se faisant pincer et taper dans le dos. Ce dernier remède, usité également dans la plaine, finit à la longue par devenir en tout temps nécessaire, même

pour s'endormir, comme je l'ai pu noter pour un mandarin de Monkay.

COMMERCE

J'ai déjà parlé de l'instinct naturel qui entraîne le chinois vers le commerce. Dès sa plus tendre enfance, il sait compter, et c'est par la connaissance des chiffres qu'il débute dans la vie intellectuelle. Son jouet préféré est la sapèque, et son oreille d'enfant ne perçoit pas de son plus mélodieux que le tintement de la piastre qui trébuche et sonne sur le comptoir paternel. Avec de tels penchants, le chinois doit inévitablement réussir dans le commerce où la qualité maîtresse est de savoir compter.

Grâce à la grande subdivision de la monnaie, le chinois peut toujours s'adonner au commerce. Le gain d'une journée de travail constitue le fonds d'une boutique qui s'agrandit peu à peu par l'activité et le travail du marchand, que l'on voit à la longue se transformer en un gros commerçant, en un riche propriétaire de ces luxueux magasins de Canton où nous allons acheter nos bibelots chinois ou... allemands. Dans le monde entier, sous les climats les plus mauvais, on rencontre aujourd'hui le mercanti chinois, âpre au gain, obséquieux et insinuant, rivalisant d'adresse avec le Malabar ou le juif pour canaliser vers son échoppe l'épargne du colon européen.

La liberté d'association (1), l'existence de corporations

(1) La Chine ne connaît ni la patente, ni l'autorisation préalable.

nombreuses contribuent puissamment à activer le commerce intérieur qui est très florissant. Le transit est très grand entre les provinces et les grandes villes du littoral, malgré les conditions défectueuses dans lesquelles il s'opère. Les voitures (1), les charriots sont en effet inconnus ; pour leur permettre de rouler, il faudrait d'ailleurs élargir les routes actuelles qui n'existent qu'à l'état embryonnaire.

La grande route nationale — dite route mandarine — qui longe la frontière du Tonkin oriental, n'a guère plus de deux mètres de chaussée, et encore n'atteint-elle pas toujours cette largeur qui doit plutôt être considérée comme un maximum. Cette route même, serpentant au flanc des montagnes, longeant des précipices et gravissant par des pentes raides des cols de 300 mètres, comme le col de Nalay, n'est pas carrossable.

Les voitures sont remplacées par des « coolies ». Les coolies sont des indigènes très robustes portant facilement à deux un poids de 50 kilogs pendant une marche de 6 heures dans la montagne. Ils suspendent leur fardeau, au moyen d'une forte liane, au milieu d'un bâton de bambou dont les extrémités reposent sans coussinet sur leurs épaules. Et ils s'en vont trottinant menu, d'une allure sautillante, saccadée, mais point dépourvue de grâce, et le jour clos, leur pas, toujours alerte et continu, a franchi la plus longue de nos étapes militaires.

Le long des routes fréquentées, on rencontre, de distance en distance, des maisons de thé, sortes de caravân-

(1) La chaise à porteur est le moyen de locomotion adopté par les mandarins.

sérails où le voyageur se repose, et se garantit des rigueurs de la température (1).

Si le commerce intérieur est florissant, le commerce extérieur ne l'est guère. Nul au commencement de ce siècle, il s'accroît aujourd'hui cependant et il menace de grandir de plus en plus, malgré la violente hostilité d'un parti qui prétend que le commerce n'est bon que tant qu'il ne procure que le nécessaire ; dès qu'il amène le superflu, il ne peut qu'engendrer le paupérisme, car l'existence du riche, qui consomme le superflu, entraîne rigoureusement l'existence du pauvre qui ne jouit pas du nécessaire.

Serait-ce là, dans la suppression des échanges internationaux, la solution du problème social ? L'établissement d'un protectorat rigoureux détruirait-il l'inégalité des conditions sociales ? L'histoire économique de la Chine, qui a usé du système protecteur à outrance — autant et si longtemps qu'elle a pu — n'est pas faite pour accréditer cette opinion. L'armée (2) de mendiants qu'elle recèle dans son sein prouve surabondamment que le remède, s'il est bon, n'est cependant pas souverain pour guérir intégralement la plaie du paupérisme.

La Monnaie. — En Chine, l'échange se fait au moyen de la monnaie d'argent ou de cuivre, mais aucun étalon

(1) Les mandarins jouissent de la prérogative de pouvoir séjourner dans les pagodes.

(2) Les mendiants, en Chine, forment une véritable corporation, qui rappelle l'ancienne Cour des Miracles, et qui a ses chefs, même son roi. L'armée des mendiants, à certaines époques de l'année, envahit les provinces qui sont obligées de traiter avec elle et de payer tribut, si elles ne veulent devenir la proie de cette horde de pillards et d'assassins.

n'existe. La piastre ou dollar n'y a point, comme dans les pays vivant sous le régime d'une convention monétaire, une valeur fiduciaire : elle varie suivant les cours des marchés d'Hong-Kong, de Shang-Haï, etc..., s'écartant assez peu aujourd'hui de sa valeur intrinsèque de lingot d'argent. La monnaie se subdivise à l'infini : la sapèque de plomb, petite monnaie ronde percée en son milieu d'un trou carré, ne vaut guère que le tiers de notre centime français.

L'intérêt. — L'intérêt de l'argent est légalement de trente pour cent. Taux fantastique, qu'atteint rarement dans nos pays l'usurier le plus amoureux de son or, le plus avide de voler. Il faut chercher la raison de ce formidable intérêt dans la garantie de la petite propriété. Il est certain que l'argent, étant aussi productif, se convertira difficilement en biens fonds, dont la valeur n'a aucune tendance à diminuer, à cause de l'attachement du fils au bien de ses ancêtres. La spéculation, sur les valeurs foncières, est ainsi écartée, et la terre très morcelée, reste, de siècle en siècle, l'apanage de la même famille.

Mais ne semble-t-il pas *a priori* que ce gros intérêt entrave le commerce qui ne peut rien sans le crédit ? Il n'en est rien, selon moi. L'argent ne se plaçant pas dans les immeubles, est en effet entraîné dans le commerce, dont l'emprunt est précisément le nerf et qui ne peut que prospérer par l'affluence des capitaux, si toutefois l'argent qui y roule produit, comme cela a lieu en Chine, un intérêt plus lucratif que le trente pour cent.

LÉGISLATION COUTUMIÈRE

Il n'existe pas en Chine de code proprement dit ; ce sont des coutumes, déduites de règles générales posées par Confucius et les autres législateurs, qui régissent la matière civile et criminelle. Il n'y a pas davantage de monument législatif concernant les eaux et les forêts. Quant à la procédure, aucune règle bien ferme n'en fixe les bases : elle varie d'une province à l'autre, suivant le caprice du mandarin.

Droit civil. — Le droit civil chinois est un recueil d'idées et de sentences morales ; basé sur le respect des ancêtres, il prêche la douceur et la fraternité, encourage l'étude, recommande la tempérance et enseigne la civilité. Ce n'est pas un code composé par des jurisconsultes d'une époque, comme notre immortel code napoléonien : c'est la réunion des édits et des jugements des divers empereurs et législateurs qui se sont succédés en Chine à travers les âges.

C'est plutôt un livre de morale qu'un code garantissant la propriété et la liberté.

Droit criminel. — Le droit criminel, largement traité, est empreint du génie froidement cruel de la race.

La question y est largement prescrite — ordinaire et extraordinaire et elle ne manque pas d'être en Chine, aussi bien qu'ailleurs, une arme terrible qui frappe souvent d'une façon aveugle aux mains d'un juge parfois prévenu.

La bastonnade est presque toujours de rigueur. Quand elle ne suffit pas au gré du mandarin, celui-ci fait enfermer les pieds du patient dans des étaux qui les tordent, les broient et les déforment. La question extraordinaire est plus terrible : on taillade à coups de scalpel le corps de l'inculpé, et parfois on l'écorche vif.

La peine capitale, rarement prononcée, est toujours soumise à l'approbation de l'empereur.

La mort est simple ou lente. Dans la mort lente, le bourreau frappe le condamné aux différentes parties du corps qu'indiquent des numéros tirés au sort. Comme mort simple, on peut citer le décollement qui est considéré comme un supplice infâmant, à cause de l'état incomplet dans lequel on se présente devant Bouddha. Le code punit toujours de mort l'homicide, même celui qui a tué involontairement ou qui s'est trouvé en cas de légitime défense. Pour mettre un frein à la nature féline du Chinois, barbare encore sous ses dehors policés, le législateur va jusqu'à donner la responsabilité du crime à l'habitant de la maison la plus voisine du lieu où le cadavre a été découvert. Cette mesure contribue efficacement à restreindre les rixes, et à maintenir le bon ordre dans le quartier, en faisant un policier de chaque citoyen ; mais elle a d'un autre côté une conséquence cruelle et que n'a peut-être pas envisagée le législateur : c'est de faire d'une loi aveugle un instrument de vengeance. Les exemples ne sont pas rares, en Chine, de cadavres déposés à dessein devant la maison d'un ennemi, ni même de pauvres gens allant mourir de froid ou de faim contre la porte du mauvais riche.

La législature criminelle comprend plusieurs tempéra-

ments, entre autres l'interdiction de faire comparaître devant les tribunaux les vieillards et les enfants, et la défense au fils d'accuser son père, sous peine d'être puni, même si le père est coupable. Tous les délateurs, du reste, qui ne font pas la preuve de ce qu'ils avancent, sont sévèrement châtiés.

Procédure. — La procédure est longue, ce qui entraîne pour l'inculpé, même innocent, une prison préventive, qui peut durer parfois une demi-douzaine d'années. A ce grief qui a son importance, le Chinois répond que la justice doit être lente, car le temps seul permet de découvrir le coupable.

Aussi la prudence est-elle la vertu prédominante du mandarin qui y trouve d'ailleurs son compte, car en Chine, les juges refusent rarement les cadeaux des justiciables, et reçoivent le plus fréquemment des deux parties, sans doute pour maintenir en équilibre les deux plateaux de la balance que la peinture symbolique donne à la justice.

Il ne s'ensuit pas cependant que leurs jugements ne soient souvent marqués au coin de la plus parfaite équité. Le mandarin risque gros jeu en se trompant, surtout si les parties sont influentes, car cinq ou six tribunaux revisent parfois son arrêt. Celui-ci — chose curieuse, et que nos tribunaux pourraient emprunter à la Chine — peut se retourner contre l'accusateur lui-même, et l'atteindre sévèrement sans que l'accusé ait même formulé contre lui la moindre requête.

Il faut reconnaître encore à la louange des juges d'instruction qu'ils cherchent tout aussi bien les preuves de

l'innocence que celles de la culpabilité. Celle-ci d'ailleurs ne peut être reconnue que lorsque l'inculpé a avoué.

Mais quels moyens barbares pour l'amener à résipiscence, et combien souvent, dans la torture, l'innocent a dû se déclarer coupable pour abrégér son horrible martyre.

ARTS ET INDUSTRIE

Industrie. — En terminant, pour compléter cette étude sur la Chine, je dirai un mot de son industrie, de sa littérature et de ses arts.

Le Chinois, très industriel, excelle dans tous les ouvrages où l'habileté de la main suffit, mais il n'a pas réussi dans la grande industrie, celle qui décuple les bras par la vapeur et les machines. Le génie propre de la race ne s'y prête guère, à vrai dire : le Chinois tourne ses rares facultés d'assimilation vers la doctrine littéraire et philosophique, il s'adonne même très volontiers au commerce, mais ce n'est qu'avec une extrême répugnance qu'il aborde les arts industriels. Tout ce qui est du ressort de la science exacte et de la physique est délaissé au profit exclusif des lettres et de la philosophie que le mandarin cultive avec passion.

La Chine est cependant le pays des soieries et de la porcelaine (1) dont il se fait en Europe une immense expor-

(1) On ne sait à qui attribuer la découverte de la porcelaine, ou aux chimistes, ou au hasard.

tation. La première, elle a entrepris l'élevage du ver à soie et, dès la plus haute antiquité, la province du Chang-Si a fourni la plus belle porcelaine du monde.

Littérature. — Tout ce qui appartient au domaine littéraire y est en honneur, sauf pourtant l'art dramatique qui ne semble guère apprécié des lettrés et qui n'est encore qu'à l'état rudimentaire.

La poésie est très goûtée, mais sans y être considérée comme un travail sérieux : c'est plutôt un agréable passe-temps. La poésie chinoise ne diffère guère de la nôtre, à en juger par leurs préceptes, dont je cite le suivant : « Le poète, dit un auteur, doit d'un pas rapide visiter tout le domaine de la philosophie, mais sans jamais abandonner l'étroit chemin de la vérité. Il doit parler le langage de la passion, du sentiment et de la raison ; mais en faisant parler les hommes, il doit respecter la couleur locale et prendre le ton qui convient à l'âge, au rang et au tempérament de son héros. » Ne croirait-on pas lire Horace ou Boileau ?

L'éloquence chinoise est froide, gourmée, exempte de pathétique. Le geste désordonné, l'élan passionné, la voix émue de l'orateur le feraient croire sous l'empire de la colère ou de l'ivresse. « C'est par son vol, dit un de leurs adages, et non par ses cris, que le canard sauvage entraîne sa bande et la conduit. »

Arts. — Les peintures sur porcelaine des Chinois sont à mon avis trop admirées : on doit en attribuer la vogue plutôt à la perfection de la porcelaine qu'à celle du dessin lui-même, qui, comme tous les dessins chinois, manquent de proportion et surtout de naturel.

Tout est fantastique dans leur peinture, comme dans leur sculpture d'ailleurs. Si celle-ci est à peine sortie de l'enfance, il ne faut guère s'en étonner : de temps immémorial, en Chine, les statues ont été prohibées, ce qui n'est point fait pour féconder le génie des artistes. L'architecture, elle, a atteint une perfection plus grande, mais il est regrettable que le type, s'il ne manque pas de grâce et d'élégance, pèche trop par l'uniformité.

En somme, le Chinois est habile à manier le ciseau et le pinceau. Cependant, il n'a jamais brillé dans aucun art, parce qu'il n'a ni l'idéal ni le goût sûr qui doivent guider l'artiste, parce qu'il lui manque encore l'âme qui crée et le souffle qui vivifie.

FIN



APPENDICE I

ADMINISTRATION PROVINCIALE

La province chinoise possède :

A. Au civil :

1° Un gouverneur général (Tsong-Tou) qui administre presque toujours deux provinces.

Ainsi celui de Canton, administre le Kouang-Tong et le Kouang-Si ; d'où son titre de gouverneur des deux Kouangs. Celui du Yunnan administre le Yunnan et le Kong-Tchéo d'où la dénomination de gouverneur du Yun-Kong, etc., etc. ;

2° Un trésorier général (pou Tchen) ;

3° Un grand juge criminel (gan Tchâ ou an Sat) ;

4° Plusieurs intendants (Tao-Taï).

La province se partage en préfectures administrées par des préfets de 1^{re} classe (Tché Pou) ou de 2^e classe (Tché-Ly-Tchou). La préfecture se subdivise en arrondissements, à la tête desquels se trouvent des sous-préfets de 1^{re} classe (Tché Tchéou) et de 2^e classe (Tché-Kien).

Plus bas viennent le huyen, le canton et la commune avec son maire et ses notables.

A chaque préfet et sous-préfet sont attachés deux ou trois mandarins subalternes.

Enfin la préfecture possède un préfet ou recteur des études, et l'arrondissement un sous-recteur.

B. Au militaire :

Un lieutenant général (Tchy-Tou) commandant la province. Il existe, en outre, dans la plupart des provinces, véritable autorité parallèle, un général Mandchou (Tsiang Kuen) qui commande les réguliers mandchous. Ce sont les gardes de la province. Ce général a sous ses ordres un grand nombre d'officiers et de sous-officiers, mais en cas de guerre, ni lui ni ses troupes ne se mobilisent. Leur mission est de défendre le pays contre les Chinois.

Le lieutenant général a sous ses ordres plusieurs commandants de subdivision (Tchen-Thai), secondés chacun par deux sous-commandants (Hiai-Thai).

Viennent ensuite, en descendant l'échelle hiérarchique :

Maréchal de camp (Tsan Tsiang).

Colonel (Yeou Ki).

Lieutenant-colonel (Tou Sze).

Chef de bataillon (Tchou Py).

Capitaine (Thsien Tsang).

Lieutenant (Pa Tsang).

Sous-lieutenant (ouai oui)

Sergent (gue ouai).

Les Chinois dénomment les officiers français en ajoutant au mandarin le nombre de galons que l'officier porte. (1)

(1) Yat va coum, mandarin à un galon (sous-lieutenant).

Ni va coum, mandarin à deux galons (lieutenant).

Le commandant d'un camp s'appelle Yen coum.

APPENDICE II

INSIGNES DES MANDARINS

Le grade dans le mandarinat se distingue par les globules ou boutons placés sur le chapeau, et par les plastrons que l'on porte sur le dos et sur la poitrine.

1 ^{er} rang, Cigogne, 4 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} pierre précieuse rouge. 2 ^e Corail.
2 ^e rang, Faisan doré, 3 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} pierre précieuse rouge mate. 2 ^e corail ciselé en forme de fleur.
3 ^e rang, Paon, 3 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} Pierre sphérique bleue. 2 ^e d ^e d ^e (dimension moindre).
4 ^e rang, Grue, 2 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} pierre précieuse bleue. 2 ^e verre de même couleur.
5 ^e rang, Faisan blanc, 2 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} cristal de roche. 2 ^e d ^e
6 ^e rang, Corbeau marin, 2 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} pierre précieuse de valeur inférieure. 2 ^e d ^e d ^e
7 ^e rang, Oiseau marin, 2 étendards, Ordre	{ 1 ^{er} Or en forme de fleurs. 2 ^e Pierre blanche.
8 ^e rang, Caille de mer, 1 étendard, Ordre	{ 1 ^{er} Or en forme de fleur (mais plus petite que 7 ^e rang). 2 ^e d ^e d ^e
9 ^e rang, Pie bleue, 1 étendard, Ordre	{ 1 ^{er} cuivre doré. 2 ^e d ^e



NOTE

SUR

L'ORIENTATION DES MÉGALITHES

PAR P. GROSSIN

CAPITAINE DE GENDARMERIE

CEUX QUI ALLAIENT VERS L'OUEST

Vers le ciel constellé de purs astres sans nombre,
Diamants dans l'Infini par un fil soutenus
Levant les yeux, le chef sent, parmi la nuit sombre,
Monter d'âcres parfums à ses sens inconnus.

Car ceux de sa Tribu jamais ne sont venus
Si loin vers l'Occident, où le rouge Héol sombre
Dans les flots agités ou les nuages tenus,...
Occident mystérieux ; terre d'Espoir et d'Ombre...

Conduisant tes aïeux par leur rude chemin,
Le soleil dès longtemps a dirigé leur route ;
Sois, comme eux, sans frayeur et, comme eux, sois sans
[doute...

La Mer... Infini bleu que tu verras demain....
Souviens-toi qu'ils ne l'ont conquise qu'en leurs rêves !
Et leur voix montera vers toi, du chant des grèves.....

AD,

NOTE

SUR L'ORIENTATION DES MÉGALITHES

« On peut donc croire qu'ici les premiers
» conquérants ont voulu marquer le terme
» de leurs courses par des bornes ou autres
» monuments faits de main d'homme. »

STRABON. *Géographie*. Livre III.

Au commencement de l'année 1894, peu de temps après mon arrivée à Brest, m'étant mis à étudier les monuments mégalithiques de l'arrondissement, je crus remarquer qu'ils n'étaient point disséminés au hasard et que leurs positions respectives ainsi que, dans certains cas, l'agencement des blocs qui les composent, étaient l'effet raisonné d'une volonté intelligente.

Pendant longtemps je cherchai la clef du système, mais avant de parvenir à trouver une solution plausible au problème que je m'étais posé, mes recherches traversèrent diverses phases dont la principale fut la suivante :

J'avais constaté que certains monuments s'alignaient entre eux suivant une direction nord-sud (1), et je me demandais si le peuple qui les avait érigés ne les avait pas dirigés sur l'étoile polaire.

Alors je me disais : « Si lors de leur érection, ces *mégolithes* ont été volontairement alignés sur la Polaire, l'angle que, à cause du mouvement conique de l'axe de

(1) Menhirs de Kerd-Ivas et du Denec, dolmen du Pouliot.

la terre, leur direction actuelle doit faire avec la ligne des pôles du monde me donnera la possibilité de calculer leur âge ». Mais plus je cherchais, moins je trouvais une solution qui arrivât à me satisfaire complètement.

Heureusement, je n'étais pas le seul à suivre cette voie et à tâcher de tirer une déduction rationnelle de cette constatation « que les monuments mégalithiques s'alignent entre eux suivant des règles déterminées pour ne pas dire suivant une règle unique.

Un officier de marine, Monsieur le lieutenant de vaisseau DEVOIR, s'appliquait aussi à cette étude. Nous nous mîmes à explorer, ensemble, les environs de Brest et principalement l'extrémité de l'arrondissement formée par les communes de Lanildut, Porspoder et Argenton dans le but d'arriver à découvrir, si possible, quelles idées, quelles traditions ont pu influencer la volonté de ces *Pré Celtes*, dresseurs de menhirs, constructeurs de dolmens, nos vrais ancêtres, les créateurs de notre race.

« Ils n'ont point de nom dans l'histoire ; pourquoi en » auraient-ils un ? Ce nom : *Nos Pères*, ne suffit-il pas ? » dit l'amiral RÉVEILLÈRE.

C'est bien à eux, à ces chercheurs d'Infini, à ces regardeurs d'astres, toujours

« L'œil dans les Etoiles »

suivant la lumineuse expression de RICHEPIN que peut s'appliquer le vers du poète latin :

« Os homini sublime dedit, cœlumque tueri.

» Jussit..... »

bien plus qu'à ceux de ses compatriotes dont le dur regard se fixait sans cesse sur le sol, unique but de leurs convoitises.

nèrent que peu à peu avec les peuples conquis auxquels ils imposèrent vraisemblablement leurs idées et leurs pratiques religieuses.

Quelles pouvaient être ces idées ? Forcément une reconnaissance envers l'astre qui semblait marcher avec eux, colonne de feu les guidant vers la terre promise, se couchant chaque soir plus loin à mesure qu'ils avançaient vers l'Ouest ; le culte devait donc être un culte solaire.

Pour ces amoureux de lumière, la nuit était pleine d'inquiétudes et d'embûches dans les pays qu'ils découvraient chaque jour et, si nous croyons Strabon, cette horreur de l'ombre persista longtemps. Parlant des monuments mégalithiques du Promontoire sacré, le géographe ancien s'exprime en effet ainsi :

« Les seuls monuments qu'il y vit étaient des groupes » épars de trois ou quatre pierres... il n'est pas permis » de les visiter la nuit, les Dieux, à ce qu'on croit, s'y » donnant alors rendez-vous. » (Géographie. Livre III.)

Pour se préserver des fauves, ils allumaient avant la nuit tombante de grands feux tout autour de leurs campements. De là vient leur culte pour ce feu protecteur, culte si voisin de celui rendu à la lumière astrale et qui a survécu dans nos feux de joie et nos feux de saint Jean.

Si donc les monuments Mégalithiques ont entre eux des relations de positions, ces positions doivent dériver du soleil, Dieu suprême qui, en se levant chaque matin, semblait indiquer aux Mégalithiens l'Orient d'où étaient venus leurs pères.

Quelles pouvaient être ces pratiques ? « Les prêtres de » ces temps reculés élevaient des pierres sacrées dans

» les lieux arides, au milieu des bruyères rabougries.
» Leur répugnance pour les images taillées de main
» d'homme et les temples couverts les portait à recher-
» cher les larges espaces, afin que le théâtre de l'adora-
» tion rappelât par son étendue la grandeur de celui à
» qui elle s'adressait. » (1)

Ils construisaient aussi pour les morts, des tombeaux superbes, demandant des efforts gigantesques.

Enfin dans d'immenses enceintes de pierres, d'un accès difficile pour l'ennemi et terrifiant pour le profane, ils rendaient au soleil et aux mânes des ancêtres un culte constant de reconnaissance.

Menhirs, dolmens et cromlechs, telles sont donc les manifestations que nous avons étudiées soit au point de vue de leur but individuel, soit surtout au point de vue de leur placement respectif.

Quant aux cromlechs, à la fois temples, lieux sacrés et forteresses, leur analogie avec les citadelles célèbres est frappante.

Comme le Capitole de Rome et l'Acropole d'Athènes, ils devaient défendre la cité et garder son palladium. (2)

La plupart en effet des citadelles actuelles et des temples en renom sont construits sur l'emplacement d'anciens

(1) La voix des pierres (contre-amiral Béveillére).

(2) Mon cher Capitaine... Comme vous, j'admets parfaitement que les cromlechs ont pu servir à abriter les Dieux protecteurs de la peuplade qui les a construits, quand les hommes se sont fabriqués des Dieux.

C'est dans leur Byrsa que les Carthaginois avaient placé le dur Moloch qu'ils avaient apporté de Tyr, mais il ne faut pas oublier que la nécessité de se défendre a primé tous les autres besoins.

Agréez, mon cher Capitaine, l'assurance de mes sentiments affectueux.

Général SÉNAULT.

cromlechs (1) et toujours dans une situation présentant une défense facile ou dominant les habitations environnantes. Car les religions, comme les fortifications, sont toutes deux nées de la crainte : les premières, de la crainte de Puissances ou d'Êtres mystérieux ; les secondes, de la crainte de dangers matériels.

Comme nous l'avons dit plus haut, les alignements sur l'étoile polaire ne nous donnaient rien qui pût nous satisfaire.

Cela est facile à comprendre : la position de cette étoile, si remarquable à notre époque, ne devait point frapper les hommes de ces temps lointains. Au moment des observations d'Hipparque, en effet (127 ans avant notre ère), la polaire se trouvait à 12° du pôle. Combien devait-elle en être plus éloignée 30 ou 40 siècles auparavant !

Ces considérations nous amenèrent à chercher l'orientation des Mégalithes sur une direction est-ouest, ou du moins sur une direction voisine, et nous pûmes relever les positions des groupes suivants :

- 1° Cromlech de la presqu'île Saint-Laurent. — Menhir du Traon ;
- 2° Dolmen et menhir de Kérivoret. — Menhir du Denec ;
- 3° Menhir de Franchis. — Menhir de Kergadiou ;

Bourg, le 23 février 1890.

(1) à Bourg-en-Bresse notamment, la maison d'arrêt actuelle, située sur le point culminant de l'ancienne ville, est située sur l'emplacement d'un cromlech qui gardait le gué de la Reyssouze. Les pierres de ce cromlech ont servi aux Romains à établir les fondations du bâtiment qui a été transformé en prison. (Brossard).

4° Menhir de l'île Melon. — Dolmen du Pouliot.

Chacun de ces groupes est orienté suivant la direction N. 84° O. — S. 84° E., faisant un angle de 6° avec la ligne E.-O. actuelle.

Le 21 septembre 1895, nous nous trouvions au coucher du soleil à Kérivoret, et ce n'est pas sans une profonde satisfaction intime que nous vîmes le soleil, à l'équinoxe, se coucher sensiblement dans la ligne jalonnée par un dolmen et un menhir.

Malheureusement, depuis cette époque, nous n'avons pas eu, soit au printemps, soit à l'automne, la possibilité, à cause du mauvais temps, d'observer un autre lever ou coucher du soleil d'équinoxe. Mais nous sommes convaincus qu'une règle fixe détermine la distance qui sépare les mégalithes, et que cette règle est basée sur la longueur de leur ombre au lever du soleil d'équinoxe.

Ces monuments sont donc placés suivant une orientation bien déterminée et alignés par groupes : 1° suivant une direction E.-O. ; 2° suivant une direction N.-S. perpendiculaire à la première.

Nous soupçonnons encore d'autres relations de directions, mais le temps ne nous a pas permis jusqu'ici de les établir.

Pour nous, le terrain occupé par les Mégalithiens est couvert d'un immense *quadrillage* de monuments de pierres brutes ; à la notion de la ligne droite dirigée sur le soleil se joint la connaissance de l'angle droit.

Les mégalithes, monuments religieux, se trouvent représenter en plus une idée scientifique : Ce sont certainement les premiers moyens que nos ancêtres, devenus sédentaires, employèrent pour mesurer le temps.

Les mégalithes que nous avons étudiés ne sont pas tous de la même époque ; certains d'entre eux, comme les menhirs de Kervéatoux et de Kergadiou, indiquent, par leur volume et leur quasi-polissage, une civilisation plus avancée et des moyens plus puissants.

Constatons en passant que l'on a trouvé, à peu de distance du menhir de Kergadiou, d'importantes cachettes de fondeurs de bronze. Quelques pièces provenant de ces cachettes et que nous possédons, semblent se rattacher à la première période d'emploi de ce métal.

En tout cas, le sentiment religieux n'avait pas varié, ces monuments se trouvant dans la même orientation que leurs prédécesseurs.

Nous nous proposons de donner ultérieurement une description complète de chacun d'eux et de les comparer avec ceux que l'on rencontre encore dans le département, dans les départements voisins et sur plusieurs points de la France.

Disons, en attendant, que l'île Melon, couverte de menhirs et de dolmens, dut, par sa situation, être jadis un centre cultuel très important.

Les menhirs qui subsistent, plantés en face de la pointe qui rattache l'île à la côte à marée basse, ont leur côté le plus large tourné vers la terre. Ils nous paraissent donc, comme les menhirs encore debout du cromlech de Saint-Laurent, avoir fait partie de l'enceinte qui défendait les prêtres et les dieux contre les ennemis et les profanes.

L'île de Sein, *l'île sacrée*, maintenant séparée du continent, Ségat et Melon qui s'y réunissent à basse mer, les presqu'îles de Kermorvan et de Saint-Laurent, qui ne l'ont point encore abandonné, formaient toutes des points

à la fois religieux et militaires dont l'importance ne fit que s'accroître au fur et à mesure que les nomades, venant de l'est, renforçaient la population qui les avait précédés dans notre pays. (1)

Nous croyons devoir en outre signaler que nous pensons avoir découvert l'endroit où étaient taillés les menhirs et les tables des dolmens qui sont dressés dans la région. Ce gigantesque chantier est situé entre Kérivoret et Larret et nous avons trouvé, dans un chemin creux qui va de ce point à la mer, un menhir assez grand, abandonné pour une cause quelconque pendant son transport.

Enfin, pour terminer, constatons que la région, — et notamment le champ de Mézarrock situé à un kilomètre à l'est de l'île Melon, sur un plateau d'où l'on domine les environs, — contient un grand nombre de ces pierres creusées qui ont tant intrigué MM. Alfred FOUQUET et Henri MARTIN.

M. FOUQUET (2) remarquait avec étonnement que certains gros blocs de pierre ont à leur base une

(1) Des preuves nombreuses de l'affaissement du terrain se rencontrent sur la côte. Nous ne voulons citer, pour l'instant, que la découverte faite par M. Carré, architecte, d'une forêt de frênes énormes submergée par les eaux de la baie d'Argenton. A noter également la reconnaissance des monuments mégalithiques de l'île Béniguet faite, en 1835, par M. Hesse, commissaire général de la marine. Cette reconnaissance, relatée dans un petit mémoire inédit, communiqué à M. Devoir par M. Frixon, capitaine au 38^e régiment d'artillerie, signalait, à une époque où ces études ne passionnaient que fort peu de gens, l'existence de trois allées couvertes et de vastes alignements de menhirs.

Il est donc permis de penser qu'autrefois Béniguet était reliée au continent : *l'Atlantide s'est effondrée brusquement, mais le mouvement continue.*

(2) Antiquités celtiques du Morbihan (1853).

gorge largement évidée et donnant à la partie inférieure du rocher (qu'il appelle Rocher-Autel), la forme d'une marche, d'un gradin. Le dessus du bloc creusé représente des bassins, dit-il, ou des coupes irrégulières.

H. MARTIN décrit ainsi qu'il suit la pierre qu'il appelle autel de Ker-Rohon (Côtes-du-Nord) :

« Sur un bloc brut que sa forme, à distance, ne distinguait point des autres, une dépression singulière attira mon regard. J'approchai et je vis, par le travers de cette masse, une forme humaine parfaitement reconnaissable : la tête, l'encolure, le torse, le bassin puis une gaine pour les membres inférieurs ; la figure suivait la pente de la pierre, la gaine des jambes était plus basse que la tête ; un homme de grande taille pouvait s'étendre facilement dans ce moule étrange. »

En parlant du rocher-autel de Pontaven le même auteur s'exprime ainsi :

« C'est une table monolithe d'environ 10 mètres de long et posée sur une autre masse allongée. On remarque à la surface quelques dépressions ou petits bassins qui peuvent, *à la rigueur, être naturels* ; mais deux cavités plus larges et plus profondes, se correspondant sur les deux côtés de la table, ont été évidemment pratiquées de main d'homme, *dans un but qui n'a rien d'équivoque*. »

A notre avis, les cavités ont une origine naturelle. Elles correspondent à l'emplacement de nodules d'Augite (1) noyés dans la masse du granit. Les coefficients de dilatation et de perméabilité du granit et de l'augite

(1) Ou de Dolérite.

n'étant pas les mêmes, ces modules se sont peu à peu séparés du granit sous l'action du soleil et de la pluie. Puis, mus par le vent, que rien n'arrête dans cette région, ils ont, en tournant dans leur ancien logement, agrandi la cavité ainsi formée. Qu'ils aient ensuite été appropriés *dans ce but* qui n'a, suivant Henri MARTIN, *rien d'équivoque*, nous ne le nions pas. Et notre opinion à ce sujet se trouve confirmée par la présence, autour de ces blocs, de grandes dalles entaillées comme pour servir de sièges et que personne, à notre connaissance, n'a jusqu'à présent signalées. C'est surtout sur le point culminant de l'île Melon qu'un de ces blocs-sièges pouvait placer celui qui s'y asseyait en face de la terreur de l'Océan, à l'extrémité duquel disparaissait chaque jour ce *soleil*, source de lumière, de chaleur et de vie, guide et Dieu des ancêtres.

Je ne puis mieux clore cette courte notice, destinée à recevoir un plus grand développement quand nous aurons terminé nos explorations et nos recherches, sans remercier mon ami et collaborateur Monsieur le lieutenant de vaisseau DEVOIR, de l'aide précieuse qu'il m'a prêtée pour le remuement et la mise en lumière de ces idées qu nous sont à tous deux si chères.

P. GROSSIN.





CONTRIBUTION
A L'ÉTUDE DE LA
FLORE DU FINISTÈRE

Quelques semaines passées dans les environs de Brest et du Conquet, durant l'automne 1896, nous ont permis de récolter bon nombre de Phanérogames, de Muscinées et d'Algues.

Quelques-unes de ces plantes sont intéressantes, rares ou même nouvelles pour la région. C'est pourquoi nous croyons faire œuvre utile en communiquant à nos confrères brestois le résultat de nos modestes observations. Grâce aux travaux des botanistes bretons, notamment de MM. Crouan frères et Ledantec, la richesse de la flore du Finistère est bien connue. Néanmoins nous pensons que ces quelques glanes ne seront pas hors de propos.

PHANÉROGAMES

Nos herborisations ont eu surtout pour objet l'étude de la flore littorale. Les falaises qui avoisinent Le Conquet et les vases salées de son arrière port sont certainement une des stations les plus riches que l'on

puisse rencontrer sur les côtes du Finistère. Outre les espèces à tendances boréales qui y sont largement représentées, on y rencontre aussi bon nombre de types des facies méridionaux et dont la Vilaine semble être la frontière septentrionale. Au delà de cette rivière leur dispersion diminue notablement aussi bien en extension qu'en quantité. Les environs du Conquet sont une de leurs dernières étapes.

Voici la liste des espèces les plus intéressantes qu'il nous a été donné d'observer :

Ranunculus hederaceus. L. Abondant dans les ruisseaux entre Brest et Le Conquet.

Glaucium luteum. Scop.

Fumaria speciosa. Jord. Plante répandue dans tout le Finistère, mais particulièrement commune dans l'arrondissement de Brest.

Diplotaxis viminea. DC! Abondante sur la terre qui recouvre de vieux murs au Conquet.

Cette espèce est fort rare dans le Finistère et n'est guère signalée qu'à Camaret (Crouan. Florule du Finistère et Lloyd. Fl. de l'Ouest. Ed. 3^a).

Cochlearia anglica. L.

Cochlearia danica. L.

Senebiera coronopus. Poir.

Senebiera pinnatifida. DC. Ces deux espèces, surtout la seconde, abondent au Conquet au pied des murs.

Frankenia lævis. L. Commun et très beau sur les rochers du littoral.

Silene maritima. With.

Spergula vulgaris. Boenngh.

Spergularia marina. Bor. Très répandu et très abon-

dant sur les rochers du littoral ; s'avance assez loin dans les terres.

Elodes palustris. Spach.

Anthyllis vulneraria. L. Disséminé, mais peu abondant sur les pelouses. La présence de cette espèce franchement calcicole est intéressante. Elle est encore signalée par Crouan dans une douzaine de stations : Plovan, Crozon, Kélern, Guissény, Toulbroc'h, etc.

Rosa pimpinellifolia. L. Très répandue, mais très naine sur les pelouses du littoral.

Sedum anglicum. Huds.

Daucus gummifer. Lamk. Disséminé sur les rochers du littoral.

Crithmum maritimum. L.

Helosciadium nodiflorum. Koch. Var. *ochreatum* DC. bien développé dans les suintements d'eau carbonatée calcique dans les rochers du littoral.

Hydrocotyle vulgaris. L.

Eryngium maritimum. L. Tous les spécimens que nous avons observé étaient relativement peu développés bien qu'ayant accompli tout le cycle de leur évolution.

Galium arenarium. Lois.

Aster Tripolium. L. Excessivement abondant dans l'arrière port.

Chrysanthemum segetum. G. et G.

Matricaria maritima. L. Disséminée dans les dunes et sur les rochers au Conquet et dans l'île d'Ouessant.

Bidens cernua. L.

Inula crithmoides. L. Cette espèce que Lloyd donne comme peu commune au nord de Brest est abondante et bien développée sur les rochers du Conquet.

Fasione montana. L. var *nana* G. et G. Cette variété est très répandue sur les rochers et les murs au Conquet et à l'île d'Ouessant.

Calluna vulgaris. Salisb.

Erica cinerea. L.

Erica ciliaris. L.

Nous n'insisterons pas sur la richesse de dispersion bien connue de ces trois Ericacées : elles contribuent largement à donner au tapis végétal un facies qui frappe tout d'abord le botaniste qui vient des régions de l'Est.

Samolus Valerandi. L. Cette espèce est encore une hygrophile calcicole exclusive : on ne la rencontre guère que sur le littoral et à la faveur des suintements d'eau chargée de carbonate de calcium. Nous l'avons vue très bien développée au Conquet dans ces conditions.

Cuscuta major. DC.

Solanum melanocerasum. Willd. Répandu dans tous les environs du Conquet, mais loin du rivage.

Veronica serpyllifolia. L.

Sibthorpia europæa. L.

Thymus serpyllum. L.

Plantago maritima. L.

Armeria maritima. Willd.

Statice occidentalis. Lloyd. Cette plante, peu commune dans le Finistère, est très abondante sur les rochers maritimes du Conquet.

Atriplex oppositifolia. DC.

Obione portulacoïdes. Moq. Excessivement abondant sur les rochers maritimes.

Salicornia fruticosa. L. Très abondante dans les vases salées de l'arrière port : peu commune dans le département d'après Crouan.

Suæda fruticosa. Forsk. Nous avons trouvé de superbes exemplaires de cette rare espèce dans la station indiquée d'abord par de la Pylaie puis par Crouan : c'est l'îlot du Vieux Château dans le port du Conquet.

Salsola kali. L.

Euphorbia Portlandica. L. Abondante dans les dunes de la plage des Blancs-Sablons.

Triglochin maritimum. L. Très abondant dans les marécages salés (le Conquet, Kermorvan).

Zostera marina. L.

Isolepis Saviana. Schult. Peu commun dans le département : nous l'avons observé dans un petit marécage au dessus des rochers qui dominent la plage de Portlogan, entre le Conquet et Saint-Mathieu.

FILICINÉES

Asplenium marinum. L. Abondant et très beau dans les rochers de la pointe du Renard au Conquet.

Asplenium adianthum-nigrum. L.

Blechnum spicans. Roth

Pteris aquilina. L.

Osmunda regalis. L. Très abondante et très belle autour du château de Kermorvan.

MOUSSES

Depuis les travaux de M. Le Dantec, les environs de Brest peuvent passer pour une des parties de la France les mieux explorées au point de vue bryologique. La plupart de ses belles découvertes, ainsi que celles de

M. Tanguy fils, sont consignées dans le catalogue des mousses des environs de Brest par Le Dantec et l'abbé Boulay. (*Revue bryologique*, 1881, p. 1). Malheureusement ces explorations ont été limitées à un rayon de 7 à 8 kilomètres autour de Brest et au territoire de quelques communes environnantes. Les environs du Conquet ne sont point compris dans ces limites. Nous avons pu y observer quelques espèces intéressantes dont voici la liste :

Weisia mucronata. Bruch. Ça et là dans les bois.

Weisia viridula. Brid.

Fissidens bryoides. Hedw.

Tous deux très abondants.

Fissidens pusillus. Wils, *α. typicus*.

Le Dantec a observé dans les environs de Brest le *F. pusillus* var *β algarvicus*. N. Boul (*F. incurvus*, var *algarvicus*. Husnot. *F. des mousses du N. O.* 2^e éd. p. 54. — *F. algarvicus*. Solms-Laub. *Tent. Bryo. Géogr.*).

Tous les échantillons que nous avons récolté dans les bois autour du Conquet se rapportent à *F. pusillus*. Wils., *typicus*. La marge et la nervure s'évanouissent au sommet des feuilles au lieu de rester bien distinctes comme dans *F. algarvicus*.

Crouan signale comme assez répandu le *Fissidens incurvus*. Schwægr. Nous n'avons pas vu cette espèce dont la présence nous surprendrait car c'est une calcicole préférente.

Eucladium verticillatum. BE. Espèce des plus calcicoles et, de ce fait, rare dans le Finistère. Nous en avons récolté de beaux coussinets au Conquet, sur la plage de Portez, dans un suintement d'eau carbonatée calcique

où il croit en compagnie de *Samolus Valerandi*. L. Il est curieux de constater sur des rochers de gneiss ces coussinets fortement incrustés de carbonate de calcium.

Trichostomum. Hedwig.

Nous avons récolté autour du Conquet de nombreux spécimens de ce genre : malheureusement tous étaient en mauvais état, aussi ne les rapportons-nous qu'avec doute au T. littorale, que Crouan et Le Dantec signalent du reste comme abondant dans la région.

Grimmia maritima. Turn. Espèce particulière aux rochers maritimes exposés aux embruns ; bien développée et fertile sur les rochers de la plage de Portez au Conquet. Du reste assez rare dans le département.

Racomitrium heterostichum. Brid.

Racomitrium lanuginosum. Brid.

Tous deux sont jugés assez rares par Crouan et Le Dantec. Nous les avons rencontrés en abondance, mais un peu rabougris, dans les landes qui avoisinent le château de Kermorvan.

Scleropodium illecebrum. BE. Très abondant sur les talus.

Camptothecium lutescens. BE. Abondant sur les dunes, très rare ailleurs.

Eurhynchium myosuroides. Schp.

Eurhynchium Stokesii. BE.

Eurhynchium confertum. Milde. Ces trois espèces sont très répandues à l'état stérile. Nous les avons récoltées toutes trois bien fructifiées au château de Kermorvan.

Eurhynchium circinnatum. BE. Cette espèce, qui avait échappé à Crouan et que Le Dantec a signalée, est très abondante sur les talus.

Eurhynchium pumilum. Schp. Ça et là dans les bois.

Hypnum cupressiforme. L. *var elatum*. Schp. Commun sur les talus.

Hypnum resupinatum. Wils. Espèce caractéristique du littoral de la Manche, indiquée par Le Dantec comme particulièrement commune dans les environs de Brest. Nous l'avons récoltée au Conquet en abondance et bien fructifiée.

HÉPATIQUES

Bien que nos herborisations aient été surtout littorales, nous avons pu récolter quelques hépatiques nouvelles pour le département.

Jungermannia albicans. L. Abondante dans les bois.

Sarcoscyphus emarginatus. Boul. Fréquent à terre dans les bois. Non signalé par Crouan.

Riccia glauca. L. Très abondante sur les talus des chemins creux.

Riccia bifurca. Hoffm. Rare en France. (Haute-Vienne, Fontainebleau in Husnot, Hepaticologia), ça et là sur les talus des chemins creux, mais peu abondante.

Riccia sorocarpa. Bichoff. Non signalée par Crouan, indiquée par Husnot à Nîmes, Sedan, Lunéville. Croît au Conquet en compagnie de la précédente et de la suivante.

Riccia nigrella. DC. Plante à tendances méridionales observée à Nîmes, Montpellier, Mende, Le Luc. (Husnot), non signalée par Crouan.

ALGUES

L'automne 1896 a été riche en tempêtes, aussi les récoltes algologiques ont-elles été particulièrement favo-

risées. Durant le mois de septembre nous avons recueilli au Conquet une centaine d'espèces dont nous signalons ici les plus intéressantes.

Halidrys siliquosa. Lyngb.

Cystoseira fibrosa. Agardh.

Fucus vesiculosus. L.

Fucus serratus. L.

Ascophyllum nodosum. Ag.

Pelvetia canaliculata. Dne.

Himanthalia lorea. Lyngb. Couvre les plages de ses appareils reproducteurs : à la faveur des très basses mers nous avons recueilli en place ses cupules végétatives.

Saccorhiza bulbosa. de la Pyl.

Desmarestia ligulata. Lamour.

Laminara digitata. Lamour. formæ variæ.

Laminara saccharina. Lamour.

Chorda filum. Lamour.

Haliseris polypodioides. Ag. Aux très basses mers nous avons trouvé en place cette belle espèce excessivement abondante au Conquet.

Padina pavonia. Lamour. Très abondante dans les flaques de la plage de Portez.

Dictyota dichotoma. Lamour.

Lithosiphon pusillus. Harv. Sur *Chorda filum*, c'est le *Punctaria pusilla* de Crouan (mscr.). Cette rare espèce végète aussi sur *Calliblepharis jubata* (Crouan).

Chordaria flagelliformis. Ag. Rare dans le Finistère.

Mesogloia vermicularis. Ag. Peu commune. (Crouan).

Elachistea fucicola. Fries., sur divers *Fucus*.

Myrionema strangulans. Grev. sur *Ulva latissima*.

Myrionema Leclancherii. Harv. sur *Rhodymenia palmata*.

Cladostephus verticillatus. Ag.

Sphacelaria scoparia. Lyngb.

Sphacelaria cirrhosa. Ag. sur divers *Fucus*.

Ectocarpus siliculosus. Lyngb.

Ectocarpus tomentosus Lungb. sur divers *Fucus*, peu commun dans le Finistère. (Crouan).

Bostrychia scorpioides. Mont. Infeste les vases salées de l'arrière-port du Conquet : nous ne l'avons jamais trouvé sur les grèves.

Polysiphonia fibrillosa, Grev. Signalée par Crouan à Saint-Marc et à Lanninon : nous l'avons trouvée deux fois rejetée sur les plages du Conquet.

Polysiphonia fastigiata. Grev.

Dasya coccinea. Ag. Rejeté en grande abondance sur les plages d'Ouessant ; beaucoup moins commun et plus chétif au Conquet où on le trouve en place aux très basses mers.

Laurencia pinnatifida. Lamx. Abondant au Conquet où on le trouve en place aux basses mers. peu commun dans le département.

Laurencia obtusa. Lamx.

Laurencia dasyphylla. Grev. Rejeté en abondance à certains jours.

Laurencia tenuissima. Grev.

Chylocladia articulata. Grev. Excessivement abondant sur les rochers à très basse mer.

Corallina officinalis. L.

Corallina squamata. Park. Nous ne l'avons rencontrée qu'une fois : elle est du reste assez rare (Crouan).

Fania rubens. Lamx. Rejetée en abondance.

Delesseria sinuosa. Lamx. Nous en avons trouvé de beaux spécimens sur les plages d'Ouessant.

Delesseria alata. Lamx.

Delesseria ruscifolia. Lamx.

Ces deux jolies espèces sont abondantes au Conquet sur les rochers découverts aux très basses mers.

Nitophyllum laceratum. Grev.

Plocamium coccineum. Lyngb. Excessivement abondant, rejeté ou en place aux très basses mers.

Rhodymenia laciniata. Grev. Assez fréquente au Conquet ; cette splendide espèce est particulièrement abondante sur les plages d'Ouessant.

Rhodymenia jubata. Grev.

Rhodymenia palmata. Grev.

Sphærococcus coronopifolius. Ag.

Cystoclonium purpurascens. Kütz.

Gelidium corneum. Lamx. formæ variæ.

Gigartina mamillosa. Ag. Peu abondante au Conquet.

Chondrus crispus. Lyngb. On le trouve souvent rejeté en quantités énormes.

Furcellaria fastigiata. Lamour.

Ginnania furcellata. Mont. Sur les plages d'Ouessant nous avons trouvé de nombreux et beaux échantillons, bien fructifiés, de cette rare espèce.

Gloiosiphonia capillaris. Carmichaël. Espèce aussi rare qu'élégante et que nous avons rencontrée plusieurs fois au Conquet.

Microcladia glandulosa. Grev. Nous avons rencontré des échantillons fructifiés mais, de même que Crouan, nous n'avons jamais observé que des tétraspores. Cette

espèce est, du reste, rare sur les côtes du Finistère.

Ceramium rubrum. Ag. formæ variæ.

Ceramium strictum, Kütz., var. *zostericola*. Thur. Assez fréquent sur les feuilles de *Zostera marina*; le type est rarissime et n'a été dragué qu'une fois en rade de Brest (Crouan).

Ceramium nodosum. Griff. et Harv. Très fréquent au Conquet.

Ceramium echinotum. J. Ag.

Wrangelia multifida. J. Ag. Observé une seule fois.

Callithamnion cruciatum. Ag. Indiqué par Crouan seulement au banc de Saint-Marc : nous l'avons trouvé 2 ou 3 fois rejeté sur les plages du Conquet.

Callithamnion byssoïdeum. Arn. Très abondant.

Callithamnion corymbosum. Ag.

Callithamnion floridulum. Ag. Très abondant sur le sable dans les flaques à marée basse.

Callithamnion Daviesii. Lyngb. Abondant sur divers *Ceramium* et particulièrement *C. rubrum*.

Codium tomentosum. Stack. Peu commun.

Cladophora rupestris. Kütz. Très abondant dans les flaques à marée basse.

Cladophora læte-virens. Kütz.

Cladophora albida. Kütz. Peu commun au Conquet.

Enteromorpha intestinalis. Forma Ent. mesenteriformis. Crn. Très abondante dans les flaques.

Enteromorpha compressa. Grev.

Ulva latissima. L.

MAURICE LANGERON.

NOTES GÉNÉALOGIQUES ET BIOGRAPHIQUES

CONCERNANT

LA FAMILLE DUPLÉIX

En résidence à Brest

ET DIVERS OFFICIERS DE CE PORT

Peu de mois après sa naissance, à Landrecies, le 1^{er} janvier 1697, Joseph François Dupléix fut emmené à Brest, son père, agent de la Compagnie des Indes, y ayant été appelé à continuer ses services.

Selon M. le comte Alexis de Saint Priest, *Etudes diplomatiques sur le XVIII^e siècle* (1). *La perte de l'Inde sous Louis XV*. Dupléix père était contrôleur général de la province de Hainaut... et riche, de la famille de l'historien Scipion Dupléix (2). Dans *La Vie privée des Financiers au XVIII^e siècle*, Plon, Paris, 1895, ch. III, p. 82-84, M. H. Thirion parle ainsi du frère du Commandant général de l'Inde, d'après des renseignements puisés dans la *Vie privée de Louis XV*, t. 1, p. 205 :

Peu importait à Dupléix de Bacquencourt qu'on lui contestât le moindre titre à la noblesse et que, loin de le faire descendre, conformément à ses prétentions, de

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1845, t. 2, p. 391.

(2) Né à Condom en 1569.

Williams Dupleix, venu en France avec Marie Stuart, on consentit à lui reconnaître simplement un grand-père, etc.

« Un grand père, notaire du Maconnais et un père
» d'une condition très modeste devenu à force de talents
» Commissaire général de la Compagnie des Indes et un
» oncle exerçant toujours la profession de voiturier. »

Les époux Dupleix (1) se trouvaient à Brest vers le milieu de l'année 1698, ainsi que les parents de Madame, née de Massac, Anne-Louise.

Dupleix La Prisonnière remplaçait le sieur Delbove comme Receveur à la Ferme des Tabacs, établie à Brest, côté de Recouvrance, au terrouer de Larchantel. Cet établissement, propriété de Jean Louis de la Bourdonnaye, évêque de Léon, fut ultérieurement converti en une maison de retraite religieuse pour les hommes. Depuis 1779 une caserne s'élève sur son emplacement (2).

Vers la fin de l'année 1703 Dupleix la Prisonnière passa à la manufacture de tabacs de Morlaix.

Ultérieurement, il devint Directeur de la Compagnie des Indes.

Dans le *Mémoire pour le sieur Dupleix contre la Compagnie des Indes*, MDCCLIX, p. 9, on lit :

Sa Majesté ayant, par son édit du mois de mai 1709, réuni à la Compagnie d'Occident les trois compagnies qui existaient alors, ou plutôt qui n'existaient plus ; sçavoir, celle *des Indes*, celle de la *Chine* et celle du *Sénégal* ;

(1) Mariés à Landrecies le 28 mars 1695.

(2) Achat du terrain en 1779 au prix de 44,730 livres 14 sols. Un coin de Brest, *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 1888-89, p. 106.

et cette nouvelle compagnie, ainsi formée, conserva le nom de *Compagnie des Indes*.

Ce fut dans ce temps-là que le sieur Dupleix entra à son service. *Son père, qui était Directeur de la Compagnie et Fermier général, etc.* (1).

Il portait, avons-nous dit, le titre de la *Prisonnière*, relevé sur les registres de la paroisse du Saint Sauveur, à Brest-Recouvrance.

Dans l'acte de mariage de Joseph François Dupleix, avec dame Jeanne Albert, veuve Vincens, célébré le 17 avril 1741, à Chandernagor, le père de Dupleix est ainsi qualifié :

François Dupleix, écuyer, seigneur de Bacquencourt et de Mercin, seigneur des Gardes, Fanneville, La Bruyère, écuyer ordinaire de la grande écurie de Sa Majesté, fermier général et directeur général de la Compagnie des Indes.

M. Guët, qui a transcrit cet acte (*Origines de l'Inde française*), fait remarquer, p. 328, *Revue maritime et coloniale*, 1892, t. 114, que les documents joignent au nom de Dupleix, avant son départ pour l'Inde, celui de *Des Gardes* ; et à la page 478, que dans la qualification des fonctions de Dupleix père, le mot de *général* accolé à celui de directeur est de trop. Il ne fut, en effet, que peu de temps directeur de la Compagnie des Indes. Le père de Dupleix, ancien fermier général, dit M. Guët, un moment l'un des directeurs de la Compagnie des Indes, etc. *Revue maritime et coloniale*, 1892, t. 114, p. 328.

Pendant son séjour à Recouvrance, Dupleix la Prisonnière eut plusieurs enfants. L'aînée des filles, nommée

(1) Il mourut dans le courant de l'année 1736.

Anne, née à Recouvrance, le 8 juillet 1698, devint l'épouse de Jean Choquet, commissaire général de la marine. Il était marqué au B, et pétillant d'esprit. C'était le frère aîné de l'ingénieur des fortifications maritimes Antoine Choquet de Lindu, qui avait également le grade de capitaine de brûlot. Ils naquirent à Brest, du mariage contracté à l'église du Saint Sauveur, à Recouvrance, le 13 mai 1703, par Nicolas Choquet, escrivain du roy et Catherine Le Maugin. Choquet, le père, était fils d'Antoine et de Marie Tiercelin, de la paroisse de Roncey, archevêché de Rouen. Les deux frères (1) furent souvent, et concurremment, chargés de missions importantes. Ils dressèrent, en 1756, le projet des travaux à exécuter pour la construction d'un port sur les côtes de la Manche. La Hougue leur parut l'endroit le plus convenable. Le 23 août 1780, Choquet de Lindu, Groignard, La Bretonnière remplaçant Tromelin, commandant le *Minotaure*, et Yves Le Bozec, excellent pilote de la côte, se réunirent à Cherbourg, pour examiner et discuter les différentes parties d'un projet présenté pour la construction d'un port à la Hougue.

Le mariage du commissaire général Jean Choquet eut lieu, dans la chapelle de Kerjean, encore mentionnée dans un acte de vente de ce terrain, en 1841. Elle se trouvait un peu en arrière du milieu du boulevard Gambetta. L'acte de mariage fut rédigé à l'église tréviale de Trénivez — Vieux Saint-Marc.

Une autre fille de Dupleix la Prisonnière, épousa à Ploujean, près Morlaix, le sieur Desnos de Kerjean.

(1) Anne, leur sœur, mourut à Brest, le 4 mars 1777, à l'âge de 72 ans.

Urbaine Le Cornec, veuve de Jacques Desnos, marchand, décédé à Brest, le 16 mars 1705, à l'âge de 65 ans, était propriétaire de la terre de Kerjean. (Kerjean-Bras ou Vras et Kerjean-Bian), englobée dans la ville de Brest, depuis la loi du 2 mai 1861 (gare du chemin de fer, etc.)

Le fils, Jacques Claude Desnos de Kerjean, avait fait l'acquisition d'une charge de commissaire de la marine (édit de 1702). Il était décédé avant l'année 1749, laissant trois garçons et au moins une fille.

Son fils, Joseph, rejoignit Dupleix dans l'Inde. Il y épousa la belle-sœur (1) de Law de Lauriston, capitaine d'infanterie en 1751, colonel en 1761, commandant général dans l'Inde en 1764 (2), maréchal de camp le 1^{er} mars 1780. Il était issu de nobles de 1398 (3).

Le 14 septembre 1775 fut célébré, à Kerjean, le mariage de Marie Françoise Xavier Josèphe Desnos de Kerjean avec Paul Mathieu de Nourquer du Camper.

Admis dans la compagnie des gardes de la marine, en 1757, le chevalier du Camper, seule indication de l'Etat de la marine, fut nommé enseigne de vaisseau en 1768, et sous aide-major de marine et d'infanterie.

Il laissa un fils, Paul Anne.

En 1795, M^{me} veuve du Camper était l'épouse de Louis Léger, né à Saumur le 31 décembre 1748, fils de

(1) Mémoire pour la Compagnie des Indes contre le sieur Dupleix, MDCCXXIII p. 75.

(2) Remplacé, le 9 janvier 1777, par Guillaume Léonard de Bellecombe.

(3) Note généalogique sur Law de Lauriston. Mazas, *Histoire de l'Ordre de Saint Louis*, t. 2, p. 181.

Maurice et de Madeleine Fournier. Louis Léger fut commissaire aux classes à Saint-Dominique en 1783, ordonnateur de la marine dans l'Inde de 1787 à 1791, commis principal de 3^e classe de la marine le 3 brumaire an IV, contrôleur de la marine à Brest le 4 nivose an V, ordonnateur de la marine à Rochefort l'an VIII, chef d'administration à Brest le 16 thermidor an VIII, préfet colonial à Pondichéry le 8 vendémiaire an XI (50,000 fr.), préfet colonial des établissements français du cap de Bonne-Espérance à l'Île de France en l'an XII, préfet maritime à Brest par décret du 23 août 1811 (30,000 francs de solde, 6,000 francs de frais de bureau, 7 thermidor an VIII), décédé en fonctions le 5 janvier 1813.

Le 20 frimaire an IV (11 décembre 1795) (délibération du Conseil municipal de Brest, 1795-1796, p. 61), M^{me} Léger, appelée Lign, par erreur, se présentait devant l'Administration municipale de la ville de Brest pour obtenir la radiation de la liste des émigrés de son fils Paul Anne Nourquer du Camper.

Elle déclara qu'en 1791, son fils avait étudié les mathématiques sous le citoyen Carbonnet, chef de brigade et commandant d'artillerie ; qu'il était ensuite allé en Angleterre apprendre le commerce, dans la maison Tastes ; qu'au moment de la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, Paul Anne avait rejoint dans l'Inde son oncle Joseph Kerjean, commandant le corps de Cayenne à Pondichéry, et que depuis cette époque, Paul Anne Nourquer était dans l'Inde. Elle en fournit la preuve par divers certificats.

En conséquence, le Conseil opina pour la radiation, en s'appuyant sur la loi du 24 brumaire an III, article 2,

6^e disposition, portant que les enfants que leurs parents, tuteurs ou ceux qui en sont chargés, ont envoyés en pays étrangers pour apprendre le commerce ou pour leur éducation, ne seront pas réputés émigrés, s'il est fourni des pièces probantes. (Délibération du Conseil municipal, 1795-1796, p. 61.

Dans les *Annales de la Société Archéologique du Gâtinais*, 1898, sous la rubrique *Essai historique sur Sainte-Geneviève-des-Bois* (Loiret), § VIII, *Bellecom et les Bezards*, p. 169 et suivantes, nous trouvons la mention d'une fille de Jacques Desnos de Kerjean et de Jeanne de Carvalho, mariés, autant qu'il nous en souvient, dans la chapelle de Kerjean — Registre de la paroisse de Trénivez, Vieux Saint Marc. Elle se nommait Marie Joséphine Adélaïde Desnos de Kerjean; elle épousa, en 1767, à l'âge de 27 ans, le marquis de Palaiseau, né en 1756, qui eut pour précepteur Marat, chassé pour vol de la Revau dière. En 1786, à trente ans, M. de Palaiseau était capitaine des mousquetaires dans le régiment de Boufflers où avait servi son père, qui mourut en 1788, trois ans après la mort de sa femme, Anne Marthe Nikon de la Chauvinière.

Malgré l'avis de M^{ms} de Kerjean, M. et M^{me} de Palaiseau émigrèrent. La marquise, dont le portrait est conservé au château d'Escrignelles, mourut à Paris le 5 mai 1812, et le marquis en 1826.

M. Alfred Chanon, l'auteur de la notice citée plus haut, a commis une erreur quant à la page 169, il dit : *Kerjean* ou *Kerjan*, (1) châtellenie du Finistère qui,

(1) De Kerjan portait de gueules au chevron d'argent, accompagné en pointe d'une rencontre de bœuf, de même Laubrière, *Armorial de Bretagne*, p. 161.

réunie à plusieurs autres, fut, par lettres de juillet 1618, érigée en marquisat en faveur de René Babrier, seigneur de *Kerjean*, qui portait d'argent à une tour à dôme ou couverte de sable.

L'un des derniers de ces Kerjean, dit Fréminville, *Antiquités de la Bretagne*, Finistère, p. 117, fut Claude Alain Barbier, comte de Lescoet et marquis de Kerjean en 1748. Il avait épousé Perrine Le Borgne de Lesquifyou. Tous les enfants étant morts sans postérité, le marquisat de Kerjean passa dans la famille de Coatanscours (1).

En l'année 1792, Michel-Joseph de Massac était commissaire des ports et arsenaux de la marine à Brest ; il fut l'un des fondateurs de la *Société des Vêpres* (15 décembre 1792).

Le frère de Dupleix, nommé Guillaume, seigneur de Bacquencourt, de Bucy et autres lieux, fut intendant de la province de Bretagne, de 1771 à 1774.

Issu d'une demoiselle de Massac, il épousa en secondes noces une demoiselle de Massiac (2).

Mademoiselle de Massiac, qu'il avait épousé après avoir perdu Mademoiselle de Reims, fille du baron de Reims et d'Elisabeth Marie Christine de Lénoncourt, lui avait donné trois fils. L'un fut maréchal de camp ; le second, intendant de la généralité de Picardie, maître des requêtes, conseiller d'Etat, monta sur l'échafaud

(1) Anne Marie Françoise de Coatanscours, veuve Launay de L'Etang, 70 ans, et Suzanne Augustine Barbier de Lescoet, veuve de Coatanscours, âgées de 70 ans, exécutées à Brest le 9 Messidor an 11 — 27 juin 1794. — Levot, *Brest pendant la Terreur*, p. 342.

(2) M. Thirlon, *Financiers*, etc.

en 1794. Le dernier, intendant de la généralité de Bourgogne, puis maréchal de camp (1), fut connu sous le nom de Dupleix du Pernan.

Les noms de Lenoncourt, de Reims, de de Massiac, sont inscrits assez fréquemment aux registres des paroisses de Brest.

Une demoiselle de Rhins — orthographe à Brest — était mariée au capitaine de vaisseau Murat de la Brouste.

Trois ingénieurs du nom de Massiac servirent à Brest à diverses reprises.

1^o Pierre de Massiac, escuyer, sieur de Sainte Colombe, ingénieur ordinaire du roy en France et chevalier des ordres du roy de Portugal, époux de Louise de Martins, mourut à Brest, le 15 novembre 1682, et fut transporté aux Carmes de Brest. — Registre de la paroisse des Sept Saints (2).

Il commença le travail de l'enceinte des fortifications de Brest, d'après ses plans approuvés par Vauban, et à son décès le travail fut poursuivi par son frère,

2^o Barthelemy, ingénieur ordinaire du roy, chevalier de l'ordre du Christ, sieur de Kerebest, époux de Julienne Dumaz ou du Matz.

3^o Noel Massiac, sieur du Gazel, ingénieur du roy, résidant au bourg du Pallais, en l'Ile de Belle-Isle, qui, par acte du 8 mai 1688, donna pouvoir à Marie Anne Massiac, sa compagne, de traiter pour l'acquisition d'un terrain à Brest; elle était encore en cette ville, attendant le vent commode pour se rendre auprès de son mari.

(1) 1^{er} mars 1780.

(2) Gouverneur de Fouras en 1673.

Le 21 novembre 1686, du mariage de Barthélemy, sieur de Kerebest, et de Jeanne du Maz ou du Matz, naquit à Brest, Claude Louis.

Chef d'escadre des armées navales, en 1751, il fut nommé ministre de la marine, le 1^{er} juin 1758. En quittant cette fonction, le 1^{er} novembre de la même année, il obtint l'expectative d'une place de vice-amiral; elle lui fut concédée le 9 novembre 1764, au décès du vice-amiral Du Bois de la Mothe. Il mourut à Paris, le 15 août 1770. Il avait épousé la veuve d'un premier commis de la marine nommé Gourdan (1), *ayant beaucoup gagné dans les armements qu'il a faits pour la Compagnie et même pour le roy* (2).

En février 1778, cette dame mourut à Paris. L'inventaire de Madame de Massiac, commencé depuis peu, écrit-on dans les *Mémoires secrets* etc., à la date du 7 février (3), est estimé devoir durer six mois. Le mobilier est évalué à deux millions... elle n'a laissé à ses parents que vingt sous de rente pour chacun et a institué son légataire universel un garde de la marine, parent de M. de Massiac, qui se trouve tout à coup investi d'une succession de plus de 200,000 livres de rentes à laquelle il ne pouvait avoir la plus légère prétention.

Il existait un neveu du vice-amiral de Massiac, nommé Mordant de Massiac; mais ce n'était pas le possesseur des 200,000 livres de rente, garde de la marine en 1778. Mordant de Massiac était lieutenant de vaisseau

(1) *Espion Anglais*, t. 2, p. 190.

(2) Mazas, *Histoire de l'ordre de Saint Louis*, t. 2, p. 129.

(3) T. 2, pp. 91-92.

depuis 1777, et obtint, le 1^{er} mai 1786, une commission de capitaine de vaisseau en retraite (1).

Quel était donc le père de Madame Duplex de Baquen-court ? Il est regrettable que M. Thirion n'ait pas donné la filiation de la demoiselle de Massiac, s'il en avait les moyens.

Quant à François Joseph Duplex, nommé gouverneur de Pondichéry par le roi, le 1^{er} janvier 1740, sur la proposition des directeurs (30 décembre 1739), commandant des ports et établissements français dans les Indes orientales, 1742, et président, tant des conseils supérieurs et provinciaux établis, que de ceux qui pourront par la suite être établis, 23 octobre 1742 ; créé marquis et nommé chevalier de l'ordre de Saint Michel, suivant lettre de la Compagnie du 12 mars 1746 (2) ; chevalier de l'ordre de Saint Louis et en même temps commandeur, 2 juillet 1749 (3). Duplex, disons-nous, poursuivait ses plans d'agrandissement, lorsque, le 29 octobre 1753, M. de Machault signa, à Fontainebleau, les instructions

(1) Mazas, *Histoire de l'ordre de Saint-Louis*, t. 2, p. 325.

(2) Le titre de marquis, reversible dans sa famille, même dans la ligne collatérale. *Lettres de la Compagnie du 16 septembre 1752*.

(3) Il semble, dit M. Guët, *Revue maritime et coloniale*, 1892, t. 115, p. 82, que ceux qui ont écrit sur Duplex n'ont pas connu ce détail. Mazas, *Histoire de l'ordre de Saint Louis*, t. 2, p. 180, écrit : *Dans un état des croix fournies par la marine aux officiers de terre et de mer au service de la Compagnie des Indes, que le Roi a agréés à l'ordre de Saint Louis depuis 1741 jusqu'au 31 décembre 1760, nous trouvons : 1749, 28 juin, Duplex, gouverneur de Pondichéry, une croix et une grand croix et en renvoi : Il fut grand croix honoraire et ne figure pas sur la liste complète des pensionnaires de l'ordre, de 1693 à 1781, imprimée en 1785. A la page 540, t. 3, Mazas s'exprime comme suit : par le mot une grand croix porté t. 2, p. 180, il faut entendre la croix que l'on plaçait au bas du cordon rouge et qui était plus grande que celle de chevalier.*

secrètes (1) données à Charles Robert de Godeheu, directeur général de la Compagnie des Indes. Il prit la mer avec le *Duc de Bourgogne*, le *Montaran*, la *Compagnie des Indes* et le *Neptune* (2).

Il emmenait avec lui son frère, Philippe Godeheu Digoville, directeur de la Compagnie des Indes.

Le 1^{er} août, Godeheu jetait l'ancre en rade de Pondichéry.

Le lendemain, il prenait la direction des affaires, conformément à ses instructions ; elles portaient qu'il remettrait au sieur Dupleix une lettre du Roy pour lui notifier l'interdiction de ses fonctions et son rappel ; et qu'on ferait, s'il en était besoin, lire et enregistrer au Conseil de Pondichery l'ordonnance du Roy portant cette interdiction (3).

De son côté, la Compagnie crut devoir instruire le sieur Dupleix de la résolution qu'elle avait prise ; elle le fit, par lettre du 15 octobre 1753 (4).

Le 2 août Dupleix, en sa qualité de Président du Conseil supérieur de Pondichéry, faisait la remise aux Conseillers de Larche et de Beausset de tous les papiers en sa possession.

Le 15 octobre portaient pour France, sur le *Duc d'Orléans*, l'ancien commandant général et sa femme, *Jân Begum* (5). Une sommation mielleuse, dit M. Guët,

(1) Extrait de ces instructions. *Mémoire pour le sieur Dupleix contre la Compagnie des Indes*, MDCCLIX, p. 123.

(2) Journal de Godeheu. *Revue maritime et coloniale*, 1875, t. 44, pp. 402 et suivantes.

(3) Mémoire pour la Compagnie des Indes contre le sieur Dupleix, p. 89.

(4) Mémoire pour la Compagnie des Indes contre le sieur Dupleix, p. 89.

(5) *Origines de l'Inde française*. — *Jân Begum* (M^{me} Dupleix), 1706-1756. *Revue Maritime et Coloniale*, août 1892, p. 303 ; septembre, p. 453 ; octobre, p. 71.

p. 97, *Revue Maritime et Coloniale*, 1892, t. 115, fut adressée à cette dernière par Charles Robert Godeheu, écuyer, commissaire du roi, commandant général de tous les établissements français sur la côte d'Afrique, au delà du Cap de Bonne-Espérance et même jusqu'à la Chine, président de tous les conseils y établis et directeur général de la Compagnie des Indes.

Avec les époux Dupleix, partirent : M^{lle} Vincens, fille du premier mariage de M^{me} Dupleix (chouchou dans la famille) (1), M. de Saint Paul (2), et le capitaine de Kerjean.

Le 15 juin 1755, le *Duc d'Orléans* jetait l'ancre à Lorient.

Le 4 décembre 1756, M^{me} Dupleix mourut à Paris.

Le 18 novembre 1758, Dupleix épousa la demoiselle de Lanty. Une enfant naquit de cette union ; elle reçut les prénoms de Jeanne Joséphine.

La *Gazette de France* du 10 décembre 1763, informait ses lecteurs que « le marquis Dupleix, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, chevalier de l'ordre du Roi, ci-devant commandant général des établissements français aux Indes Orientales et gouverneur

(1) Morte en avril 1758.

(2) Ursule Albert, sœur de M^{me} Dupleix, née en 1718, avait épousé, le 25 novembre 1736, M. le Conseiller Nicolas Louis de Saint Paul. Marie Albert, née en 1741, épousa en 1728, à Pondichéry, M. Aumont (A), négociant, attaché à la Compagnie des Indes. Devenue veuve en 1737, elle se remaria en 1741, à Chandernagor, avec M. Combault d'Auteuil, etc. Guët, *Origines de l'Inde française*, *Revue Maritime et Coloniale*, 1892, t. 114, pp. 325, 395, 479.

(A) En 1773, un Aumont était capitaine de dragons et servait dans l'Inde. *Le Nabab René Madec*, par Emile Barbé, p. 114.

des ville et port de Pondichéry, est mort à Paris, le 10 novembre. » (1).

Il mourut, lit-on dans la *Biographie Michaud*, t. 12, p. 290, trois jours après la publication du mémoire ayant pour titre : *Réponse du sieur Dupleix à la lettre du sieur Godeheu*. A la page 5, on y lit :

« J'ai sacrifié ma jeunesse, ma fortune, ma vie, à combler d'honneurs et de richesses ma nation, en Asie ; un homme envieux arrive, la voit dans cet état de splendeurs et la fait tomber dans le mépris et dans l'abaissement.

» Des malheureux amis, de trop faibles parents, des citoyens vertueux consacrent tous leurs biens pour faire réussir mes projets ; ils sont maintenant dans l'indigence et dans la misère.

» Je me sou mets à toutes les formes judiciaires, je demande, comme le dernier des créanciers, ce qui m'est dû ; mes services sont des fables, ma demande est ridicule ; je suis traité comme le plus vil des hommes.

» Qu'on ajoute à cela, si on le peut sans frémir, que ce même homme, l'auteur de mes malheurs et de ceux de la nation, mon persécuteur et celui de ma famille, s'est dit mon ami pendant dix-huit ans, et qu'il devait m'être attaché par les liens éternels de la reconnaissance. »

En effet, des relations entre les familles Dupleix et Godeheu s'étaient établies à Brest où Dupleix père dut revenir assez fréquemment.

Dès l'année 1703, on trouve sur les registres des paroisses de Brest, la mention de personnes appartenant

(1) Le 11 novembre 1763. *Origines de l'Inde Française*. Guët, *Revue Maritime et Coloniale*, 1892, t. 115, p. 107 ; 10 novembre 1764, dans la *plupart des Biographies de Dupleix*.

à la famille Godeheu. L'une signait M. S. V. (pour U) *Marie Suzanne Ursule Godeheu*; l'autre désignée dans les actes sous le nom de Marie Suzanne Simenel de Godeheu, signait *Marie Suzanne Simenel*. Quel était le degré de parenté unissant ces deux personnes? M. S. V. Godeheu était-elle la tante ou la belle-mère de Marie Suzanne Simenel? Les actes ne fournissent aucune indication à cet égard.

Au registre de la paroisse Saint Louis de Brest, on lit :

Le 17 novembre 1758, dame Marie Suzanne Simenel, *veuve de M. de Godeheu*, morte le jour précédent, âgée de 89 ans et 2 mois, a été enterrée dans le cimetière des Dames de l'Union Chrétienne, en présence de M^{me} de Bracqmont, des Dames de la Communauté et de plusieurs autres.

Signé : *Prudhomme*, recteur de Saint Louis de Brest. L'établissement de cet ancien couvent situé rue du Château, devant le Champ de Bataille, fut approuvé par lettres patentes, registrées au Parlement de Rennes, le 7 novembre 1698, et à la Chambre des Comptes, le 22 du même mois.

La *fondatrice*, Catherine Renée Le Douguet, dame de Penfeunteun, fut la première supérieure de la Communauté des Filles de la Congrégation et Séminaire de l'Union Chrétienne, sous le titre de *Filles du Sacré Cœur de Jésus*. Elle mourut le 7 janvier 1737, et fut enterrée dans le cimetière du couvent.

Jean Louis de la Bourdonnaye, évêque de Léon, conseiller en ses conseils, qui avait été le *bienfaiteur* de cette maison, mort le 22 février 1745, fut enterré dans la

chapelle du couvent, aujourd'hui la Bourse de Commerce.

Marie Suzanne Simenel, dame de Godeheu, était la sœur de Marguerite Simenel, épouse de Jacques Bigot, chevalier seigneur de la Mothe, qui servait au port de Brest, en 1703, en qualité de commissaire de la marine.

Maurice Laffilard, premier commis de la marine, chargé des Archives, du 18 janvier 1740 au mois de juillet 1754, a consigné dans ce que l'on appelle son *Alphabet*, la note suivante :

« Bigot de la Mothe était un neveu de M. de Louvigny d'Orgemont, lequel étant intendant au Havre et voulant empêcher le mariage du sieur de Villiers, lors escrivain et son secrétaire, avec la demoiselle de Godeheu, ouvrière en dentelle de cette ville, chargea M. Bigot de la Mothe de s'y opposer, ce que celui-ci fit effectivement en l'épousant lui-même. »

Marguerite Simenel, épouse de Bigot de la Mothe, était la sœur de Marie Suzanne Simenel, décédée à Brest, le 16 novembre 1758, et cette dernière était *veuve de M. de Godeheu*.

Jacques Bigot de la Mothe naquit le 16 juin 1669, du mariage de François, conseiller eschevin de l'hôtel de ville du Havre, et de Suzanne *Firlin*, qu'il y aurait peut-être lieu d'orthographier *Firelin*. Dans ce cas, appartiendrait sans doute à cette famille le sieur Michel Firelin, qui, envoyé à Bourdon en 1689, en qualité de garde-magasin, commanda l'île du 16 novembre 1690 au 10 avril 1693 (1).

(1) *Les Origines de l'île Bourbon*, M. I. Guët, pp. 130-3; 175-187; 191-195; 204, 270.

Bigot de la Mothe mourut, à Brest, le 16 novembre 1753, et fut enterré à l'église Saint Louis dans la chapelle Sainte Marguerite où est l'enfeu de sa famille, en présence de ses fils Bigot de Morogues et Bigot de Chérelles.

Les 64 années de service de Bigot de la Mothe firent concéder à chacun de ses deux fils la pension de 1,000 livres qui s'accordait toujours aux fils d'intendants, lors de la retraite ou du décès du père.

De Louvigny était intendant au Havre depuis le 1^{er} septembre 1688. Le 15 mai 1701 il passa à Brest et y mourut le 14 décembre 1702, à l'âge de 61 ans ; il fut enterré *au cimetière de Brest, qu'il a choisi par testament pour être le lieu de sa sépulture*, lit-on au registre de la paroisse Saint Louis. Nous ne savons ce que veut dire cette recommandation, puisqu'il n'y avait à Brest, à ce moment, qu'un seul cimetière. Il était situé dans la rue de ce nom, présentement rue d'Algésiras. C'était le terrouer de *Parc-ar-Vennic*, donné à l'hospice général des pauvres par Marguerite de Gouzillon, veuve de Charles-Christophe de Penfentenyo, premier juge au siège royal de Saint Renan et Brest, seigneur du Louch, sénéchal de Brest, y décédé le 21 septembre 1683. Marguerite demeurait en son manoir de *Querambecam*. Le cimetière fut ouvert le 21 mai 1699. Le 21 mai 1698 on y plaça une barrière en boys de chesne toute ferrée avec une serrure et peinte à deux couches de noir à l'huile, marquée de larmes blanches. — Coût 30 livres. Un arrêté du Conseil général de la Commune de Brest, du 24 frimaire an II (14 décembre 1793), en ordonna la fermeture. A la suite de nombreuses réclamations de la

population, un mur fut élevé vers 1830. On y scella plus tard des anneaux permettant aux paysans, les jours de marché, d'y remiser momentanément leurs voitures. Sur cet emplacement s'élèvent les maisons numérotées 17 à 21 de la rue d'Algésiras.

Le mariage de Bigot de la Mothe se place à l'une des années comprises entre les deux dates suivantes :

25 août 1693, — Bigot, écrivain principal de la marine, servant au Hâvre, passa à Brest en la même qualité le 13 avril 1697.

Il fut nommé commissaire de la marine au même port, le 1^{er} janvier 1702, et y fit quelque séjour.

L'oncle de Louvigny avait, par suite, retrouvé à Brest la *dentellière du Hâvre*.

Qu'était devenu l'ex-prétendant de Villiers ? Ne serait-ce pas le même que de Villers, gouverneur de Bourbon, du 12 juin 1701 au 5 mars 1709. Cela ne serait pas impossible, et l'on pourrait s'en assurer par l'inspection de la signature (Villers ou Villiers).

Bigot de la Mothe, durant sa longue intendance à Brest, eut pour secrétaire particulier un écrivain de la marine, devenu fort tard commissaire, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver au grade de commissaire général. Il occupait cette position en l'année 1761. Il se nommait Jérôme Jean de Villiers de l'Isle Adam, époux de Madeleine Le Merer de Kerleau. Un sieur Thomas Victor de Villiers de l'Isle Adam, capitaine des bombardiers et canonniers de Saint Domingue, époux d'Elisabeth Briochet, mourut à Brest, le 18 mai 1754, à l'âge de 42 ans. Le 7 juillet 1767, décédait à Brest, messire Charles

Victor de Villiers de l'Isle Adam, enseigne de vaisseau, à l'âge de 24 ans (1).

Dans la note de Laffilard, le nom de l'intendant est orthographié *Lamotte*, bien qu'il signât *La Mothe*. Cette différence d'orthographe dans les noms patronymiques est assez fréquente. On écrivait alors, comme on le demande souvent aujourd'hui, *phonétiquement*, ce qui produit les résultats que l'on constate en étudiant les vieux documents, c'est-à-dire la confusion la plus complète.

Dans le manuscrit de la *Vie de Monsiennr Du Guay Trouin*, légué en 1864 à la bibliothèque de la ville de Chaumont, par Madame veuve de Crès, édité en 1864, par M. Henri Cavanol, on retrouve ce nom de *Lamotte* ou *Lamothe*, indifféremment orthographié, dit M. le bibliothécaire, Emile Voilard. Dans sa notice bibliographique, il s'exprime comme suit :

« Quelle était cette famille de La Mothe qui le posséda — le manuscrit — tout d'abord, et à laquelle je fais remonter la reliure et le titre ? »

Et dans une note :

« Des recherches sur cette famille ont été faites à Brest, mais sans résultat. » (2)

La mention portée au titre du manuscrit : *à la famille de Messieurs de la Mothe à Brest*, ne signifie pas qu'il

(1) 24 mai 1704. Mariage à Saint Louis de Brest de Jean de Villiers, enseigne de vaisseau, 35 ans, fils de Jérôme et de Marie de la Roche, sieur et dame de L'Isle Adam et de Françoise Thomas, Dumains, fille de René, sieur de la Bellevue, ingénieur et de Georgette de Brizec ; au mariage, Jérôme de Villiers, frère de l'époux.

(2) *Vie de Monsieur Du Guay Trouin*. Librairie Furne, 1884, p. 252.

dussent en être originaires, mais qu'ils y résidaient, soit comme particuliers, soit comme officiers attachés au département, s'ils étaient officiers de la marine, ce qui est le cas probable.

Remarquons que l'auteur inconnu de ce titre a écrit *La Mothe* et non *Lamotte*.

Du Guay-Trouin rencontra souvent au port de Brest deux officiers de ce nom :

1^o Jacques Bigot, seigneur de La Mothe, et ses deux fils : Bigot de Morogues et Bigot de Chérelles : le premier appartenant à la marine, le second, major au régiment de Conti, avait démissionné et résidait à Brest (2);

2^o Emmanuel Auguste de Cahideuc, comte Du Bois de la Mothe, né à Rennes en 1683, vice-amiral, retiré du service avant l'année 1758, décédé en cette ville, le 23 octobre 1764. Il s'était marié à Brest, croyons-nous, du moins le nom de sa femme était celui d'une famille brestoise. Il eut un fils qui, selon la *Biographie Bretonne*, t. 2, p. 574, mourut chef d'escadre des armées navales

Le vice-amiral est le chevalier du Bois de la Mothe, 5^e lieutenant sur *l'Achille*, capitaine, le chevalier de Beauharnais, à ce moment capitaine de frégate (*Armement de Du Guay Trouin*, 1707).

C'est le commandant de *l'Argonaute*, au retour de l'expédition de Rio-de-Janeiro, qui, pendant le coup de vent du 21 décembre 1711, à l'attérage à Brest, *s'exposa à périr*, dit Du Guay Trouin, *pour se conserver à portée de me donner secours*. P. 195.

(2) Possédait à l'église Saint Louis le banc 38, revendiqué en 1790 par la famille Tredern de Lezerec. Levot, t. 1, pp. 391, 307, 308.

C'est enfin celui en faveur duquel Du Guay Trouin écrivait au ministre, le 1^{er} juillet 1735 :

« Je suis honteux de voir M. Du Bois de la Mothe demeurer lieutenant de vaisseau malgré ses services, son mérite et ses talents qui, certes, sont très distingués. »

En ouvrant le recueil intitulé : *Liste générale des officiers de la marine suivant leur rang et ancienneté*, à Brest, chez Romain Malassis, imprimeur et libraire ordinaire de la marine et des armées navales, MDCCXXII, p. 105, on trouve :

De la Mothe, garde de la marine, 1697.

Enseigne de vaisseau, 1703.

Page 122 :

Bois de la Mothe, garde de la marine, 1697.

Enseigne de vaisseau, 1709.

Il y avait donc *deux messieurs de la Mothe*, et c'est le dernier qui fut le compagnon de Du Guay Trouin et devint vice-amiral.

Voilà, se dira-t-on peut-être, le premier possesseur du manuscrit. Malgré les apparences, pour nous, la conclusion serait erronée.

Le vice-amiral eut un fils, qui devint chef d'escadre ; le fils de ce dernier, aide de camp de *Monsieur*, frère du roi, en 1790, ne mourut, dit Levot, que peu d'années avant la publication de la *Biographie Bretonne* (t. 1, p. 574), ce qui eut lieu en 1852.

Le petit fils de Du Bois de la Mothe aurait alors consenti à se priver d'un document aussi précieux, puisqu'il se trouvait en la possession de De Crès, mort le 7 décembre 1820. Nous hésitons à le croire. Enfin, dans l'hypothèse où le manuscrit nous fût parvenu par

l'un des descendants directs du premier possesseur, le titre, s'il avait été écrit par lui, eût porté : *Remis à mon père* ou à *mon grand père*. Ce n'est pas non plus De Crès qui a écrit le titre porté au manuscrit, puisque M. Emile Voilars ne le signale pas et que son écriture est connue.

Il y a donc lieu de se retourner d'un autre côté pour essayer de découvrir, s'il est possible, le nom du premier possesseur du manuscrit en question.

Pour nous, la *famille de M.M. de la Mothe* se composait de *Bigot de la Mothe* et de *ses deux fils*.

L'écrivain principal Bigot de la Mothe, qui avait servi à la suite de l'escadre de Nesmond, en débarquait le 9 novembre 1696, pour rejoindre son poste au Hâvre.

« Nous nous trouvions cinq vaisseaux de guerre sous son commandement, dit Du Guay Trouin, p. 43, savoir : *L'Excellent*, de 62 canons, monté par le marquis de Nesmond ; le *Pélican*, de 50, par M. le chevalier des Augers ; le *Fortuné*, de 55, par M. de Beaubriant-Lévêque ; le *Saint Antoine*, de Saint-Malo, par M. de la Ville Estreux et le *François*, de 48 canons, que je montais.

Le 13 avril 1697, Bigot de la Mothe passa au port de Brest.

Il y trouva La Barbinais Trouin en permanence pour la direction des armements de son frère ; il avait une maison de campagne dans les environs de Brest.

René Trouin y faisait l'armement de ses bâtiments pour la course, à la Bastide de Pierre de Betbéder, sieur de Bordenave et les complétait aux ateliers à bois de François Saupin, au fond de la Penfeld.

Pendant de longues années, Bigot de la Mothe, La Barbinais Trouin et Du Guay Trouin se trouvèrent en relations à Brest.

Il est donc fort probable que c'est à lui que Du Guay Trouin remit le manuscrit contenant ses mémoires.

Au décès de l'intendant, ce document passa entre les mains de son fils, le lieutenant général Bigot de Morogues.

Dans le *Mémorial de l'Artillerie de la Marine*, année 1891, pp. 115 et suivantes, une notice fort intéressante a été consacrée à Sébastien François Bigot de Morogues.

L'auteur s'exprime comme suit, relativement au lieu de naissance de cet officier :

« En ce qui concerne le lieu et la date de la naissance du lieutenant général, les documents sont loin d'être d'accord ; le relevé de ses états de service, *provenant des Archives de la Marine*, le fait naître au Havre, sans indiquer de date (1) ; Rozier (2), dans les tables de l'*Académie des Sciences*, donne Brest et le 5 avril 1705 ; il en est de même du *Nobiliaire français*, et de Levot, dans la notice qu'il lui consacre (3).

» Il résulte de l'extrait de *naissance* et de *baptême*, que nous avons eu sous les yeux, *qu'il est bien né à Brest, mais à la date du 1^{er} mars 1706*, p. 116. »

Dans la note que nous avons fait parvenir à l'auteur de ce travail du *Mémorial*, et sur sa demande, nous lui

(1) Indications probablement puisées dans l'*Alphabet Lafflard*.

(2) Correspondant de M. Morand en 1735, et de M. Duhamel en 1765.

(3) *Essais de Biographies Maritimes*, pp. 100 et suivantes.

donnions la date du 5 avril 1705, relevée par nous sur le registre de la paroisse de l'église Saint Louis de Brest, ce qui est conforme à l'indication de Rozier et à celle de Levot.

C'est dans un acte de baptême du 6 juillet 1706 — Saint-Louis de Brest — que l'on rencontre *cette date de naissance du 1^{er} mars*.

L'acte concerne *Pierre Samuel Bigot de Chérelles*.

Voici cet acte :

Du 6^e jour de juillet mil sept cent six, *Pierre Samuel*, fils de Jacques Bigot, écuyer, sieur de la Mothe, commissaire de la marine et de dame Marguerite Simenel, son épouse, *né et baptisé le 1^{er} jour de mars de la présente année*, sans cérémonies, lesquelles ont été suppléées par le soussigné recteur de Brest et a esté parrain aux dites cérémonies, seulement, M. Samuel Charles, écuyer, sieur de la Reinterie, gouverneur des château et ville de Brest, et la marraine dame Marie Suzanne Ursule Godeheu. (1)

Quant à Sébastien François Bigot de Morogues, *il est effectivement né à Brest, le 5 avril 1705*, suivant acte que nous reproduisons :

Le 5^e jour d'avril 1705, *Sebastien François*, fils de Jacques Bigot, écuyer, sieur de la Mothe et commissaire de la marine, et de dame Marguerite Simenel, son épouse, a été nommé et baptisé par le soussigné recteur de Saint Louis. Parrain a esté Sébastien Lhostelier, commissaire de la marine, et marraine Marie de Keroudaut, dame douairière de Pennanrun.

Bigot de la Mothe eut quatre fils :

(1) Tante ou belle-mère de Marie Suzanne Simenel, décédée en 1759, étant veuve de M. Godeheu.

Jacques Paul Bigot de la Mothe, commissaire de la marine, né à Brest le 25 janvier 1703, décédé à Brest le 18 janvier 1742.

Sébastien François Bigot de Morogues, né à Brest le 5 avril 1705.

Samuel Bigot de Chérelles, seigneur de Lémérillon, né à Brest le 1^{er} mars et baptisé le 6 juillet 1706.

Charles Isaac, né le 17 février 1707.

Marie Suzanne Simenel, dame *de* Godeheu, décédée en 1758 à Brest; fut la marraine de Samuel et de Jacques Paul.

Du mariage de Bigot de Morogues, le 28 décembre 1743, et de Marie de Bodineau du Meslay, fille du baron de Meslay, lieutenant général de l'artillerie de France (artillerie de terre) naquirent six enfants, dont deux fils et quatre filles.

D'après le *Mémorial*, ces enfants se nommaient :

François.

Augustin.

Anne, épouse Bigot de la Touanne, morte sans enfant.

Jeanne, célibataire.

Louise, épouse de Trédern.

Paule, épouse Pérrier de Salvart et ensuite Pontevès-Gien.

D'après nos recherches :

François, garde de la marine en 1753, se retira le 27 mai 1775 avec le brevet de lieutenant de vaisseau. Il mourut sans alliance, dit le *Mémorial*.

Augustin Pierre Marie, né à Brest le 27 août 1749, entra dans la compagnie des gardes de la marine, le 27 septembre 1762. Il fut nommé enseigne de vaisseau, le

23 février 1770, sous aide-major surnuméraire à la suite de la brigade d'artillerie et d'infanterie ne possédant que des appointements d'enseigne de vaisseau (23 juin 1770). Sous-lieutenant d'artillerie le 15 août 1771. Il se retira le 14 novembre 1774 avec le brevet de lieutenant de vaisseau. En 1785, il devint lieutenant des maréchaux de France (édit de mars 1693). Le 7 avril 1786, de Morogues fut nommé officier d'arrondissement dans le service des classes, avec résidence à Tours, dépendant de l'arrondissement d'Orléans qui relevait de l'inspection de Brest. L'inspecteur particulier était Trédern de Lézerec, ancien capitaine de vaisseau. De Morogues mourut à Tours le 4 avril 1788, et fut remplacé par de Chabre, ancien lieutenant de vaisseau. Il fut le père de Pierre Marie Sébastien Bigot de Morogues, né à Orléans le 5 avril 1776, décédé à Orléans le 15 juin 1840; minéralogiste, géologue, agronome, pair de France en 1835.

Nous nous occuperons de deux des filles, qui épousèrent des officiers de marine; elles obtinrent chacune, le 20 janvier 1782, et pour compter du 1^{er} du mois, une pension de 500 livres en considération des services de feu M. le vicomte de Morogues, lieutenant général des armées navales, leur père.

Le vicomte Bigot de Morogues, chef d'escadre des armées navales le 1^{er} avril 1764, fut nommé inspecteur des brigades d'artillerie de matelots canonniers entretenus et des compagnies de matelots apprentifs à Brest, Rochefort et Toulon, le 3 juillet 1768. Le 16 août 1771, il fut élevé au grade de lieutenant général des armées navales et fut remplacé en 1777 par le comte de Roquefeuil dans ses fonctions d'inspecteur général. Il mourut à Villesallier, près Clery (Loiret), le 26 août 1781.

Sa veuve obtint une pension de 3,000 livres.

1^o Marie Thérèse Pauline devint l'épouse de Eléonore Jacques Marie Périer de Salvert, né à Brest le 14 novembre 1748, du mariage d'Alexis Périer de Salvert, chef d'escadre des armées navales, du 1^{er} septembre 1752, né à Dunkerque le 4 septembre 1691, mort à Versailles le 8 avril 1757, et de Angélique La Duz de Vieux Chant.

Périer de Salvert, lieutenant de vaisseau, commandant le *Flamant* et non *Flamand*, fut tué sur ce bâtiment à la bataille de Goudelour, livrée le 20 juin 1783, par M. de Suffren à l'amiral anglais Hughes. Le 28 juillet 1788, M^{me} veuve Périer de Salvert épousa, à Brest, Henri Jean Baptiste vicomte de Pontevès-Gien, né à Aix en 1740. Il était chef de division, major général de la marine et des escadres, lorsqu'il fut appelé au commandement de la station des îles Sous le Vent. Il avait son pavillon sur l'*Illustre*. Il mourut après dix jours de maladie, à la Martinique, le 23 juillet 1790.

2^o Louise Magdeleine Symphorose Bigot de Morogues, née à Brest le 16 juillet 1752, épousa Jean-Louis Trédern de Lézerec, né à Quimper le 25 janvier 1742.

Le capitaine de vaisseau Trédern de Lézerec, dit Levot, *Essais de Biographies Maritimes*, prit sa retraite le 24 novembre 1785. Nous n'avons pas sous les yeux l'état de ses services, mais nous pensons qu'en se *retirant* il lui fut peut-être accordé, comme à beaucoup d'autres lieutenants de vaisseau, la *commission de capitaine de vaisseau*. A l'organisation du service des classes, l'ancien capitaine de vaisseau de Trédern de Lézerec fut nommé inspecteur particulier de l'inspection de Brest compre-

nant Saint-Malo, Saint-Brieuc, Brest, Lorient, Vannes, Nantes, Angers et Orléans. (1)

Le frère de Trédern de Lézerec, nommé Guillaume, lieutenant de vaisseau, du 13 mars 1779, faisait partie, avec l'enseigne de vaisseau De Crès, de l'état-major de la 3^e division de la 5^e escadre à Brest. Guillaume Trédern de Lézerec fut nommé major de vaisseau le 16 décembre 1786. De Crès fut promu lieutenant de vaisseau le 1^{er} mai 1786.

En exécution de la loi du 15 mai 1791, Trédern, *ci-devant inspecteur des classes*, fut nommé capitaine de vaisseau de la première classe d'appointements ; Trédern Lézerec cadet, major de vaisseau, fut porté à la 3^e classe d'appointements des capitaines de vaisseau.

Le fils de ce dernier, enseigne de vaisseau depuis 1773, fut, en vertu de la même loi, nommé lieutenant de vaisseau de la seconde classe d'appointements.

Jean Louis et Guillaume Trédern de Lézerec émigrèrent. Guillaume trouva la mort à Quiberon. Quant à Jean Louis, il se rendit en Russie et vint mourir à Quimper.

C'est donc vraisemblablement au moment de la saisie du mobilier de Jean Louis de Trédern de Lézerec, ou à son décès, que De Crès, qui paraissait être un familier de la maison, devint le possesseur du manuscrit de Du Guay Trouin. Selon toutes les probabilités, ce serait Jean Louis de Trédern de Lézerec qui en aurait libellé le titre. Nous ne pensons pas que ce titre eut été inscrit par le marquis de Ponteves-Gien, autre gendre de Bigot de

(1) Décret des 22 avril et 1^{er} mai 1791, sanctionné le 15 mai.

Morogues, ancien capitaine de vaisseau, brigadier des armées navales *par son ancienneté* et inspecteur particulier de l'inspection de Toulon, de 1786-1790 (Cette, Arles, Marseille, Toulon, Antibes et île de Corse).

De Crès, ami de la famille de Trédern de Lézerec, entra en possession de ce manuscrit, en dernier lieu entre les mains de Trédern de Lézerec, Jean Louis, et antérieurement possédé par Bigot de Morogues et à la suite du décès de Bigot de la Mothe, *le premier possesseur*. Au moment de l'entrée en possession de ce document par De Crès, le titre qu'il porte pouvait s'y trouver déjà inscrit, et la contexture, à notre avis, indique que son libellé n'émane pas d'un descendant *direct* du premier possesseur, mais d'un *familier de la maison ou plutôt d'un allié*. Était-il déjà relié ou le fut-il à ce moment ? C'est une question sur laquelle nous ne pouvons nous prononcer.

A. KERNÉIS.

LA VIE

DES

ÉTUDIANTS PARISIENS

DU XII^e SIÈCLE AU XIV^e SIÈCLE

*Conférence faite à la Salle de la Bourse, le
vendredi, 4 mars 1898, par M. LEVILLAIN, pro-
fesseur au Lycée de Brest :*

MESDAMES, MESSIEURS,

Le mot *étudiant* éveille dans l'esprit de beaucoup de gens l'idée d'une existence toute de plaisirs faciles et de flânerie. L'étudiant est celui qui n'étudie pas ; l'étudiant qui travaille est un être innomé. Pourquoi tous, ceux qui ne font rien et ceux qui s'adonnent au dur labeur, sont-ils confondus pêle-mêle et frappés d'un jugement sévère mais injuste parce qu'il est général ? C'est que depuis le XII^e siècle, ils forment une corporation dont la vie est marquée évidemment au caractère de la jeunesse avec ses qualités d'enthousiasme spontané, de solidarité et de liberté souvent exubérante. Mon intention est de vous montrer cette corporation à ses débuts, de faire revivre devant vous cette société qui a tant de points de contact avec celle des étudiants actuels, et par là de contribuer à réformer une opinion courante. Je me bornerai autant

que possible au rôle d'un nouvelliste rétrospectif, laissant à mes auditrices et auditeurs le soin de faire les rapprochements entre les faits anciens et ceux d'hier ou d'aujourd'hui. Nous aurons ainsi les termes extrêmes de l'évolution, plus superficielle que profonde, d'un groupe d'individus qui s'est perpétué pendant sept siècles, et qui, dans ce laps de temps, a fourni au monde ses intellectuels.

Les étudiants du Moyen Age, plus jeunes que ceux d'aujourd'hui, étaient voyageurs ; ils allaient de ville en ville à la recherche de maîtres plus éloquents, d'une science mieux enseignée. Ils ne se fixaient qu'après avoir trouvé celle-ci et ceux-là. Les routes n'étaient pas sûres ; aussi, les pouvoirs publics faisaient-ils des exceptions pour les étudiants voyageant d'une université à l'autre, quand ils promulguaient des défenses de porter des armes. Cette humeur voyageuse explique le rapide essor des écoles parisiennes. Au XI^e siècle, ces écoles sont encore obscures. Dans la pénombre historique, s'esquissent à peine quelques figures de professeurs en renom, Lambert, Anselme de Laon, Manegold. Mais lorsque, au début du XII^e siècle, Guillaume de Champeaux ouvre l'école de Saint-Victor sur la montagne Sainte-Geneviève, l'élan est donné. Les maîtres les plus illustres enseignent côte à côte, fondent des écoles rivales et se livrent des assauts d'érudition chaotique, d'éloquence et de subtilité. C'est alors un concert unanime de louanges à l'adresse de Paris dont les étrangers surtout vantent l'activité intellectuelle. L'archevêque de Mayence, Aldebert II, a fait ses études en France qui est la suprême éducatrice, *quæ summa magistra vocatur Francia*, et

particulièrement à Paris où l'on puise à sa source l'eau limpide de toutes les connaissances. L'Anglais Alex. Neckam appelle Paris l'Athènes moderne. L'abbé de Bonne Espérance, Philippe de Harvengt, l'appelle la Cité des Lettres, la *Cariatsepher* des Livres Saints. Guy de Basoche enfin proclame qu'elle est la ville royale de la philosophie (*urbs regalis philosophiæ*), que les sept sœurs, les Muses, y ont élu domicile depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'éternité. Si ce dernier se trompe sur l'antiquité des écoles de Paris, il a prédit le succès constant de la Ville qui déjà de son temps était la Ville Lumière.

Ainsi, de toutes les provinces de la France, on accourt à Paris. Les étudiants appelaient leurs amis à venir étudier dans cette ville « où florissaient les arts, la théologie et le droit civil, » *ubi florent ambages artium et profunda scientia divine pagine cum decretis*. Les étrangers affluaient également aux bords de la Seine ; nous possédons encore de nombreuses lettres de recommandation à de hauts personnages pour de jeunes Anglais, Ecos-sais, Allemands, Danois, Italiens et Espagnols. Multiples sont les témoignages qui permettent de constater l'attrait qu'exerçaient les écoles parisiennes. Philippe de Harvengt va même jusqu'à attester qu'au XIII^e siècle les étudiants étaient plus nombreux que les bourgeois dans la capitale des Capétiens. L'abbé de Bonne Espérance exagère bien sans doute. Un historien des Universités de l'Europe, M. Hastings Rashdall, a calculé qu'à la fin du XIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante, il y avait de 6 à 7,000 étudiants qui fréquentaient les cours. Quoi qu'il en soit, pour tous, avoir étudié à Paris

était un titre de gloire. Philippe de Harvengt met un de ses disciples en garde contre le snobisme qui poussait ses contemporains à se dire les élèves des maîtres parisiens. Il le prévient qu'il ne suffit pas d'avoir été étudiant à Paris, qu'il faut encore avoir acquis la science qu'on y enseigne. Combien de jeunes gens pourraient de nos jours méditer ce conseil plusieurs fois séculaire pour ne pas ressembler au héros du poème satirique, le *Miroir des fous* (*Stultorum speculum*), de l'Anglais Neel Wirker. Cet auteur se moque agréablement, sous forme allégorique, de ces ignorants vantards et bêtes dont le seul mérite est d'avoir dépensé leur jeunesse et leur argent à Paris. L'âne anglais Bruno voyage en France. Il rencontre quelques jeunes gens ; il s'adresse à l'un d'eux, lui demande d'où il vient, où il va. Celui-ci était Sicilien et allait à Paris pour s'instruire. Bruno l'accompagne ; il passe sept ans dans cette ville sans rien apprendre : toute sa science se borne à son naturel braiment. Il quitte Paris. Arrivé au moulin de la Galette, il se retourne pour regarder une dernière fois la grande cité ; mais il en a oublié le nom. « C'est sans doute Rome, dit-il, cette ville aux nombreuses tours ! » Mais non ! Il est obligé de confesser qu'il ne sait plus comment s'appelle la ville fameuse dont le nom seul suffisait à donner le change, à le faire passer auprès de ses compatriotes pour un savant universel. Et que diront ses parents ? « Quand je rentrerai chez eux, ils me diront que je suis un truand et que leurs sacrifices ont été vains. » Telle était donc la réputation de Paris qu'y avoir vécu et travaillé sous la discipline de ses maîtres était un diplôme de savoir universel. Comment n'y serait-on pas venu de tous les points du monde ?

La réunion d'éléments si divers dans un même lieu eut deux conséquences principales : d'abord l'emploi d'une langue quasi universelle, et ensuite la formation de groupes sous l'influence des affinités personnelles. Il existait alors une langue que tous connaissaient, le latin. Ce n'était pas le latin classique ; c'était la langue demi-barbare des chroniques. Par essence, rigide, inflexible, pauvre, tout à fait incapable d'exprimer les subtilités de la philosophie scolastique, le latin classique se transforme, devient riche, subtile, élastique. Le barbarisme, qui choque les humanistes dans les pages d'un écrivain médiéval, consiste dans l'introduction de mots nouveaux, de formes idiomatiques, de combinaisons de vocables, bien plus que dans la violation des règles ordinaires de la syntaxe ou de l'accord. Le latin était encore une langue vivante. La Renaissance, en voulant le raviver aux sources mêmes de l'antiquité, en a fait une langue morte. Les étudiants de nationalités différentes parlaient donc en latin. Dans les collèges, il leur était interdit de parler leur langue maternelle, comme de nos jours il est interdit dans les casernes aux Bretons bretonnants de bretonner. Il existait même une assez curieuse coutume : les maîtres désignaient secrètement quelques élèves qu'on surnommait les loups (*lupi*) pour dénoncer les *vulgarisantes*, c'est-à-dire ceux qui employaient les langues vulgaires. Il est naturel de penser que les étudiants de même nationalité parlaient entr'eux la langue de leur pays. Il est vraisemblable aussi qu'ils se recherchèrent et se groupèrent de très bonne heure. A la fin du XII^e siècle, les étudiants allemands se réunissaient dans un immeuble qu'ils avaient

acheté en commun. Ces associations de nationaux étaient les unes fortes, les autres faibles ; elles se tassèrent, pour ainsi dire. Entre les années 1215 et 1220, elles étaient réduites à quatre : ce furent les *Nations* qui prirent les noms de France, Angleterre, Normandie et Picardie. Chaque nation avait un local particulier affecté aux réunions de ses membres ; elles se donnaient un chef ou procureur, et plus tard, à la suite d'événements où l'union de tous les étudiants fut reconnue nécessaire, les quatre nations élirent en commun un grand-maître, le recteur, qui fut à la fois le chef de file des étudiants et le défenseur de leurs privilèges.

L'un de ces privilèges était le droit de brimades exercé par les anciens. Le nouvel étudiant était appelé béjaune (*bec jaune*) ; dans une lettre, un béjaune se plaint à ses parents du désordre des écoles et exprime sa crainte des brimades. Un statut parisien de 1341 limite le droit de béjaunie aux seuls camarades qui habitent avec le nouveau venu. Quand celui-ci ne se prêtait pas de bonne grâce aux facéties de ses anciens, on allait jusqu'à lui voler son argent. Il en résulta que la coutume s'établit de choisir parmi les anciens un patron. Enfin, pour adoucir les brimades, on leur donna en quelque sorte une forme stéréotypée dans une cérémonie burlesque et irrévérencieuse. Deux anciens étaient chargés de faire une enquête sur le béjaune. Ils l'allaient voir dans sa chambre et dressaient un rapport qui, à Paris, concluait que le béjaune était un sauvage. Ailleurs, comme en Allemagne, par exemple, le béjaune était une bête sauvage. Un ancien, désigné par ses pairs, représentait le prêtre, recevait la confession du béjaune qu'il fallait civiliser. Alors com-

mençait la pénitence publique. On maquillait au préalable le patient, on lui donnait les attributs de l'homme sauvage ou de la bête, on le promenait dans les rues monté sur un âne et on le dépouillait avec force cérémonies toutes plus ou moins extravagantes de son déguisement. Il était alors admis, et payait à dîner à ceux qui l'avaient ainsi introduit dans le monde civilisé, quel que fût leur nombre. Ce sont là des coutumes qui n'ont point disparu, et je sais tels ateliers d'artistes où les débutants sont soumis au droit de béjaunie. Naturellement, ce droit de bienvenue devait être proportionné aux moyens du béjaune, car tous les étudiants n'étaient pas riches.

La majorité des étudiants appartenaient à la bourgeoisie aisée : c'étaient des fils de simples chevaliers, de commerçants, de marchands, des neveux d'ecclésiastiques bien rentés. Ils vivaient assez largement et avaient souvent recours à la bourse paternelle. « Le premier chant de l'étudiant, dit un père, est une demande d'argent, et il n'y aura jamais une lettre qui n'en demandât. » Solliciter des envois d'argent sous le couvert d'impérieuses nécessités, *tirer des carottes*, comme nous disons maintenant, c'était l'un des problèmes importants qu'avait à résoudre l'étudiant. D'ingénieux industriels vendaient de petits livres de canevas de lettres. Voici un exemple de canevas livré aux méditations d'un étudiant parisien qui veut demander de l'argent à sa mère :

Début : la mère devient une marâtre quand elle ne soulage pas la misère de son fils. *Narration* : il y a longtemps que j'ai dépensé mon argent pour mes études et mes besoins journaliers. *Demande* : donnez-moi mon nécessaire et soulagez ma pauvreté par un petit sacrifice.

Conclusion : il est du devoir domestique d'une mère de soulager l'indigence de son fils. Quand le père ou la mère fait la sourde oreille, les demandes deviennent plus pressantes : on invoque le dur hiver, le grand nombre des écoliers qui fait augmenter le prix des denrées et des loyers ; on déclare que les dernières lettres ont été volées, que l'argent qu'elles contenaient n'est pas arrivé à destination, etc. Quelquefois on fait appel à l'affection ou à la vanité paternelles. A de telles requêtes, le père fait une réponse affectueuse, demande à l'étudiant de modérer ses dépenses ; « il eut dû vivre plus longtemps avec ce qu'il avait ; il devrait penser à la dot de ses sœurs, etc. » Parfois aussi, le père refuse : l'un qui connaît ses auteurs s'en tire avec une citation d'Horace et déclare que ses vignes n'ont rien rapporté. Un autre, un Toulousain, s'excuse sur la mévente de ses blés et de son vin. L'étudiant avait alors la ressource de frapper à d'autres portes. Nous possédons une lettre d'un étudiant à sa sœur mariée et la réponse de celle-ci. Il l'apitoye sur son sort : il loge sur la place publique, il n'a pas de vêtements, de chaussures, ni même de chemise ; il n'a pas de pain. Il supplie sa sœur de tromper la vigilance de son mari. Elle se laisse attendrir, elle lui envoie cent sous tournois, deux paires de chaussettes et dix aunes de toile fine. Elle ajoute : « Prends garde que mon mari le sache ; s'il le savait, il me tuerait ! Car, sur mes instances, il a je crois l'intention de t'envoyer de l'argent. » Un autre s'adresse à sa sœur parce qu'il y a trop peu de temps qu'il est aux écoles pour pouvoir raisonnablement demander de l'argent à ses parents.

Les étudiants de famille pauvre étaient extrêmement

misérables. On nous les dépeint amaigris par les privations, en guenilles, vivant dans des taudis grabateux, mangeant dans des tavernes sales et louches, pour des sommes modiques (*Architenus* de Jean de Hauteville, livre III). Leur pitance était maigre ; leur boisson était l'eau, rarement du vin, et quel vin ! Le biographe d'Aldebert de Mayence cite comme une conduite digne d'admiration celle de son héros qui, aux jours de fête, donnait à manger à ceux qui avaient faim, distribuait du vin à ceux qui avaient soif. Fra Salimbene rapporte qu'un neveu du pape Urbain IV, créé plus tard cardinal par lui, avait bien des fois obtenu de la charité de ses camarades un dîner qu'il n'aurait pu s'offrir. Saint Richard de Chichester et deux de ses amis mangeaient tous les jours du pain sec et buvaient une mixture de bouillon et de vin. La viande et le poisson étaient les mets du dimanche ou des jours fériés quand la visite d'un ami ou leur bourse commune leur permettait ce régal. Tel était le dénuement de ce bon saint et de ses deux compagnons qu'ils avaient loué ensemble une chambre dont le seul mobilier était un tout petit lit, et qu'ils ne possédaient qu'une chape (vêtement de sortie) et qu'une tunique pour trois : ils se servaient à tour de rôle de la chape pour aller au cours ; des deux qui demeuraient, l'un endossait la tunique et l'autre se couchait. Plus tard, saint Richard se plaisait à raconter sa vie d'étudiant pauvre et déclarait qu'il n'avait jamais été ni plus heureux ni plus gai. Qui ne se souvient, à ce récit, de *la Vie de Bohême* par Henri Murger ? A plus d'un, on pourrait appliquer le célèbre portrait que Rabelais a tracé de Panurge : « Bien gualand homme de sa per-

sonne, sinon qu'il estoit subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps là :

» Faulte d'argent, c'est douleur sans pareille.

» Toutesfoys il avoit soixante et troys manières d'en trouver tousjours à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larreçin furtivement faict; malfaisant, pipeur, beuveur, batteur de pavez, ribleur s'il en estoit à Paris :

» Au demourant, le meilleur fils du monde.

» Et tousjours machinoit quelque chose contre les sergeans et contre le guet. »

Les plus honnêtes en étaient réduits à louer leurs bras aux bourgeois, à servir de domestiques à leurs condisciples riches ou à leurs maîtres. D'autres, moins scrupuleux, empruntaient aux amis argent ou livres, et oubliaient de rendre, témoin un certain Pierre qui, le 1^{er} janvier, avait emprunté 10 livres tournois et avait quitté Paris sans prévenir pour aller étudier à Orléans. Le prêteur le rechercha; nous ne savons s'il le retrouva le fugitif. D'autres enfin mendiaient à la porte des écoles et des églises, à celle des bourgeois. L'un de ces derniers nous dit qu'il était souvent repoussé avec des cris et des rires. « Si quelquefois on me dit : « Attends », on m'apporte un pain *de triplici mixtura* dont les chiens ne voudraient pas. On donne aux mendiants l'huile qu'on veut jeter, les viandes nerveuses qu'on ne peut mâcher, les viandes pourries, des boissons détestables, du vin aigre, des légumes avariés. Aussi la nuit, je cours la ville armé d'un bâton dans la main droite, d'un panier dans la gauche, pour disputer aux chiens leur pâture. » Rares étaient ceux qui vivaient des restes des collègues (*Statuts de Toulouse* où

il est parlé de ces étudiants parisiens), ou qui, comme Jean de Salisbury et Pierre de Celle trouvaient des bien-faiteurs intelligents et généreux comme le comte Henri de Champagne.

Ces pauvres étaient généralement des travailleurs. Ils se rendaient compte pourtant que leur travail ne servait à rien. Leurs plaintes sont venues jusqu'à nous, et elles s'élèvent contre le favoritisme qui tenait lieu des connaissances péniblement acquises. A ces malheureux, tout était peine et misère : les distractions les plus innocentes leur étaient interdites. Ils incarnaient par nécessité l'étudiant idéal, selon l'esprit des règlements qui interdisaient tous les jeux violents : la chasse, la balle, la crosse, la danse, — qui proscrivaient les jeux d'argent, dés et tables, — qui blâmaient d'assister aux comédies et aux mimes. Les seuls amusements qui leur étaient permis, le dimanche et les jours fériés, étaient l'assistance à la messe et aux vêpres chantés qui leur tenaient lieu de concert, la lecture des poèmes, des poésies goliardiques et des chroniques qui étaient les journaux du temps, et la discussion de sujets philosophiques.

Des personnes eurent pitié de ces infortunes et fondèrent des hospices ou collèges dits « des povres escholiers » ou des « bons enfans » destinés à pourvoir aux besoins matériels et intellectuels des étudiants nécessiteux. Les plus anciennes de ces maisons sont le collège de Retel, fondé par Gautier III de Lunay et par sa femme Ysabeau, comtesse de Retel, — le collège des Dix-Huit ouvert en 1180 par Joces de Londres, — le collège des Pauvres Escholiers de Saint-Honoré, créé

en 1209, — le collège de Saint Nicolas du Louvre que le comte Robert de Dreux établit en 1246, — enfin celui de Robert de Sorbon approuvé par charte royale de saint Louis en 1257 et appelé à de si hautes destinées sous le nom de Sorbonne. L'existence du collège était, au début, assurée par une rente perpétuelle ; mais peu à peu des fondations partielles affectées à des bourses d'études vinrent compléter l'œuvre du fondateur et la transformer ; ces bourses créèrent, en effet, de véritables prébendes qui assurèrent aux bénéficiers la sécurité de l'avenir, leur donnèrent l'habitude du bien-être, et par là supprimèrent trop souvent le goût du travail. L'esprit de charité qui avait donné naissance à ces établissements s'oblitéra ; l'œuvre fut accaparée par des intrigants ; et, comme par le passé, des étudiants continueront de vivre dans la gêne auprès de maisons qui leur avaient été primitivement destinées.

Les riches menaient le genre de vie qu'ils avaient accoutumé de vivre chez eux. Les fils de famille noble ou princière avaient hôtel, chevaux, voitures et nombreuse maison ; ainsi, Thomas et Hugues de Canteloup, au XIV^e siècle. La plupart de ces étudiants riches ne faisaient rien. Neel Wirker nous parle de ces jeunes gens ignares qui n'avaient d'autre ambition que celle d'être des inutilités dorées. A l'école, quand ils y allaient, ils étaient muets ou dormaient. Les maîtres n'en avaient pas moins pour eux toutes sortes de prévenances, de complaisances et de faiblesses. A une époque où le maître ne recevait pas de traitement, les riches élèves étaient la fortune du professeur. Si Robert de Melun, au dire de son élève Jean de Salisbury, dédaignait l'argent, combien d'autres

avaient moins d'honnêteté, témoins ces maîtres du Petit-Pont qui flattaient la paresse de leurs disciples en proclamant l'inutilité des longues études et du commerce des anciens, qui se vantaient de faire des savants en moins de temps qu'il ne faut à l'oiseau pour s'emplumer, et qui se faisaient payer très cher leurs vaines leçons. Les étudiants riches étaient moins attirés à Paris par la science des maîtres que par les plaisirs offerts aux jeunes gens par cette ville.

Dès le XII^e siècle, Paris passait déjà pour un lieu de délices (*locus deliciarum*), propice aux fils de famille qui voulaient faire la fête. Pierre de Celle écrivait à son ami Jean de Salisbury, en 1154 : « O Paris, comme tu es habile à prendre et à tromper les âmes ! » Le biographe d'Aldebert de Mayence, ne parle pas autrement de cette ville qui « fait couler dans les veines des jeunes gens le poison des plaisirs charnels. » Et le bon Pierre de Poitiers se voilait la face : « Quelle honte, s'écriait-il, nos écoliers se livrent aux flétrissures des plaisirs de la chair ! » Leur indignation n'était que trop légitime. Le vice guettait l'étudiant à tous les coins des rues étroites, tortueuses et sombres : « *Meretrices publice ubique per vicos et plateas civitatis passim ad lupanaria sua clericos transeuntes, quasi per violentiam, pertrahebant. Quod si forte ingredi recusarent, confestim eos sodomitas post ipsos conclamantes dicebant.* » Il l'attirait à l'entrée des cours et le retenait à la sortie, car les proxénètes, habiles et pratiques, installaient leurs établissements dans les maisons mêmes où les professeurs louaient une salle de cours sous les combles : « *In una autem et eadem domo scholæ erant superius, prostibula inferius. In parte supe-*

riori magistri legebant, in inferiori meretrices officia turpitudinis exercebant. Ex una parte meretrices inter se, et cum lenonibus litigabant; ex alia parte, disputantes et contentiose agentes clerici proclamabant. »

J. de Vitry, *Historia occidentalis*, éd. de 1596, p. 277).

Ce renseignement nous est confirmé par une lettre d'un père à son fils : « *Lupanar in scolis et ludum exerces alee, litteralis scientie profectum abhominans.* » Il ne faut pas exagérer les dangers de la vie parisienne ; les étudiants recherchaient les occasions quand elles ne se présentaient pas d'elles-mêmes. Une proclamation de l'official de Paris, en 1269, dénonce toute une classe d'écoliers ou de prétendus tels qui jour et nuit se livraient à toute sorte d'orgies, enlevaient des femmes mariées, ravissaient des vierges, et, selon la formule de cet acte, « commettaient toutes sortes d'énormités désagréables à Dieu. » On en était venu à un tel point d'abomination que la fornication simple était réputée n'être pas un péché et qu'il était de bon ton d'afficher une ou plusieurs maîtresses. L'Eglise s'effraya du mal qui s'étendait sur Paris, comme une lèpre incurable et un poison mortel, *quasi lepra incurabilis et venenum insanabile*. Du haut de la chaire, les prédicateurs le dénonçaient, et l'histoire a conservé le nom de l'un d'eux, Vulco, qui proposa aux bourgeois et aux étudiants d'ouvrir une souscription pour arracher à leur honteux métier les filles perdues. Les bourgeois versèrent cinq mille livres ; les étudiants, mille. Je soupçonne que ces derniers, pour la plupart des clerics, payèrent par crainte des rigueurs de l'officialité. Leur sacrifice fut inutile. L'insuccès de ce précurseur de la ligue contre la licence des rues dûit réjouir le cœur des étudiants.

Un autre vice allait de pair avec celui-là, l'ivrognerie. Les étudiants anglais, allemands, brabançons et flamands se distinguaient le verre en main, tout spécialement. Plus d'un s'inspirait de la devise de cet étudiant qui voulait mourir en buvant : *meum est propositum in taberna mori*. Le Quartier Latin était plein de tavernes d'où partaient des chants bruyants, souvent obscènes. Quand les buveurs sortaient avinés, ils parcouraient les rues en longues bandes, arrêtaient les passants, défonçaient les devantures et parfois, pour s'amuser, brisaient la tête de quelque bourgeois attardé. Quand deux bandes appartenant à des nations ennemies se rencontraient, elles s'insultaient et se battaient. Le guet survenait, et les adversaires, réconciliés sur le champ, s'accordaient à le rosser. Il semble même que ces habitudes d'intempérance avaient reçu droit de cité dans le monde universitaire. Les textes contiennent beaucoup d'allusions (souvent ce sont des prohibitions), à l'habitude qu'avaient examinateurs et candidats de boire ensemble pendant les examens. Il n'y avait pas de fête scolaire sans « beuverie » et festins. Les Statuts des Nations nous disent que, une fois l'an, quand l'exercice de l'année laissait un reliquat, les étudiants, recteur en tête escorté des maîtres, allaient boire dans la taverne la plus voisine et dépenser ainsi le surplus des revenus. Chaque fois qu'un étudiant recevait la *licentia docendi*, il était tenu de payer à ses nouveaux collègues un bon dîner arrosé de vins généreux. Ce banquet était coûteux : un étudiant de Paris écrit à un de ses amis de vouloir bien exposer à son père, « dont la simplicité ne comprend pas ces choses-là », combien sont coûteux les banquets d'*inceptio*; un étudiant d'Orléans demandait à

son père 100 livres (environ 200 à 250 francs) pour les frais d'examen. Enfin, c'était la coutume que les Nations célèbrassent les grandes fêtes de l'Eglise en allant à la messe, puis à la taverne voisine où l'on festoyait.

L'une et l'autre vies, la vie d'études et la vie de dissipation menaient à la maîtrise. Les professeurs désignaient au chancelier de Notre-Dame, et plus tard au chancelier de Sainte-Geneviève, les candidats qu'ils jugeaient dignes d'enseigner. La cérémonie qui faisait du bachelier un maître était équivalente à celle qui transmettait la chevalerie au jeune écuyer qui, lui aussi, est appelé dans les textes bachelier. Le récipiendaire était coiffé de la barette ; il recevait la bague et le livre ouvert, insignes de sa charge. Son premier maître lui donnait le baiser et la bénédiction, et le conduisait dans sa chaire pour qu'il fit la preuve de ses qualités professionnelles en prononçant une leçon inaugurale. Après le banquet d'introduction, il était consacré maître et pouvait ouvrir une école.

Le nouveau maître louait une salle à ses frais, car l'Université ne possédait pas un mètre carré de maçonnerie. Elle n'avait en propre que le Pré aux Clercs dont elle avait usurpé la propriété sur les moines de Saint-Germain-des-Prés. En 1329 seulement, nous trouvons les écoles d'artistes concentrées dans la rue du Fouarre ; en 1369, on édifie rue des Rats les vieilles écoles de médecine ; en 1372, la nation de France bâtit une maison d'école ; en 1415, la Faculté de Droit, ou comme l'on disait : la Faculté des Décrets, élève deux écoles dans le clos Bruneau qui lui appartenait. La dépense pour le jeune professeur n'était pas lourde : une salle de cours

se composait des quatre murs, d'une chaire et d'un siège pour le maître. Les élèves s'asseyaient sur une litière de paille en hiver, sur des branchages en été. La pièce n'était pas chauffée ; les fenêtres n'étaient pas vitrées, car le verre était encore objet de luxe. Une simple chandelle suffisait pour toute la compagnie, quand il en était besoin.

Les cours commençaient de très grand matin. Des statuts de collège parisien ordonnent aux élèves de se lever à cinq heures du matin, d'aller à la chapelle et d'être au cours à six heures au plus tard. A la Faculté de Droit, on était plus matinal encore : les cours avaient lieu à cinq heures. L'auteur d'un statut du XIV^e siècle se plaint que les maîtres vont aux écoles à l'heure de la seconde messe, c'est-à-dire commencent leurs cours à l'heure où selon la coutume ancienne ils devraient les finir, se privent ainsi d'entendre la messe et donnent aux élèves la faculté de perdre dans le sommeil, pour leur plus grand dommage, les heures de la journée les plus propices au travail. De six heures à dix heures, on travaillait. A dix heures et au plus tard à onze heures, on déjeunait. La récréation prenait fin à midi. De midi à une heure, on repassait les cours du matin, et jusqu'à cinq heures l'étudiant se livrait aux travaux de son choix. A cinq heures on dînait. Le soir était donné aux plaisirs. Le couvre-feu sonnait à huit ou neuf heures.

La durée des études était de sept ans au minimum. Jean de Salisbury passa douze ans dans les écoles. On y étudiait les sept arts et la théologie. Les sept arts étaient : la grammaire, la rhétorique et la dialectique qui constituaient le *trivium*, la musique, l'arithmétique, la géomé-

trie et l'astronomie qui formaient le *quadrivium*. On lisait les textes, on les expliquait grammaticalement, on les commentait et on les discutait. Le même professeur n'em brassait pas tout l'ensemble des matières d'enseignement : il se spécialisait dans telle ou telle branche. Les villes eurent elles-mêmes leur spécialité : Paris était surtout renommé pour ses écoles de dialectique et de théologie ; Chartres, pour ses écoles de grammaire ; Orléans, pour le droit ; Montpellier, pour la médecine, etc...

Le maître était célibataire et restait perpétuellement en contact avec l'étudiant ; il vivait de la même vie que lui et ne dépouillait jamais le vieil étudiant. Les aventures de Pierre Abailard sont trop connues pour que j'y insiste. La légende de Buridan, professeur de philosophie à Paris, qui serait devenu l'amant de Marguerite de Bourgogne à la Tour de Nesles, a pris naissance au XIV^e siècle ; elle était assez vraisemblable pour trouver créance à cette époque. Aussi, rien d'étonnant à ce qu'il y ait eu, entre maîtres et élèves, cette étroite solidarité qui est le trait caractéristique de la vie universitaire au moyen âge et dont je voudrais vous donner quelques exemples.

En 1200, un serviteur d'un noble étudiant allemand, Henri de Jacea, archidiacre de Liège, fut attaqué dans une taverne. Secouru à temps par ses amis, il laissa ses adversaires pour morts sur le lieu du combat. Le prévôt de Paris fit cerner l'hôtel des étudiants allemands. Dans la lutte, plusieurs étudiants furent tués et entr'autres l'archidiacre de Liège. Les maîtres demandèrent justice au roi qui condamna le prévôt à l'emprisonnement perpétuel, ou simplement au bannissement si le jugement de Dieu, accepté par lui, proclamait son innocence. Le

prévôt échappa à l'alternative et au châtement : dans la tentative qu'il fit pour fuir de la prison, il se rompit le cou.

Les choses ne se passèrent pas toujours aussi facilement. En 1229, pendant les fêtes du Carnaval, des étudiants entrèrent dans une taverne du bourg suburbain Saint-Marcel, où « ils trouvèrent par hasard un petit vin doux au palais », refusèrent de payer ; des mots, on en vint aux coups et on se prit aux cheveux, *alapas dare et capillos laniare* (Matth. de Paris). Les étudiants abandonnèrent le terrain ; mais le lendemain ils revinrent en force et bien armés ; ils saccagèrent la taverne, s'enivrèrent et commirent tant d'excès dans le bourg que le prieur de Saint-Marcel se plaignit à l'évêque de Paris et au légat du Pape, le cardinal Romain de Saint-Ange. Ce dernier, que les écoliers accusèrent d'être l'amant de Blanche de Castille sans autre raison apparente que leur ressentiment, obtint de la reine qu'elle prendrait des mesures de rigueur. Le prévôt lança les hommes du guet contre des étudiants qui jouaient au pied des fortifications. Plusieurs furent tués. Les maîtres prévenus suspendirent leurs cours et menacèrent de se disperser si les étudiants n'obtenaient pas une réparation éclatante. La reine s'obstina, et les maîtres tinrent parole. Les uns se retirèrent à Reims, à Angers et à Toulouse ; d'autres passèrent en Angleterre ; quelques-uns se rendirent en Italie et en Espagne. Le Quartier Latin se vida. L'exil dura trois années pleines. Le pape Grégoire IX intervint, requit par ordre le roi de France et la reine-mère de punir les coupables ; il rappela Romain de Saint-Ange que les étudiants chansonnèrent irrespectueusement. Et,

pour ramener les élèves et les maîtres à Paris, il promulgua la bulle *Parens scientiarum* (1231) qui fut comme la grande charte des libertés universitaires.

Un fait semblable, mais plus significatif peut-être, se passe en 1253. C'est encore pendant les fêtes du Carnaval. Une bande d'étudiants avait rossé le guet. Le prévôt la fit cerner dans une impasse. Un étudiant fut tué; d'autres, outrageusement maltraités, furent jetés en prison séculière sans respect pour leur qualité d'*escoliers* relevant de la juridiction de l'official. Les maîtres protestèrent contre la violation des privilèges de l'Université par la cessation de leurs cours. Seuls, deux dominicains et un franciscain refusèrent de suspendre leurs leçons et en appelèrent à Rome. Ce refus rendait vaines les protestations. L'Université voulut alors que tous ses maîtres prêtassent serment d'insister auprès du gouvernement pour obtenir justice. Les trois religieux refusèrent encore. Cette obstruction menaçait l'Université dans ses libertés. Maîtres et élèves s'adressèrent au frère du roi, Alfonse de Poitiers. Celui-ci intervint auprès de saint Louis. Deux hommes du guet, convaincus du meurtre, furent traînés à travers les rues, enchaînés à deux chevaux, et houspillés. Les frères mendiants furent exclus du corps universitaire, et cela, à la veille même du jour où les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François allaient triompher et prendre, avec Albert le Grand, Bonaventure et Thomas d'Aquin, la direction des esprits.

L'événement de 1304 nous fait connaître un nouveau mode de répression. Le prévôt avait fait pendre haut et court, au gibet de Montfaucon, un étudiant innocent, s'il faut croire le chroniqueur qui nous rapporte cette his-

toire. La cessation des cours appelle la vengeance du roi et la punition de l'officier royal. Celui-ci est condamné à dépendre lui-même le cadavre dont les chairs tombent déjà en putréfaction et à l'embrasser. Puis le clergé de Paris, réuni par l'official, va en procession, bannières déployées, jusqu'à la maison de l'offenseur pour l'exorciser : on jette contre les murs des pierres, on les asperge d'eau bénite, on prononce des formules d'imprécation contre le démon qui habite l'immeuble. Cette cérémonie se renouvellera désormais en pareille circonstance ; ainsi, en 1407. Quiconque touche à un étudiant et viole les libertés universitaires est un démoniaque.

Si les maîtres prenaient toujours le parti des élèves, ceux-ci les payaient de retour. Quand les maîtres entrèrent en lutte avec le chancelier de Notre-Dame, au début du XIII^e siècle, les élèves se prononcèrent pour eux ; ils les suivirent sur la rive gauche de la Seine et se placèrent avec eux sous la juridiction du chancelier de Sainte-Geneviève. L'exode général des artistes, puis celui des étudiants en théologie furent au premier chef des actes de solidarité ; ces actes de solidarité donnèrent naissance au Quartier Latin et préludèrent à la formation de l'Université.

La corporation des maîtres et des étudiants était donc une puissance dans l'Etat ; elle était au même titre une puissance dans le monde. Henri II d'Angleterre, dans sa rivalité avec Thomas Becket, prenait les étudiants de Paris comme arbitres. Philippe le Bel s'appuyait sur l'Université dans sa lutte contre Boniface VIII. L'Université des maîtres et des écoliers parisiens fut à la tête du grand mouvement de réforme d'où sortit l'ordonnance cabo-

chienne de 1413. Elle joua enfin, à l'époque du grand schisme, un rôle capital.

Ce passé glorieux hantait, il y a quelques années, les promoteurs des associations d'étudiants. J'ai souvent entendu dire, à l'un des plus enthousiastes partisans des associations, mon maître, M. E. Lavis, que les étudiants, s'ils savaient s'entendre et s'unir, seraient une force dans le monde. Je crois aussi que l'antique gloire des Universités françaises et en particulier de celle de Paris inspira récemment les organisateurs des nouvelles Universités, qui, en supprimant l'Université de France, parce qu'elle était une entité, ont voulu forcer pour ainsi dire les étudiants d'une même Université locale à se mieux connaître et à mieux connaître leurs maîtres. A ce prix seulement, la France pouvait reprendre son ancien rang d'éducatrice du monde. Nous avons hérité d'une belle tradition. Au Moyen Age, on avait coutume de dire qu'il y avait dans le monde trois pouvoirs : la papauté en Italie, le saint empire en Allemagne, l'Université en France. La papauté n'est plus maîtresse chez elle ; le saint empire romain germanique s'est disloqué et a sombré. L'Université nous reste, et avec elle le devoir de nous perpétuer à l'avant-garde de la civilisation.

LEVILLAIN.

*Conférence faite à la Salle de la Bourse, par
M. L. GOSSELIN, professeur au Lycée de Brest,
le Vendredi 25 Février 1895 :*

MESDAMES, MESSIEURS,

Les livres ont leurs destinées, et aussi les auteurs. La vérité de cet adage, nul exemple, peut-être, ne la prouve mieux que celui d'Hercule-Savinien-Cyrano de Bergerac. De très bonne heure, ses ouvrages sont tombés dans l'oubli, et son nom, au contraire, a, pour beaucoup d'entre nous, quelque chose de familier : depuis deux mois même, Cyrano est, comme l'on dit, *d'actualité*, et cela grâce à la belle comédie de M. Ed. Rostand. Un rôle aisé, et qui me tente, serait de laisser la parole au poète, et de vous montrer, surgissant des vers héroï-comiques les plus savoureux, cette figure de poète-matamore en passe de devenir ou de redevenir populaire. Mais pourquoi me substituer à chacun de vous, puisqu'il vous est loisible, par la lecture, de faire connaissance avec l'« homme au grand nez » sans accomplir le long voyage de la Porte-Saint-Martin ? — Permettez-moi donc de vous dire plutôt ce qu'a été le vrai Cyrano, et pour cela de m'adresser à l'œuvre qu'il a laissée et à l'époque où il a vécu : l'époque, c'est le règne de Louis XIII et la régence de Mazarin, de 1620 à 1655, et jamais les idées ni les mœurs ne furent en France plus fortes et plus bizarres ;

l'œuvre, c'est bien le fouillis le plus extraordinaire et aussi le plus riche que l'on puisse imaginer. — Faisons, s'il se peut, sortir notre auteur de l'immortalité semi-obscur où deux vers de Boileau l'ont, pour ainsi dire, cantonné :

J'aime mieux Cyrano et sa burlesque audace
Qué ces vers où Molin se morfond et nous glace.

On s'est trop souvent contenté de répéter ce bref jugement ; on ne l'a pas même expliqué. Gardons-nous des apparences et des demi-souvenirs. Cyrano de Bergerac, dit-on, ce Gascon venu de sa province, comme Scudéry, du Havre, pour effaroucher les Parisiens du Paris de Louis XIII ? — Et c'est une première erreur, car Cyrano est né à Paris ; s'il a pris le nom de Bergerac, c'est que son père possédait près de Chevreuse, à quatre lieues de la capitale, les deux petits fiefs de Mauvières et de Bergerac. — Cyrano, ce confrère en burlesque de Scarron et de d'Assoucy ? Oui, mais qui n'était pas seulement un burlesque, et dont l'audace, tout au moins, aurait besoin d'être définie. — Cyrano, ce gassendiste convaincu ? Peut-être, mais qui n'a pas été sans subir l'influence cartésienne. — Cyrano, enfin, l'auteur de je ne sais quelles histoires comiques de la Lune et des Etats et Empires du Soleil ? D'accord, mais de quelques autres ouvrages aussi : de lettres descriptives, satiriques, amoureuses, d'entretiens pointus, de vers politiques, d'une comédie : le *Pédant joué* et d'*Agrippine*, une tragédie. Voilà les notions vagues ou confuses que nous allons essayer de préciser.

I

Esquissons tout d'abord un portrait de notre auteur : étrange figure que la sienne, et toute composée de traits contradictoires !

Ecolier difficile du collège de Beauvais, victime habituelle des « piliers de classe, tire-gigots, exécuteurs de justice latine », il en garde une rancune implacable au pédantisme et aux pédants. Grangier, principal du collège, dut s'en apercevoir, s'il lui tomba entre les mains un exemplaire du *Pédant joué*. Jeune homme, Cyrano inquiète son père par une vie de débauche et de libertinage effréné, d'humeur batailleuse, il se fait blanc de son épée et se déclare « le second de tout le monde » ; « il s'imagine quelquefois être devenu porc-épic, voyant que personne ne l'approche sans être piqué ». Contre le poltron qui trouve de bons prétextes pour éviter de se battre, il n'a pas d'ironie assez méprisante. Fringant d'allures et de paroles, incapable de supporter la moindre plaisanterie, que dis-je, le moindre regard, sur un appendice nasal d'une forme étrange et d'une longueur démesurée, il est pour ses ennemis d'une brutalité terrible. Ceux qu'il ne pourfend pas sur le pré, il les fait rentrer sous terre par ses menaces, ou les blesse à mort par le ridicule. Un Ronscar, un Soucidas, un Montfleury, voilà de ses victimes. Après les coups d'épée, les coups de bâton paraissent être l'argument favori de Cyrano. Il adresse aux lecteurs de ses amis des paroles que l'on croirait échappées à la plume d'un Scudéry ; le « sot lecteur » ne trouve pas grâce devant lui, et, sachons-le bien,

est sot quiconque n'admire pas l'œuvre nouvelle qu'on daigne lui présenter. — Parlerons-nous des mille folies de sa jeunesse, de ses impertinences voulues, des corps à corps où il se compromet avec la valetaille ou les coupe-jarrets, de son fameux combat singulier avec le singe du montreur de marionnettes Brioché ? Nous méprisons ces détails aujourd'hui et ils ont fait longtemps le plus clair de la réputation de Bergerac ! — Ajoutons qu'un mauvais renom d'impiété, de folie même le poursuit, s'attache à lui, est peut-être même cause de sa mort. — Mais, par une rencontre assez ordinaire, notre auteur a toutes les qualités de ses défauts. — Cet écolier rebelle, ce jeune homme débauché a, nous le verrons, soit de science et d'étude. Une fois sa gourme jetée, il se range et fréquente peu les cabarets à la mode. « D'une grande retenue envers le beau sexe, nous dit son ami Lebreton, les plaisirs de la table ne le séduisent guère, le vin lui est odieux. » — Ce bravache est aussi un brave : il a su, par gloriole, combattre seul contre les cent coquins qui attendaient le pauvre Linière, mais il sait aussi faire mieux que son devoir à la compagnie des gardes de M. de Carbon de Castel Jaloux, dans Mouzon et devant Arras. Ce fou, mal famé et lié trop longtemps à Linière et à D'Assoucy, a su se gagner des amis comme le comte de Brienne, fils du ministre de Louis XIII, Jacques Rohault, l'élève favori de Descartes et de bien d'autres parfaits honnêtes gens. Les grands l'apprécieront à sa juste valeur : le maréchal de Gassion eut voulu se l'attacher ; il est accueilli avec faveur par Gaston d'Orléans, par le duc Henri de Guise, par le prince de Conti ; le duc d'Arpajon se déclare son protecteur ; et

toujours, nous disent les biographes de Cyrano, il fut, dans ses relations avec les grands, indépendant et fier. Quel homme fut donc Cyrano ? Une physionomie si mobile ne se peut guère préciser. Disons seulement que, doué d'une vie intense, il la dépensa à tort et à travers, prodigue de lui-même, de ses sentiments, de ses affections et de ses haines. Mais ce fut, tout compte fait, un homme de cœur, plus grand que la moyenne de ses contemporains, plus grand aussi, faut-il le dire ? que ne le donnent à croire quelques-uns de ses écrits.

Veut-on définir l'écrivain, on se heurte aux mêmes incohérences : C'est un survivant du XVI^e siècle, si l'on s'arrête, je ne dis pas encore aux hardiesses de sa pensée philosophique, mais seulement à la grossièreté des idées qu'il lui arrive d'exprimer, et au cynisme de son expression. La plaisanterie scatologique lui est familière, le mot cru ne l'effraie jamais. Précieux et précieuses avaient tenté de réagir contre cette grossièreté : pour ce qui est de la tenue et de la dignité littéraires, Cyrano fut donc de ceux que méprisèrent et combattirent l'Hôtel de Rambouillet et les sociétés analogues. Et pourtant le même Bergerac s'est laissé toucher par la Préciosité : l'afféterie italienne et l'enflure espagnole, nous les verrons s'exagérer jusqu'au ridicule dans les *Lettres amoureuses*, remplies de quel amour froid et quintessencié ! Mais ces lettres elles-mêmes ne sont-elles pas le fruit d'une gageure ? On serait tenté de le croire quand on lit les épigrammes que lance Cyrano contre le style précieux, quand on le voit railler sans pitié « les Liseurs de Romans. » De même, le *Burlesque* de Scarron devait plaire à la verve réaliste de Cyrano, qui se montra, de fait, aussi peu respectueux

de la Mythologie que l'auteur du *Typhon* et du *Virgile* travesti ; mais, devenu l'ennemi de Scarron, Bergerac blâmera avant tout Ronsecar « d'avoir profané les légendes sacrées du Parnasse. » Et il semblerait ainsi que Cyrano ne fût qu'un auteur d'ordre quelconque reflétant, avec incertitude d'ailleurs, les goûts littéraires de son temps. Mais il a sa valeur propre. Ce qui frappe d'abord chez lui, c'est son indépendance de pensée, sa liberté d'allures ; d'une science et d'une érudition plus que moyennes, il n'est pas l'esclave de ses lectures ; il fait bon marché de l'opinion de ses prédécesseurs, il ne cède *qu'à la Raison*. Cette indépendance pourtant n'allait passans danger. Toujours et partout Cyrano, trop confiant en lui-même, lâche tout frein à son imagination ; le goût est totalement absent de son œuvre. Trop souvent même, chez lui, l'imagination empiète sur cette raison dont il se déclare le fidèle sujet ; l'audace, alors, confine à la folie. Mais il serait injuste de ne pas le reconnaître : cette imagination est au service d'un sens comique indéniable ; Cyrano est véritablement poète, ne serait-ce que par la vivacité de son amour de la nature ; enfin, les solutions qu'il donne à nombre de questions philosophiques sont originales autant que hardies.

Jetons un coup d'œil sur les œuvres de Bergerac : nous y verrons le Bel Esprit, l'Auteur dramatique et le Philosophe. Aucun de ces trois aspects n'est méprisable et chacun d'eux nous permettra de comprendre ce qu'a été la littérature du temps de Louis XIII.

II

Les Lettres de Cyrano furent très probablement gardées en portefeuille, et publiées toutes à la fois en 1654 ; ce nom de lettres ne doit donc pas nous tromper : ce sont des variations plaisantes sur une circonstance quelconque, ou, plus fréquemment encore, de véritables morceaux de rhétorique : des amplifications, comme les lettres pour le Printemps, pour l'Eté, contre l'Automne, contre l'Hiver ; des descriptions, faites pour le plaisir de décrire, comme les deux lettres sur l'aqueduc d'Arcueil, sur un Cyprès, sur une tempête, sur l'ombre qui faisaient des arbres dans l'eau.

La manière de Cyrano est la même dans toutes ces lettres : il est alors de son temps ; il a, et au plus haut degré, les défauts qui, venus de l'étranger depuis cinquante ans, allaient infecter notre littérature jusqu'à Boileau.

Admirateur des Italiens et des Espagnols, Cyrano remplace le naturel par le fleuri, par le brillant et l'ingéniosité subtile ; sa devise semble être celle de Gongora l'Espagnol « Rien comme tout le monde », ou celle de l'Italien Marini : Le poète doit chercher à étonner. Il voit dans *le contraste et dans l'antithèse* la source inépuisable de toute beauté littéraire. Ecoutons-le dans sa IX^e lettre amoureuse : « Madame, le souvenir que j'ai de vous, au lieu de vous réjouir, devrait vous faire pitié. Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée qui brûle à force de trembler, que la douleur fait tressaillir de joie, et qui craint autant que la mort la guérison de ses blessures ».

La comparaison est aussi un procédé familier de notre auteur, et, trop bien servi par sa richesse d'imagination, il en arrive bientôt au plus pur galimatias ; comme il a l'esprit tourné vers le burlesque, ajoutons que ces comparaisons ne sentent pas toujours leur homme de bonne compagnie. Contre l'hiver, il nous dira : « Les hommes, épouvantés des prodiges de cette épouvantable saison, en tirent des présages proportionnés à leur crainte ; s'il neige, ils s'imaginent que c'est peut-être au firmament le chemin de lait qui se dissout ; que cette perte fait de rage écumer le Ciel, et que la Terre, tremblant pour ses enfants, en blanchit de frayeur. » S'il s'agit du printemps : « Ne diriez-vous pas que l'herbe renaissante est le poil de la terre, et que le vent est le peigne qui a soin de le démêler ? » Si par hasard Cyrano rencontre une comparaison heureuse, il est rare qu'il ne la vienne pas gâter aussitôt : « Cette belle rosée, nous dit-il dans la Lettre pour l'été, nous fait croire par ses infinies gouttes de lumière que le flambeau du monde est en poudre dedans nos prés. » — Et aussitôt il ajoute : « les Villageois s'imaginent tantôt que ce sont des poux d'argent tombés au matin de la tête du soleil qui se peigne ; tantôt la salive des astres qui leur tombe de la bouche en dormant. »

La pointe, enfin, et non pas dans ce qu'elle peut avoir de vif et de spirituel, mais trop souvent dans ce qu'elle a de plus vulgaire et de plus plat ; la pointe, qui, presque toujours, n'est que la fade équivoque et le calembourg grossier, abonde dans toutes ces lettres. « De quelque côté que je me tourne, la gelée est si grande que tout se prend, jusqu'aux manteaux. » Ou encore : « Pour moi, je porte tant de haine à ce poison (le Vin), qu'encore que l'eau-

de-vie soit un venin beaucoup plus furieux, je ne laisse pas de lui pardonner, à cause que ce m'est un témoignage qu'elle lui a fait perdre l'esprit. »

Cinquante-quatre lettres d'un tel style, n'est-ce pas chose pénible pour le lecteur ? Cyrano ne le croyait certes pas, et de cette prose, qui trouva force admirateurs, il fut toujours très glorieux. Qu'on ne vienne pas, en effet, parler de simple jeu d'esprit, de pastiches des écrits du temps. Cyrano avait les défauts de son époque et les considérait comme autant de qualités. Rien n'est curieux, à cet égard, comme les deux lettres qu'il écrivit sur l'aqueduc d'Arcueil : la première description qu'il avait faite de cette merveille avait été perdue ; de mémoire, Bergerac la refit ; par malheur pour lui, nous avons aujourd'hui les deux morceaux, et nous découvrons qu'il s'était efforcé, en y réussissant trop souvent, hélas ! de retrouver pour le second toutes les gentilleses du premier. Dans tous les deux nous voyons un aqueduc « qui est un reptile ; c'est un morceau pour la bouche du roi ; c'est une grande épée qui va faire mettre par les porteurs d'eau des bouts de bois à son fourreau ; c'est une couleuvre immortelle qui s'enfonce dans son écaille à mesure qu'elle en sort ; c'est un pâté dont la sauce est vive ; c'est un os dont la moëlle chemine ; c'est un serpent liquide dont la queue va devant la tête. »

De telles extravagances cesseront de nous surprendre, si nous nous rappelons sa profession de foi au début des *Entretiens Pointus*. « La pointe, nous dit-il, n'est pas d'accord avec la raison ; c'est un agréable jeu d'esprit ; toujours on a bien fait, pourvu qu'on ait bien dit ; on ne pèse pas les choses ; pourvu qu'elles brillent, il n'importe. »

Le burlesque n'est pas absent de ces lettres. Dans la lettre du Songe, postérieure sans doute à 1644, il est bien difficile de ne pas voir une influence de Scarron sur Bergerac : le Typhon est précisément de cette année 1644. D'ailleurs l'imagination de Cyrano le portait vers le burlesque : il aime à personnifier les éléments, à leur faire accomplir les fonctions les plus basses de l'humanité, à les dépouiller, pour ainsi dire, de leur attirail mythologique. Dans sa lettre du Songe, il s'attaque, tout comme Scarron, aux personnages historiques et mythologiques de l'antiquité. Il est descendu aux enfers, et, au moyen d'un calembourg, d'une équivoque, dégonfle les gloires les plus consacrées. Nous lisons ceci, qui est du pur burlesque : « Le vieux Saturne, qui n'y entendit point de finesse, reçut sans murmurer la compagnie d'une troupe *de faucheurs*, à ceux de la conformité du sceptre. » Arthémise consent à se loger avec des blanchisseuses « à la charge, leur crie-t-elle, que pour la peine de vous aider à vos lessives, j'aurai *les cendres* à ma disposition ; Thésée demanda à loger avec les tisserands, se promettant de leur apprendre à *conduire le fil*. » Comment, après cela, s'étonner que dans la même lettre Cyrano ait trouvé ce beau trait : « On mit avec les poètes force Espingliers, Eguilletjers, Fourbisseurs et autres dont la besogne, ainsi que les ouvrages, ne valent rien *sans pointe*. »

Dans ces lettres amoureuses, Cyrano prend, de plus, *le langage à la mode* : son vocabulaire est celui des Benserade et des Saint-Amant. Feux, flammes, glaces, fers, fleurs, divinités, tyran, mort, chaîne : peu importe l'ordre de ces mots, il suffit qu'ils se trouvent réunis.

Une seule lettre, la X^e, nous paraît avoir un accent ému et véritablement personnel : encore n'est-il pas impossible que ce soit une imitation d'Ovide.

A côté de ce Bergerac faiseur de pointes, burlesque et précieux, il en est *un satirique* de physionomie déjà plus personnelle.

Il ne s'agit pas ici de la Satire à haute portée, philosophique ou sociale, telle que nous la verrons dans les histoires comiques. Des dix-neuf lettres satiriques, les unes s'adressent à des personnages littéraires : Scarron, devenu Ronscar, d'Assoucy ou Soucidas ; d'autres visent des ennemis privés de Bergerac : Montfleury, le gros homme, acteur aimé de l'Hôtel de Bourgogne, Messire Jean, un pédant ; une lettre contre les médecins, une autre contre le carême sont un peu plus générales ; celle enfin qui attaque les frondeurs, est une véritable profession de foi politique.

Ce qui, à nos yeux, dépasse toutes ces lettres satiriques, c'est la trivialité du ton, la grossièreté de l'invective, le cynisme des termes, et, plus que tout cela, l'allure insupportable de matamòre qu'y a presque constamment « *Hercule de Bergerac* ».

Il dira, d'une façon plus qu'arrogante, à un médisant : « Je vous châtierai avec si peu d'animosité que, le chapeau dans une main et dans l'autre un bâton, je vous dirai, en vous brisant les os, je suis, Monsieur, votre très humble serviteur ». Plus persifleur encore, il écrit à d'Assoucy : « Non, non, petit Nain, ne pensez pas être quelque chose ; essayez de vous humilier en votre néant, et croyez comme un article de foi, que si vous êtes encore aussi petit qu'au jour de votre naissance, le Ciel l'a

permis ainsi pour empêcher un petit mal de devenir grand. » Quelle brutalité insolente dans sa lettre à Montfleury ! « Je puis vous assurer que si les coups de bâton s'envoyaient par écrit, vous liriez ma lettre des épaules. Pensez-vous donc qu'à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échine qu'une de vos omo-plates, je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau ? » Mais, si nous laissons de côté ces brutales menaces, nous devons reconnaître que dans ses injures les plus grossières, il y a une véritable verve comique, triviale et cruelle sans doute, mais pittoresque et d'une vie saisissante. Il est indéniable que la lettre à Scarron fait peu d'honneur à Cyrano : il y est atrocement impitoyable pour le pauvre cul-de-jatte qui avait le malheur de n'aimer pas les pointes, et de l'avoir dit. Mais n'est-ce pas une eau-forte à la manière du Lorrain Callot, que ce portrait de Ronscar : « Je me figure donc que si ses pensées se forment au moule de sa tête, il doit avoir la tête fort plate ; que ses yeux sont des plus grands, si la nature les lui a fendus de la longueur du coup de hache qui lui a fêlé le cerveau. Il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le cou, sans le pouvoir étrangler et ces jours passés, un de ses amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras torts et pétrifiés sur ses hanches, il avait pris son corps pour un gibet, où le Diable avait pendu une âme. »

Il est trop évident qu'il force ainsi ses ennemis à se taire, à s'effacer devant lui ; mais, négligeant les inimitiés personnelles de Cyrano, demandons-nous quelle est la portée de sa satire : elle est souvent aussi juste que le

ton en était ironique et cruel. A plusieurs reprises, il dirige ses traits contre ceux qui emploient le style prétentieux et fade des romans ou des poésies amoureuses alors à la mode. Il écrit, par exemple, à l'auteur du *Triomphe des Dames*, et le félicite d'avoir montré du goût, en faisant grâce au lecteur d'expressions rebattues. « Ce qui m'étonne à la vérité, c'est que vous ne leur avez point mis en main, pour nous détruire, les armes ordinaires; vous n'avez point cloué des étoiles dans leurs yeux; l'or, l'ivoire, l'azur, le corail, les roses et les lys n'ont point été les matériaux de votre bâtiment. » Il critiquera plus vivement encore dans l'histoire comique des États et Empires du Soleil, le langage amoureux de ses contemporains : « Quoi donc, la contrée des amants est-elle sujette aux inondations? Il le faut bien dire, me répondit-elle, car l'un de mes amoureux m'écrivit que, du regret de mon départ, il venait de répandre un océan de pleurs. J'en vis un autre qui m'assura que ses prunelles, depuis trois jours, avaient distillé une source de larmes... Enfin, vous pouvez conjecturer que le Royaume des Amants doit être bien aquatique, puisqu'entre eux ce n'est pleurer qu'à demi quand il ne sort de dessous leurs paupières que des ruisseaux, des fontaines et des torrents. » En raillant ainsi, Bergerac devait penser au fameux sonnet de Diane de l'abbé Desportes, dont voici le dernier tercet :

Et moi, de vos courroux fuyant la violence
Et portant sous le bras ma débile espérance,
Troublé, je me submerge en la mer de mes pleurs !

La satire de Cyrano ne porte pas moins juste quand elle

s'attaque non plus à des goûts littéraires ni à des habitudes de langage, mais à une corporation tout entière, celles des médecins par exemple. Bergerac, alors, a toute la verve d'un Molière. Pas plus qu'à l'auteur du *Malade imaginaire* et de l'*Amour médecin*, MM. les *Gradués* ne lui imposent. Il nous dessine le portrait d'un médecin Tant-Mieux, « devant qui le malade se meurt à force de se bien porter. » Non sans éloquence, il les cite en justice, de la part des Trépassés. « Entre tous les humains, ils ne trouvent pas un avocat ; il n'y aura juge qui n'en convainque quelqu'un d'avoir tué son père, et, parmi toutes les pratiques qu'ils ont couchées au cimetière, il n'y aura pas une tête qui ne leur grince des dents. Que les pussent-elles dévorer ! »

Cette satire s'élargit encore, lorsqu'il s'en prend aux Frondeurs. Il avait, lui aussi, dans le premier feu de la révolte, écrit sa *Mazarinade*. Il y attaquait, avec la dernière grossièreté, les mœurs du Cardinal. Mazarin est la cause de la ruine universelle ; un juste châtiment va l'en punir. Le peuple accomplira lui-même sa vengeance ; il se saisira du ministre, le livrera à Maître Jean Guillaume, le Bourreau.

Que les Carabins de Saint-Côme
Ecorchent vite, au gré de tous,
L'Ecorcheur de tout le Royaume !
Et le Diantre gobe son âme !

En 1652, la conversion est complète. Dans sa Lettre aux Frondeurs, Cyrano fait un magnifique éloge de Mazarin qu'il compare à Richelieu. Peu important ici les raisons de cette palinodie. Qu'il ait écrit son premier pamphlet pour complaire au prince de Conti et au duc

de Beaufort, cela est possible ; qu'il se soit rétracté, au moins autant par désir de se distinguer que par conviction, cela est probable ; mais il nous suffit d'admirer la force de réfutation démonstrative de Cyrano, quand il prouve que Mazarin ne pouvait se conduire autrement qu'il l'a fait ; la malice et l'ironie dont il persifle « ce marchand drapier qui se figure qu'il en va du gouvernement d'une monarchie comme des gages d'une chambrière, ou de la pension de son fils Pierrot » ; sa largeur et sa profondeur de vues lorsqu'il établit la légitimité du pouvoir de Mazarin, représentant du Roi, représentant de Dieu sur la terre ; son éloquence enfin, à l'accent vengeur, quand il prend à partie l'ingrat Scarron, qui a écrit la *Mazarinade* après avoir commencé par louer Jule plus grand que l'autre Jule : « Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon ; confessez, en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le malade de la reine, mais encore le malade du roy. Il meurt chaque jour par quelque membre, et sa langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent... Un tel spectacle ne vous excite-t-il pas à la pénitence ? Admirez, endurez, admirez les saints jugements du Très Haut ! »

C'est qu'en effet, Cyrano, quand il voulait bien n'être pas bel esprit, était capable de sincérité et de passion.

Il a une âme de poète. Dans sa Description d'une Maison de Campagne, il nous laisse deviner combien il goûtait les beautés simples de la nature. « Là, de tous côtés, les fleurs, sans avoir eu d'autre jardinier que la Nature, respirent une haleine sauvage qui réveille et satisfait l'odorat ; la simplicité d'une rose sur l'églantier, et l'azur

éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissent pas de liberté pour le choix. Là, le printemps compose toutes les saisons; là, les ruisseaux racontent leurs voyages aux cailloux; là, mille petites voix emplumées font retentir la forêt du bruit de leurs chansons...

« A côté du château se découvrent deux promenoirs, dont le gazon vert et continu forme une émeraude à perte de vue... Au milieu d'un tapis si vaste et si parfait, court à gros bouillons d'argent une fontaine rustique, qui voit les bords de son lit émaillé d'orangers et de myrtes. » Mais un tel sentiment de la nature, tout le monde, semble-t-il, peut l'avoir; il suffit pour cela de se plaire au parfum des fleurs, à l'ombre des arbres, au murmure des ruisseaux. Il en est un autre, qui est à proprement parler du panthéisme, et qui consiste à donner vie à tout l'univers. Bien que disciple d'Epicure et de Lucrèce, Cyrano croit qu'en la nature, tout est vivant, tout sent, tout parle. « N'avez-vous pas pris garde à ce vent doux et subtil qui ne manque jamais de respirer à l'orée des bois? C'est l'haleine de leur parole, et ce petit murmure ou ce bruit délicat dont ils rompent le silence sacré de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais, encore que ce bruit des forêts semble toujours le même, il est toutefois si différent que chaque espèce de végétal garde le sien particulier, en sorte que le Bouleau ne parle pas comme l'Erable, ni le Hêtre comme le Cerisier. » Pour être complet, nous devrions louer encore, chez Cyrano, l'agrément et la vivacité du conteur. Il y a dans ses Romans tel récit qui, plein de souffle, vole alerte et rapide; tel autre, est rempli de délicatesse et de passion. Mais nous préférons insister sur une qualité dernière, celle par

laquelle il est vraiment lui-même, la force de l'imagination, sa fantaisie ailée de poète. C'est dans les deux Histoires Comiques que cette fantaisie se déploie le plus à l'aise. Dans ce cadre ingénieusement choisi, quel libre cours ne peut-il pas laisser à sa verve imaginatrice ! Il va de sphère en sphère, parcourant les espaces célestes, et toujours ce sont de nouvelles péripéties, de nouvelles rencontres, de nouveaux entretiens ! Dans ce monde irréel, Cyrano s'en donne, comme on dit, à cœur joie : il construit une société à sa fantaisie, y donne aux poètes le premier rang, y honore la jeunesse et l'amour. Tout comme Aristophane, il se construit, lui aussi, une cité des Oiseaux. Nous comprenons alors la description qu'il fait, dans son *Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*, du fleuve de l'Imagination. « Sa liqueur légère et brillante étincelle de tous côtés ; il semble, à regarder cette eau d'un torrent de bluettes humides, qu'elles n'observent, en voltigeant, aucun ordre certain. Après l'avoir considéré plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle roulait dans sa couche était de pur or potable, et son écume, d'huile de talc. » Pourquoi faut-il que chez Cyrano ce « pur or potable » soit si souvent mêlé de cuivre ? Sa fantaisie devient alors débauche et dévergondage d'imagination, et le goût est ce qui manque le plus à ses fictions !

Dans la pièce de M. Rostand, le burlesque, le précieux, l'ami de la pointe et du calembourg nous ont été rendus ; mais, le poète n'a pas craint, usant de ses droits de poète, de mettre dans tout son jour ce qui est le plus fugitif

peut-être de toute l'œuvre de Bergerac, je veux dire cette sincérité, cette émotion vibrante, cette passion profonde et naïve qui, seules, nous touchent véritablement, parce que seules, elles nous permettent de découvrir l'homme sous l'auteur. Jamais, par exemple, l'amour n'a parlé langage plus finement nuancé, et aussi d'une émotion plus vraie, que dans le dialogue où Cyrano fait, pour le compte de son ami Christian, la cour à sa belle cousine Roxane.

Pourquoi le vrai Cyrano n'a-t-il pas toujours tenu ce langage ? A vrai dire, il l'a soupçonné, mais à s'en contenter, il eût craint que son esprit ne fût dupe de son cœur : c'est pour avoir eu trop d'esprit que Cyrano a vu sa gloire périr si jeune !

III

Si nous voulons avoir une idée exacte des goûts littéraires du temps, il ne faut pas négliger de rappeler la vogue renaissante des spectacles et des choses du théâtre ; il n'est donc pas surprenant que Bergerac nous ait laissé deux ouvrages dramatiques : une comédie, *le Pédant joué* ; une tragédie, *la Mort d'Agrippine*, veuve de Germanicus.

Le Pédant joué fut composé de 1638 à 1640, peut-être représenté vers 1645, par les Comédiens de l'Illustre Théâtre ; la première édition qui nous en ait été conservée est de 1654. *Le menteur* n'avait donc pas paru, quand Cyrano écrivit son *Pédant* ; il connaissait sans doute, au contraire, les premières comédies de Corneille, représentées de 1629 à 1636. *Le Pédant joué*, toutefois,

est bien loin de continuer la tradition de la comédie romanesque dont *Mélite*, *la Suivante*, *l'Illusion comique* ou *la Place Royale* sont les modèles les plus connus. Mais la comédie de Cyrano, passant par dessus celle de Corneille, remonte presque au XVI^e siècle et rappelle la Farce d'origine gauloise, et rajeunie par Larrivey. De la Farce elle nous offre les types convenus : celui du *Gilles*, Pierre Pâquier, le suppôt de Grangier ; du *Scapin*, Corbinelli, le valet de Charlot Grangier ; du *Matamore*, enfin, venu d'Italie avec Larrivey, et fort en vogue depuis quarante années, à cause de la guerre contre l'Espagne. Écrit en prose, comme les pièces de Larrivey, *le Pédant joué* a encore de la Farce, l'intrigue lâche, l'inhabileté de la liaison des scènes, et, qui pis est, l'obscénité du langage.

L'intrigue ne peut être prise au sérieux : qui épousera Manon, la fille de Granger, de M. de la Tremblaye, gentilhomme, mais pauvre ; de Châteaufort, matamore bien vite démasqué, ou de Gareau, paysan rusé qui se dit riche, faisant fond sur un héritage plus que problématique ? Le vieux Granger lui-même se verra-t-il agréer par Gênevot, sœur de M. de la Tremblaye, aimée par son propre fils Charlot Granger ? M. de la Tremblaye l'emporte, car il a surpris Granger le père voulant pénétrer chez sa sœur Gênevot, et il fait semblant d'en être fort irrité, mais Gênevot échappe au vieillard et celui-ci, dupé par la ruse de Corbinelli, en croyant jouer une comédie, marie celle qu'il aime à son fils, son rival heureux. Mais tous ces caractères de second plan : Charlot et Gênevot, M. de la Tremblaye et Manon sont tellement pâles, que leur passion ne peut guère nous toucher. Où se passe, de plus, cette action, chargée d'entrées, de

sorties, de coups de bâton et d'escalades ? Singulier collège, en vérité, si c'est au collège de Dormans ! Enfin, le ton du *Pédant joué* n'est pas celui de la bonne compagnie : cette œuvre, trop libre d'un écolier pouvait faire rougir les honnêtes gens : et ceux qui allaient rire aux plaisanteries un peu gaillardes du Cliton de Corneille, se fussent fait un scrupule d'entendre les obscénités de Gareau et celles de Granger.

La pièce vaut mieux cependant que cette condamnation. On y trouve quelques situations vraiment comiques, et deux scènes, tout au moins, ont eu l'honneur d'être jugées par Molière lui-même, dignes de passer dans son propre théâtre : c'est la scène de la Galère, et celle où Granger apprendra de Gênevot comment lui furent extorquées ses chères pistoles par ce fourbe de Corbinelli. On sait l'excellent parti que Molière en tira pour ses *Fourberies de Scapin* : il serait piquant de montrer quelle supériorité l'imitation a sur l'original, et combien Molière l'emporte par la vraisemblance et aussi par la convenance du ton.

La pièce de Cyrano est surtout comique par les caractères, ou, du moins, par trois d'entre eux. *Le Matamore*, le *Pédant*, Granger lui-même et le paysan Mathieu Gareau. *Le Matamore*, c'est M. de Châteaufort « qui s'accommode, d'ailleurs, de tout autre titre, pourvu qu'il soit inébranlable, comme la Montagne, la Tour, la Roche, la Butte, Fort Château et Châteaufort » ; il est lâche autant que bravache ; ses rodomontades sont ridicules autant que ses épaules complaisantes. « Ce fils du Tonnerre, ce frère aîné de la Foudre, ce cousin de l'Eclair, cet oncle du Tintamarre, ce neveu de Caron, ce

gendre des Furies, ce mari de la Parque, ce ruffian de la Mort, ce père, ancêtre et bisaïeul des Eclaircissements, » se laisse gourmer par Mathieu Gareau et bâtonner par M. de la Tremblaye, en ayant grand soin de contenir son courroux, dont les effets feraient trembler l'univers. C'est, sans aucun doute, une énorme caricature. Mais n'allons pas crier à l'invraisemblance absolue. Scarron a pu écrire les boutades du capitaine Matamore, dont les stances nous racontent les combats héroïques contre Hercule, le Ciel, l'Amour et la Mort; Corneille a pu remplir le Matamore de l'*Illusion comique*, d'un orgueil incommensurable :

Quand je veux j'épouvante, et quand je veux je charme,
Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour,
Les Hommes de terreur et les Femmes d'amour !

Au même moment, Georges de Scudéry et Hercule de Bergerac écrivaient leurs préfaces menaçantes à l'adresse des sots lecteurs. Le Type était alors vraiment populaire, et je ne sais si le combat épique de Cyrano, contre les cent coquins qui attendaient son ami Linière, est beaucoup plus invraisemblable que les exploits dont se vante M. de Châteaufort. Le contraste entre la vantardise et la lâcheté du Matamore était une source assurée de rire facile : Cyrano lui doit au moins une idée franchement comique. N'est-il pas plaisant de voir Châteaufort se faire donner un garde, par la Justice du Roi, pour n'être pas tenté de se battre en duel et s'apercevant, avec quelle frayeur, qu'il a perdu ce précieux compignon !

Un autre caractère, qui fait plus honneur à Cyrano parce qu'il est plus original, c'est celui de Mathieu

Gareau. C'est, il est vrai, un souvenir de nos vieux fabliaux et il est bien de race gauloise, ce paysan dont le caractère est fait d'humeur rusée et matoise, de bon sens imperturbable, et aussi de naïveté grossière et même brutale. Mais Cyrano a su lui donner une physionomie vivante, l'a opposé de façon drôlatique au Matamore, lui a fait parler un rude et savoureux patois. Molière se souviendra de cette figure quand il mettra en scène l'Alain de l'*Ecole des Femmes*, le Pierrot de *Don Juan*, le Lucas du *Médecin malgré lui*. Tout en montrant plus de mesure et de goût que Cyrano, il ne réussira pas, et c'était impossible, à donner plus de vie à ses paysans que n'en a Mathieu Gareau.

Le Pédant joué était une pièce de circonstance ; il était naturel qu'une sorte d'attrait aristophanesque s'attachât à la figure de Grangier, ce principal dont Cyrano voulait tirer vengeance. Et de fait, il a tracé une charge pleine de verve de ce Pédant qui, ainsi, n'est plus seulement le type traditionnel de l'ancienne Farce. Voyons le « burlesque crayon de notre ridicule docteur » ; il lui est tracé par Gênevot elle-même, ignorant à qui elle parle : « Figurez-vous un rejeton de ce fameux arbre coco, qui seul, fournit un pays entier des choses nécessaires à la vie. Premièrement, en ses cheveux, on trouve de l'huile, de la graisse et des cordes de luth ; sa tête peut fournir de corne les couteliers, et son front, les nécromanciens, de grimoires à évoquer le diable ; son cerveau, d'enclume ; ses yeux, de cire, de vernis et d'écarlate ; son visage, de rubis ; sa gorge, de clous ; sa barbe, de décrottoire ; ses doigts, de fuseaux ; sa peau, de lime ; son haleine, de vomitif ; ses oreilles, d'ailes à moulins ;

sa bouche, de four à bois... Pour son nez, et ici notre Cyrano a pensé au sien : il mérite bien une égratignure particulière. Cet authentique nez arrive partout un quart d'heure devant son maître ; dix savetiers, de raisonnable rondeur, vont travailler dessous, à couvert de la pluie. Ne voilà-t-il pas un joli Ganymède ? » Les paroles d'un tel personnage sont dignes de ces traits. Ce Pédant a la mémoire farcie de souvenirs historiques et mythologiques ; ce discoureur infatigable, ce terrible consommateur d'antithèses, de comparaisons et d'hyperboles, ce raisonneur scolastique et subtil dont la logique est fleurie de latinismes, est dessiné d'un trait plus gros, mais non moins vrai que Maître Patelin, et ce n'est peut-être pas un maigre éloge.

On le voit donc, c'est pour la verve bouffonne de l'imagination, c'est aussi pour la saveur du style que le *Pédant joué* mérite d'être loué. Mais il y a entre la comédie de l'écolier Cyrano et le *Menteur*, de Corneille, toute la différence qui existe entre la farce du XVI^e siècle et la pièce qui annonce l'auteur de l'*Etourdi* et de l'*Ecole des Femmes*.

« L'*Agrippine* » de Cyrano mérite-t-elle de soulever un problème chronologique ? Ceux qui, ayant découvert notre auteur, en ont voulu faire un grand homme, l'ont pensé ainsi. Bien que la première édition retrouvée soit de 1654, M. P. Lacroix, après M. Ch. Nodier, ne craint pas de dire : « Je crois fermement, et tout l'annonce, qu'*Agrippine* est antérieure aux chefs-d'œuvre de Corneille (et particulièrement à *Cinna*), qui s'en est souvenu

plus d'une fois. Cyrano avait trop de prétentions à l'originalité pour être le plagiaire de personne, et il n'y avait pas de raison pour que Corneille se gênât plus avec Cyrano qu'avec Diamante, Guillen de Castro et Calderon. Mais on sait ce que vaut l'accusation lancée par Voltaire contre Corneille d'avoir pillé Diamante qui est, en réalité, le traducteur du *Cid* français ; l'auteur de *Cinna* est aussi peu coupable à l'égard du poète d'*Agrippine*. *Cinna* est du 9 mars 1640, composé avec Horace pendant les années 1638-1639. Cyrano eût donc eu dix-huit ans, lorsqu'il écrivait non seulement *le Pédant joué* mais encore *Agrippine*, et Corneille eût pris connaissance des manuscrits de ce jeune écolier : Tout cela est invraisemblable, et d'une chronologie hautement fantaisiste. La *Mort d'Agrippine*, dont on ne sait la date, à vrai dire, est l'œuvre d'un imitateur de Corneille, d'un imitateur de *Cinna*, voilà qui est incontestable.

Le sujet est simple en lui-même : Agrippine, la veuve de Germanicus, veut venger la mort de son époux, empoisonné sur les ordres de Tibère ; elle n'y parvient pas, malgré l'aide de l'affranchi Séjan, et paye de sa vie sa conspiration. C'est, comme on l'a dit, *Cinna retourné*. Mais Cyrano a compliqué, comme à plaisir, l'intrigue de sa pièce, et, par la réunion de personnages qui étalent leur scélératesse, par l'accumulation de péripéties, de coups de théâtre laborieusement amenés, il a fait de sa tragédie un véritable mélodrame.

L'analyse d'une telle pièce serait fastidieuse, et ce ne serait pas trop d'une attention scrupuleuse pour suivre l'action, même à la représentation. Veut-on, cependant, un exemple de l'habileté de Cyrano dramaturge, et des

coups de théâtre qu'il imagine ? Au troisième acte nous en trouvons deux, dont le seul défaut, peut-être, est d'être trop ingénieusement préparés.

Agrippine confie à sa suivante, Cornélie, qu'elle est tourmentée par l'ombre de son époux : Germanicus se plaint de n'être pas encore vengé ; le moment est venu de le satisfaire : elle va, dit-elle hautement, percer le flanc de César :

Et jusque sur son trône hérissé de hallebardes
Je veux, le massacrant au milieu de ses gardes,
Voir couler, par ruisseaux, de son cœur expirant
Tout le sang corrompu dont se forme un tyran.

Tibère la surprend au milieu de cette belle tirade ; et Agrippine, à l'instant même si résolue, a recours, une fois encore, à la dissimulation : elle explique ses menaces ; elle les a entendues, en un songe, dans la bouche de Brutus !

« La réponse est d'esprit et n'est pas mal conçue, répond Tibère. » C'est un éloge que Cyrano se décerne lui même ; il le mériterait, s'il n'était le seul à le mériter, car, par cette réponse et dans cette scène, le caractère d'Agrippine devient singulièrement obscur et inconsistent. Mais éclate un nouveau coup de théâtre. Sur des paroles équivoques d'Agrippine, Séjan se croit trahi par sa complice :

SÉJAN (*bas à Agrippine, et se jetant aux pieds de l'empereur*)

Nous périrons, Madame, et sans implorer grâce —
Oui, Seigneur, il est vrai, j'ai conjuré.....

Mais il s'aperçoit de son erreur :

Imprudent, qu'ai-je fait ? Tout est désespéré !



Mais non, rien n'est perdu, le trop ingénieux Séjan
s'en tire par un calembourg :

J'ai conjuré cent fois ta profonde sagesse,

dit-il à Tibère

De ne point écouter ces lâches ennemis...

Et Tibère voit encore une fois ses soupçons déjoués.

Le dénouement d'*Agrippine* est resté célèbre : que
Cyrano ait voulu se moquer des récits interminables qui
terminaient alors le cinquième acte, ou, plutôt, qu'il ait
voulu conserver au tyran sa hauteur méprisante et
farouche, il annonce, sans y insister, la catastrophe qui
a perdu les complices découverts et condamnés par
l'Empereur :

NERVA

J'ai vu la catastrophe
D'une femme sans peur, d'un soldat philosophe.
Séjanus a, d'un cœur qui ne s'est point soumis,
Maintenu hautement ce qu'il avait promis ;
Et Livilla de même, éclatante de gloire,
N'a pas d'un seul soupir offensé sa mémoire ;
Enfin, plus les bourreaux qui les ont menacés...

TIBÈRE

Sont-ils morts l'un et l'autre ?

NERVA

Ils sont morts.

TIBÈRE

C'est assez.

Dans une action heurtée et souvent maladroite, les personnages ont-ils quelque vie, quelque réalité ? Ils en procurent parfois l'illusion, mais parfois aussi des exagérations, de l'emphase et de la déclamation leur donnent l'allure de simples fantoches.

Agrippine, placée par le poète au premier plan, est mue par le désir de la vengeance ; trop souvent elle ruse, plus souvent encore elle déclame. Elle nous intéresse pourtant par son orgueil et son indomptable fermeté. Elle est digne de Germanicus quand, avec une superbe confiance, elle s'écrie :

Moi, j'irai cependant solliciter les dieux :
Ils me doivent secours, puisqu'ils sont mes aïeux !

Cyrano, en nous peignant ainsi la femme de Germanicus, nous fait penser aux traits dont Racine caractérisa la fille du même Germanicus, la mère de Néron. Mais, plus souvent aussi elle rappelle l'*Emilie* de Corneille, plus virile encore, plus inhumaine que l'amante de Cinna : la *furie* n'est plus *adorable*.

Séjan est une figure plus complexe et plus vivante, mais d'un dessin moins net. C'est un fourbe, c'est un ambitieux : l'ambitieux a quelque grandeur ; le fourbe, grossier traître de mélodrame, est encore plus repoussant qu'odieux. Mais tout un côté de son caractère est original : l'au-lace d'invention de Cyrano est alors, sinon fidèle à l'histoire, du moins vivante et personnelle.

Affranchi, Séjanus professe hardiment l'égalité des droits de naissance :

Mon sang n'est point royal, mais l'héritier d'un roi
Porte-t-il un visage autrement fait que moi ?
Son sang, auprès du mien, est-il d'autre couleur ?
Mon nom serait au rang des héros qu'on renomme
Si mes prédécesseurs avaient saccagé Rome,
Mais je suis regardé comme un homme de rien,
Car mes prédécesseurs se nommaient gens de bien.

Evidemment, cet aventurier, ce soldat de fortune, qui brûle d'être « un magnifique traître », et qui parle déjà comme un héros de Voltaire, est loin du Séjan avide et sournois de l'histoire. Cyrano achève d'en faire une figure de fantaisie, en lui inspirant une fermeté d'âme et aussi un mépris des dieux plus près du libertinage du temps, que du stoïcisme de Sénèque.

Nous le verrons bientôt railler les dieux et leur foudre ; quand Agrippine le menace de le dénoncer, il répond :

Cela n'est que la mort, et n'a rien qui m'émeuve.

AGRIPPINE

Mais cette incertitude où mène le trépas ?

SÉJAN

Étais-je malheureux lorsque je n'étais pas ?
Une heure après la mort, notre âme évanouie
Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Ce qui nous permet de lire la tragédie de Cyrano aujourd'hui encore sans ennui, c'est la langue dont elle est écrite. Nulle part, en effet, l'auteur n'a pu déployer plus à l'aise ses qualités naturelles. Sans doute, son goût pour l'antithèse l'a souvent mal inspiré ; il n'a pas même reculé, parfois, devant la pointe, et rien, si ce n'est le

mauvais goût du temps, ne peut excuser des vers comme ceux-ci :

Dans la source du ciel, il perdit la lumière
Et, *pour un lit superbe*, à son dernier sommeil
Il s'alla reposer *au berceau du soleil*;

« Cela veut dire que Germanicus est mort en Orient ! »
Ou bien encore :

La terre en trembla même, afin que l'on pût dire
Que sa fièvre causait des tourments à l'empire.

Mais, tout comme dans la tragédie du *Monde où l'on s'ennuie*, il y a un beau vers, il y en a même plusieurs.
On marche dans la nuit :

L'éclat de notre acier en dissipera l'ombre,

s'écrie Germanicus. Ce héros, dira sa veuve :

Se cachait presque entier dans les coups qu'il donnait

ou encore :

Il devança le jour qui courait devant lui.

D'autres vers sont coulés véritablement dans le moule
Cornélien :

Pour perdre un si grand homme, il faut plus d'une mort,

dit Agrippine, en parlant de son époux.

Et enfin Corneille n'aurait pas désavoué ce vers, lui
qui, d'une pensée particulière, aime à faire une maxime
générale :

La Vertu devient crime, en faisant trop de bruit.

C'est qu'en effet, comme celle de Corneille, la langue tragique de Cyrano est éminemment oratoire ; les entraves du vers ont forcé l'imagination de notre poète à s'assagir, sa faculté d'improvisation à se restreindre. Et les efforts de Cyrano ont été heureux : il a produit mieux que l'œuvre d'un bon rhétoricien, le maître de rhétorique fût-il Corneille lui-même.

IV

Il est un troisième aspect sous lequel nous devons enfin considérer Cyrano ; il a laissé la réputation d'un philosophe : quelle estime devons-nous avoir pour le penseur ?

La connaissance du milieu dans lequel il a vécu, de 1642 à 1655, nous permettra de comprendre la direction générale de son esprit. Cyrano est un *libertin* : mais, qu'est-ce qu'un libertin ? qu'était-ce que la société libertine vers 1640 ? Il nous faut répondre à ces questions si nous ne voulons pas risquer de prendre notre philosophe pour une exception, presque une monstruosité. Les libertins sont fils du *xvi^e* siècle, nourris de Rabelais et de Montaigne. Le culte ardent de la nature, nous l'avons vu pratiquer à l'abbaye de Thélème ; lisons l'apologie de Raymond de Sébonde, et nous verrons que pour l'épicurien des *Essais*, la défiance de la raison, l'indifférence à l'égard de la religion constituent, si l'on peut ainsi dire, ce fameux oreiller si commode pour une tête bien faite. Le *Pantagruel* et les *Essais* : c'est là qu'il faut rechercher les antécédents philosophiques du libertinage. Un libertin, est un sceptique, surtout en religion ; ajoutons que c'est aussi, le plus souvent, un débauché. L'épicurisme de

Rabelais et de Montaigne aurait suffi à relâcher les mœurs ; la licence de la cour de Henri IV n'était pas faite pour tendre la discipline morale. Ainsi, vers 1610, avait disparu pour beaucoup la notion *du devoir*, et aussi la croyance à la solidité des preuves *de la religion*. Ceux qui seront infectés de cet esprit du siècle, ce seront les libertins.

Y a-t-il eu beaucoup de ces libertins ? En 1623, le Père Mersenne évalue à 50,000 le nombre des athées pour Paris seulement ; et de fait, à lire les Mémoires du temps, la société française, sous Richelieu et sous Mazarin, semble avoir été plutôt voisine de l'impiété. Gui Patin, apprenant une maladie du Prince de Condé, écrivait : « Belle âme devant Dieu, s'il y croyait ! » Et non seulement les chansons de table n'épargnaient pas toujours Dieu, mais des faits incroyables se passaient dans la rue, et l'on voyait des gentilshommes, des Brissac, des Vitry, des Mathra, des Fontrailles, charger, ivres, un crucifix ! Pour le gros de l'armée, deux anecdotes pourront nous montrer de quelle importance on se le figurait. M. de Roquelaure, apprenant qu'il était question d'envoyer une grande armée en Italie, proposa que M. de Liancourt y conduisit 20,000 Jansénistes, M. de Turenne, 20,000 huguenots, et lui-même, 10,000 athées. — Ce que nous lisons dans Tallemant des Réaux, n'est pas moins instructif : « Un fou, nommé Cyrano, fit une pièce de théâtre, intitulée : *La Mort d'Agrippine*, où Séjanus disait des choses horribles contre les dieux. La pièce était un pur galimatias. Sercy, qui l'imprima, dit à Boisrobert qu'il avait vendu l'impression en moins de rien : Je m'en étonne, dit Boisrobert. Ah ! Monsieur, reprit le libraire, *il y a de belles impiétés !* »

Le supplice de Vanini, en 1619, le procès de Théophile, en 1624, prouvent que l'Eglise s'inquiétait des progrès de l'athéisme. La société d'où procède plus directement Cyrano, est celle de Gassendi et de ses amis. Autour de Gassendi vivaient Gabriel Naudé, Gui Patin, La Mothe Le Vayer, tous libertins, tous sceptiques, et qui, par l'autorité de leur nom, l'austérité de leur vie, semblaient redonner quelque lustre à la doctrine mal famée du libertinage. Mais Gassendi eut de véritables disciples : Sorbières, Chapelle, peut-être Molière, Saint-Evremond, et enfin Cyrano, qui s'imposa, dit-on, dans le cercle étroit des élèves du maître, et qui s'y fit bientôt estimer. Dans ses ouvrages, Cyrano exprimera son admiration pour La Mothe Le Vayer et pour Gassendi, et aussi pour l'Italien Campanella qu'il avait eu l'occasion de voir dans la maison de Gassendi. Il est certain que l'ouvrage allégorique de Campanella, *Civitas solis*, a exercé une influence toute spéciale sur Cyrano, qui y a puisé ses idées les plus audacieuses et les plus singulières en religion, en politique, en métaphysique et en morale.

Fréquentant de si doctes personnages, Bergerac, après une jeunesse débauchée, s'était assagi. Ceux qu'il avait pour amis n'étaient plus des habitués de la *Croix de Lorraine* ou du *Mouton Blanc*. Dans une préface mise en tête de l'histoire comique ou *Voyage dans la Lune*, Henri Lebreton nous a éclairés sur les connaissances et les goûts philosophiques de son ami : « Quoiqu'il fût paresseux de sa nature, il avait prodigieusement étudié sur toutes sortes de matières ; son heureuse mémoire ne le servait pas moins que son amour de la science. Il était bon physicien ; il connaissait à fond les divers systèmes

de philosophie anciens et modernes et, après avoir suivi les leçons de Gassendi, il ne refusa pas de s'instruire encore en lisant Descartes, le seul des savants modernes qu'il louât presque sans restriction. »

On connaît, tout au moins de nom, les ouvrages dans lesquels Cyrano a exprimé des opinions philosophiques : C'est le *Voyage dans la Lune* ; l'*Histoire comique des Etats et Empires du Soleil* ; quelques lettres, une contre les Sorciers, une contre le Carême ; quelques vers de son *Agrippine*, ou plutôt une partie du rôle de Séjanus sont à relever. Il avait, paraît-il, préparé un grand ouvrage de métaphysique : il n'en reste qu'un fragment, une étude préparatoire ayant rapport aux sciences naturelles, et qui nous montre la parfaite conformité, sur ce point, des vues de Cyrano avec celles de Descartes.

Malgré sa franchise et son incontestable hardiesse, Bergerac ne s'est pas départi d'une instinctive et bien excusable prudence. Il a adopté la forme allégorique sinon comique, pour présenter sa doctrine : c'est une précaution qu'avait prise autrefois Rabelais, que prendra plus tard Swift, dans sa satire politique. Ajoutons les précautions oratoires qui rappellent toutes celles d'un Gassendi et d'un Descartes, et qui sont d'ailleurs justifiées par le procès de Galilée, le supplice de Vanini, celui de Fontanier, ou le procès de Théophile. Mais, telles qu'elles sont, malgré un cadre comique et des précautions de langage, les œuvres de Cyrano parurent aux contemporains ce qu'elles étaient, les écrits d'un libertin. Il fut emprisonné à Toulouse ; sa mort est restée mystérieuse ; un accident, ou plutôt un crime le tua à l'âge de 35 ans. Ses coffres furent pillés et par prudence

et par timidité, Lebret retrancha de nombreux passages, dans les deux ouvrages qu'il publia, l'un en 1656, l'autre en 1662.

Dans l'état où elle nous est parvenue, l'œuvre philosophique de Cyrano est, à proprement parler, un véritable fouillis. Il est impossible d'y trouver un plan logiquement conçu, une liaison même entre les différents développements. Il faut donc renoncer à toute analyse suivie. Cherchons à voir l'esprit général de la doctrine ; voyons-en, pour ainsi dire, l'application pratique.

Ce qui anime Cyrano dans ses projets de réforme sociale aussi bien que dans ses conceptions métaphysiques, c'est l'indépendance d'esprit la plus absolue, le goût le plus vif pour la liberté de penser. Il a gardé rancune aux doctrines des scholares, des théologiens, se moque de la philosophie d'Aristote, et raille sans pitié les opinions toutes faites. Il flétrit les juges de Galilée : « Voyez-vous, à moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les principes des docteurs de drap, vous êtes un fou, un idiot et quelque chose de pis. On m'a voulu mettre, en mon pays, à l'Inquisition parce qu'à la barbe des Pédants, j'avais soutenu qu'il y avait du vide. » Bergerac ne reconnaît qu'une autorité, celle de la Raison. « La Raison seule est ma reine ; un philosophe doit juger le Vulgaire, non comme le Vulgaire. Ce sait déjà les nobles affirmations d'un Descartes et d'un Pascal ! L'esprit fougueux de Cyrano pousse même l'indépendance de la pensée jusqu'à la révolte alors la plus dangereuse : il ne craint pas de se moquer des dogmes de la foi ; ces dogmes que chacun croit sacrilège de contredire ! »

Cette liberté d'esprit, Cyrano en usera pour critiquer la société humaine, et grâce au cadre commode qu'il s'est choisi, il pourra imaginer des mondes où tout ira selon ses vœux. Cette Lune, ce Soleil qu'il nous fait explorer, combien différents sont-ils de notre pauvre planète !

Ce sont d'abord, comme nous pouvons penser, des pays « où les habitants sont amateurs de la Vérité ; on n'y voit pas de pédants ; les philosophes ne s'y laissent persuader qu'à la raison ; l'autorité d'un savant, ni le plus grand nombre ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement. » Dans ces contrées bénies, les poètes sont les plus heureux des hommes, car les vers et les rimes y sont la monnaie ordinaire : on peut faire ripaille pendant huit jours : un sonnet paiera la chère, si délicate soit-elle ! « Ainsi, quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, et les personnes d'esprit font toujours grand'-chère. » Nous sommes, on le voit, en pleine fantaisie, et les poètes faméliques, qui furent longtemps les compagnons de Cyrano, auraient bien vite, dans un tel pays, recouvré leurs couleurs et leur embonpoint. — Rien, dans le Soleil ou dans la Lune, n'est semblable à ce que nous voyons autour de nous. Comme rois, par exemple, le peuple des oiseaux n'y choisit que les plus faibles, les plus doux et les plus pacifiques ; « encore les changeons-nous tous les six mois, et nous les prenons faibles afin que le moindre à qui ils auraient fait quelque tort pût se venger d'eux. Nous les choisissons doux, afin qu'ils ne haïssent ni ne se fassent haïr de personne, et nous les voulons pacifiques, pour éviter la guerre, canal de toutes les

injustices. » La guerre, faite comme la font les hommes, paraît à Cyrano quelque chose d'aussi injuste que ridicule, et, selon lui, il y a, pour les peuples, une véritable impertinence à croire qu'ils font ainsi prévaloir leurs droits. « Le courage n'existe pas; le vainqueur doit remercier la Fortune, et le vaincu n'est non plus blâmable que le joueur de dés qui, sur dix-sept points, en voit faire dix-huit. »

Quant aux mœurs de ces contrées, la différence qu'elles présentent avec les nôtres, n'est pas moins complète. Dans la Lune, on n'honore pas la vieillesse, ni la paternité, non plus d'ailleurs que les morts, d'un culte puéril, vain et stérile; ce qu'on y aime c'est la jeunesse, la vigueur et l'action.

Pourquoi, par exemple, savoir gré à votre père de vous avoir engendré? Dieu ne vous eût point rayé du calcul de tous les hommes, quand votre père fût mort petit garçon; peut-être même, si votre naissance eût été à votre option, vous eussiez dit à la Parque: « Ma chère Demoiselle, prends le fuseau d'un autre; il y a fort longtemps que je suis dans le rien, et j'aime encore mieux demeurer à n'être pas, que d'être aujourd'hui pour m'en repentir demain. » Pour les morts, ce sont les scélérats que l'on enterre, « car, peut-on prendre la sépulture pour quelque chose de précieux? Peut-on concevoir rien de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge, à la merci des crapauds qui lui mâchent les joues? » La seule façon d'honorer les morts, dans la Lune, c'est de se réjouir, à l'idée que, brûlés, ils sont rentrés dans le grand Tout.

On voit assez quel est le procédé de Cyrano: il aime à

prendre le contre-pied des opinions reçues autour de lui : qu'il tombe parfois dans le paradoxe, cela est trop évident; mais on ne peut nier qu'il n'ait, même au service de l'erreur, la verve démonstrative la plus entraînante.

Mais où l'humeur satirique de Cyrano se donne libre cours, c'est quand il prend à partie ce « misérable animal », qui s'appelle l'homme. Il en a raillé les mœurs et les croyances : « C'est une chose étrange que ce que vous croyez et que ce que vous ne croyez pas » ; il s'attaque maintenant à l'homme même. Dans l'*Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*, il fait faire son procès à l'homme par les oiseaux : il serait bien ridicule, allèguent ceux-ci, de croire qu'un animal tout nu, que la Nature même en mettant au jour, ne s'est pas souciée de fournir des choses nécessaires à le conserver, fût comme eux capable de raison. C'est l'être le plus affreux ; une bête chauve, un oiseau plumé, une chimère amassée de toutes sortes de natures, et qui fait peur à toutes ; l'homme, dis-je, et ici Bergerac reprend la parole, si vain et si sot qu'il se persuade que les animaux n'ont été faits que pour lui ; l'homme qui, avec son âme si clairvoyante ne saurait distinguer le sucre d'avec l'arsenic, et qui avalera la ciguë que son beau jugement lui aurait fait prendre pour du persil ; l'homme enfin que la Nature, pour faire de tout, a créé comme les Monstres, mais en qui pourtant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux, et de les exterminer. » Nous avons voulu citer tout entier ce violent réquisitoire : Cyrano le développe avec complaisance : quoi de plus cruellement ridicule pour notre race que le plaidoyer dans lequel on prouve que Cyrano est bien véritablement un homme.

« Pour moi, je ne fais pas de difficulté qu'il ne soit homme : 1° par un sentiment d'horreur dont nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue, sans en pouvoir dire la cause ; 2° en ce qu'il rit comme un fou ; 3° en ce qu'il pleure comme un sot ; 4° en ce qu'il se mouche comme un vilain ; 5° en ce qu'il est plumé comme un galeux ; 6° en ce qu'il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes, la pointe au Ciel, plat contre plat. » Cyrano nous rappelle ici Montaigne ; et ne croirait-on pas entendre les reproches dont La Fontaine nous accablera, quand il continue : L'homme se rue sur nous pour nous manger ; il se fait accroire que nous n'avons été faits que pour lui. Encore est-ce un droit imaginaire que cet empire dont il se flatte.

L'Homme n'inspire donc aucun respect à Cyrano ; il y a là plus que de la verve satirique ; il y a les conséquences de tout un système de philosophie, si du moins il eut jamais un système, lui, l'ami de toute liberté et de toute fantaisie !

Ce serait donc lui être infidèle que de vouloir, sous couleur de précision, classer ses idées et parler de la logique, de la physique, de la métaphysique, de la morale de Cyrano ! Grands mots que nous ne pourrions d'ailleurs que trop, ou trop peu développer ! Et pourtant nous touchons là au Cyrano le plus proprement original, à qui manqua souvent la clarté, mais non jamais l'éclat et le brillant de l'imagination. On a pu s'extasier et dire que chez notre auteur mainte invention nouvelle, mainte idée encore à peine acceptée, se trouvaient exprimées ; les forces psychiques et la télépathie, par exemple, sans parler du phonographe et de la direction des ballons !

Mais ce qui manque à Bergerac, c'est la méthode : sa science est faite toutes d'hypothèses invérifiables : il se livre, pour tout expliquer, à de véritables débauches d'imagination, et se contente d'une raison pourvu qu'elle soit ingénieuse. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler les moyens qu'il dit avoir employés pour arriver jusqu'à la Lune : comme nous sommes loin alors de l'ingéniosité scientifique d'un Jules Verne !

De sa métaphysique, Bergerac tire la négation du dogme de l'immortalité de l'âme ! Pour lui, il n'y a pas de différence entre l'âme d'un homme et celle d'un chou ; et s'il feint, par instants, de croire que notre âme est immortelle, il saura parfaitement se faire bientôt prouver le contraire. Aussi, de ses œuvres, tire-t-on facilement un athéisme, et, comme l'on disait alors, un *libertinage* complet.

Nombreux pourtant sont les passages où Bergerac se défend d'être athée. Mais le public ne s'y trompa guère. On avait relevé dans la tragédie d'*Agrippine* ces vers audacieux où la toute puissance divine est niée par Séjan (Acte II, scène V) :

TÉRENTIUS à Séjan

Respecte et crains des Dieux l'effroyable tonnerre.

SÉJAN

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre.
J'ai six mois, pour le moins, à me moquer des Dieux
Ensuite, je ferai ma paix avec les Cieux.

TÉRENTIUS

Ces Dieux renverseront tout ce que tu proposes

SÉJAN

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS

Qui les craint ne craint rien.

SÉJAN

Ces enfants de l'effroi
Ces beaux riens qu'on adore et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme
Ces Dieux que l'homme a faits et qui n'ont pas fait l'homme
Des plus fermes Etats ce fantasque soutien
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.

TÉRENTIUS

Mais, s'il n'en était pas, cette machine ronde...

SÉJAN

Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde ?

Ne croyant pas à l'existence d'un Dieu capable de réconcilier l'ordre de la Nature et celui de la Grâce, Bergerac ne peut croire à la vie future. Quand Cyrano, prisonnier des oiseaux, est condamné à mort, il se console en se disant qu'il va être comme celui qui n'est pas né. « Un clin d'œil d'après la vie, tu seras ce que tu étais un clin d'œil devant, et, ce clin d'œil passé, tu seras mort d'aussi longtemps que celui qui mourut, il y a mille siècles. »

Séjanus ne répond pas autre chose à Agrippine (Acte V, 6).

J'ai beau plonger mon âme et mes regards funèbres
Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres,
J'y rencontre partout un état sans douleur
Qui n'élève à mon front ni trouble ni terreur
Car, puisque l'on ne reste, après ce grand passage
Que le songe léger d'une légère image,
Et que le coup fatal ne fait ni mal ni bien,
Vivant parce qu'on est, mort, parce qu'on n'est rien,
Pourquoi perdre à regret la lumière reçue
Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perdue ?

Non content, enfin, d'attaquer la religion dans ses deux dogmes essentiels, celui de l'existence de Dieu et celui de l'immortalité de l'âme, Cyrano, tout comme Naudé et Gui Patin raille les pratiques et les superstitions de la foi catholique. Non sans hardiesse, il se moque de l'observance du carême ; avec une véritable profondeur, il combat les croyances et les préjugés de la foule, au sujet des sorciers et de l'empire du Diable. Or, pensons-y bien, nier l'empire du Diable, c'était, aux yeux de l'Eglise, douter de la puissance même de Dieu. Théophile, lors de son procès, ne s'était-il pas vu reprocher comme grief capital, son incrédulité en matière de sorcellerie ?

Les conséquences d'une semblable philosophie, au point de vue de la morale pratique, sont faciles à déduire : la Nature est la reine de ces philosophes dont Gassendi est le chef. Cyrano, comme autrefois Théophile, devait « suivre la Nature », insoucieux de toute discipline morale qui eût eu son fondement dans la Religion.

~~~~~

## CONCLUSION

---

La figure de Savinien Cyrano de Bergerac doit nous apparaître clairement. Il reflète les goûts littéraires de son époque : Espagnol et Italien, précieux et grand amateur de pointes, il semble par là se rattacher à l'Hôtel de Rambouillet ; il s'en sépare et se rapproche de nos conteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, par sa verve gauloise. Disciple de Corneille pour la tragédie, il remonte aux types du moyen âge quand il écrit son *Pédant joué* ; philosophe, enfin, il est libertin, déjà touché par l'influence cartésienne.

Ce qui paraît donc lui manquer le plus, c'est l'originalité, et, phénomène étrange, il a toujours visé à l'originalité, il y a souvent atteint. C'est qu'en effet, tous ceux qui obéissaient aux diverses tendances que nous avons notées chez Cyrano, n'avaient entre eux aucun lien d'école ni de doctrine ; ils vivaient chacun pour soi, et c'est à distance seulement, par contraste aussi avec l'école disciplinée de 1660, le clan Janséniste et le clan Orthodoxe, qu'ils nous semblent former un groupe compact. Et nous touchons ici à la cause intime de cette obscurité dans laquelle est aujourd'hui l'œuvre de Cyrano. En ces époques de transition, si intéressantes puisque tous les germes de l'avenir y reposent, les individus soucieux avant tout de leur personnalité, sont destinés à disparaître : car ou leurs efforts sont éclipsés par la discipline et la règle établies, ou bien ils se perdent dans

l'éclat même de leurs principes, quand ceux-ci triomphent, grâce à des successeurs plus heureux, ou de plus de génie.

C'est ce qui a permis à M. Ed. Rostand de nous donner en son cinquième acte un Cyrano mélancolique, et qui se plaint avec une amertume résignée *d'avoir manqué sa vie, d'avoir été le souffleur des idées des autres* et d'être ainsi condamné à rester inconnu de la postérité.

Nous avons essayé de donner les véritables causes de l'obscurité de Bergerac, à qui il manqua le jugement, le goût, et souvent le travail. Mais si nous concluons que le Cyrano de la réalité vaut moins que celui de la légende, ce sera reconnaître, une fois de plus, les droits imprescriptibles de la poésie, cette ouvrière de mensonges, mais cette créatrice de toute vérité : « *Le poète a raison contre les faits* » ; jamais le mot de Goethe ne paraîtra plus juste à tous ceux en qui l'amour de l'exactitude n'a pas étouffé la passion de l'idéal.

L. GOSSELIN.

**COMPTE DE GESTION**  
**PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE**  
**DANS SA SÉANCE DU 2 JUILLET 1898**  
**POUR L'ANNÉE 1897-1898**  
*Par le Trésorier de la Société*

---

**RECETTES**

|                                                                                       |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| 1° En Caisse au 30 juin 1897 . . . . .                                                | 34 fr. 36    |
| (Voir le <i>Bulletin</i> 96-97)                                                       |              |
| 2° Intérêts annuels des titres de rente et<br>du livret de Caisse d'Epargne . . . . . | 119 22       |
| 3° Cotisations des membres de la Société,<br>perçues pendant l'année . . . . .        | 1.540 »      |
| 4° Subvention municipale annuelle . . . . .                                           | 300 »        |
| 5° Recettes diverses. . . . .                                                         | 2 58         |
| <hr/>                                                                                 |              |
| TOTAL DES RECETTES. . . . .                                                           | 1.995 fr. 08 |

**DÉPENSES**

|                                                                 |              |
|-----------------------------------------------------------------|--------------|
| 1° Loyer, impôts et assurance. . . . .                          | 291 fr. 40   |
| 2° Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés<br>divers. . . . . | 938 75       |
| 3° Conférences et soirées . . . . .                             | 65 »         |
| 4° Correspondance et frais de biblio-<br>thèque . . . . .       | 26 85        |
| 5° Concierge de la bibliothèque (Mois du)                       | 240 »        |
| 6° Dépenses diverses . . . . .                                  | 13 50        |
| <hr/>                                                           |              |
| TOTAL DES DÉPENSES. . . . .                                     | 1.575 fr. 50 |

BALANCE

|                        |              |
|------------------------|--------------|
| Recettes . . . . .     | 1.996 fr. 08 |
| Dépenses . . . . .     | 1.575 50     |
|                        | <hr/>        |
| RESTE EN CAISSE. . . . | 420 fr. 58   |

Y compris 309 fr. 22, montant du livret de la Caisse d'Épargne.

NOTA. — La Société possède en outre deux titres de rente 3 o/o sur l'État français de 110 fr. de rente, ce qui représente au cours normal un capital de 3,666 fr. 66.

Brest, le 2 juillet 1898.

*Le Trésorier,*

E. FOURNIER.

Vu et approuvé par les membres du bureau de la Société Académique à la séance du 4 juillet 1898.

*Le Président,*

D<sup>r</sup> HÉBERT.

*Les Vice-Présidents,*

DE LORME et MAURER.

*Les Secrétaires,*

CAVALIER et GOOD.

# LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

---

EXERCICE 1897 - 1898

---

*Président d'Honneur* : M. le Vice-Amiral BARRERA,  
C. ✱, O. U, commandant en chef, Préfet maritime du  
2<sup>e</sup> arrondissement.

BUREAU ÉLU LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1897

*Président* : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

## 1<sup>RE</sup> SECTION

---

SCIENCES

*Vice-Président* : M. le docteur BRÉMAUD (P.), ✱, U,  
Médecin principal de la Marine

*Secrétaire* : M. GOOD, Pharmacien civil.

## 2<sup>ME</sup> SECTION

---

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

*Vice-Président* : M. MAÜRER, Avocat.

*Secrétaire* : M. FEILLARD Fils, Avocat.

## 3<sup>E</sup> SECTION

---

GÉOGRAPHIE

*Vice-Président* : M. DE LORME (A.), O. U, Professeur  
au lycée de Brest.

*Secrétaire* : M. CAVALIER, Pharmacien de la Marine.

*Bibliothécaire-Archiviste* : M. KERNÉIS (A.-A.), ✱,  
Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.  
*Trésorier* : M. FOURNIER (P.-E.) ✱, ancien Avoué.

---

## COMITÉ DE PUBLICATION

1° LES MEMBRES DU BUREAU.

2° MM. GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

BOURGEOIS, O. ✱, Lieutenant-Colonel d'Ar-  
tillerie territoriale.

AUDOUARD, Capitaine du Génie.

BAILLY, ⚔, Professeur au Lycée.

M<sup>me</sup> PERDRIEL-VAISSIÈRE.

M LEMOINE, O. ✱, Pharmacien en chef, en  
retraite.

---

## PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. C. ✱, ⚔, Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. ✱, Vice-Amiral, en retraite.

JOUBERT, O. ⚔, Avoué honoraire, à Saint-Brieuc.

ZÉDÉ, G. O. ✱, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. ✱, Vice-Amiral.

BESNARD, C. ✱, Vice-Amiral, Ministre de la Marine.

---

## MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), ⚔, Voyageur géographe.

DE LESSEPS (Ferdinand), G. C. ✱.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. ✱, Capitaine de frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.

---

## MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.

ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.

ALLANIC, ✱, O. ☿, Professeur honoraire de Philosophie, rue de Siam, 63.

ALLANIC, O. ✱, Médecin en chef de la Marine, en retraite, rue de Siam, 63.

5 ALLÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.

ANJOT, ☿, Professeur au Lycée, rue Kéréon, 15.

ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Ornou, 10.

ARNOULT (Mme), place de la Halle, 9.

BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.

10 BASTIT (Joseph), Négociant, Place du Château, 5.

BAUDOUIN (Mlle), à Kérinou - Lambézellec, 179.

BENOIT, ✱, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, Membre de la Chambre de Commerce, rue de la Mairie, 12.

BERGER (Charles-Victor), ✱, O. ☿, ancien Médecin de la Marine, Adjoint-Maire, rue de Paris, 54.

BERNIER (Alfred), ancien Médecin de la Marine, rue Kléber, 1 bis.

- 15 BERRÉHAR, Pharmacien civil, à Saint-Renan.  
BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.  
BIZIEN (Edmond), Juge au Tribunal de Commerce.  
rue de la Mairie, 25.  
BLAREZ, Chef de bataillon, au 19<sup>e</sup> de ligne, rue  
de la Mairie, 2.  
BLOIS (DE), \*, Conseiller Général, rue Voltaire, 34.  
20 BOELLE (Mme Léon), rue Traverse, 14.  
BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 26.  
BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.  
BONNEAU (Paul), \*, Agent Comptable principal  
de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.  
BOURGEOIS, O. \*, Lieutenant-Colonel d'Artil-  
lerie territoriale, rue d'Aiguillon, 38.  
25 BRÉMAUD, Architecte, rue de Paris, 41.  
BRÉMAUD (Paul), \*, \*, Médecin principal de la  
Marine, Rue du Château, 1.  
BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.  
BURNETT-STEARS (M<sup>me</sup>), rue de la Rampe, 31.  
CANY (M<sup>me</sup>), rentière, rue Foy, 11.  
30 CARADEC (Théophile), \*, Docteur-Médecin, rue  
de la Mairie, 15.  
CARON, Greffier, rue de Paris, 107.  
CARRIVE (V<sup>e</sup> Paul), Négociant, rue de la Rampe, 46.  
CAVALIER, \*, Pharmacien de la Marine, rue d'Ai-  
guillon, 52.  
CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.  
35 CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.  
CHARPENTIER, O. \*, Capitaine de vaisseau,  
rue de la Poterne, 1.  
CHEVILLOTTE (Jean), rue du Château, 11.

- CHEVILLOTTE (Charles), ancien Député, cité d'Antin, 2.
- CHIC (Léon), \*, ~~§~~, Chef de musique des Equipages de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.
- 40 CLÉREC, Avocat, rue Saint-Yves, 24.
- COLLARD-DESCHERRES, Chef de bataillon d'Infanterie de marine, en retraite, r. Traverse, 17.
- COLLOT-BÉRANGER, Avocat, r. de la Rampe, 51.
- CORBÉ, Pharmacien civil, à Brest, r. de Paris, 148.
- CORNUT-GENTILE (I.-J.-A.), O. \*, Capitaine de vaisseau, place du Château, 5.
- 45 DELALANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du Château, 62.
- DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15
- DELOBEAU, \*, Avoué honoraire, Sénateur et Maire de Brest, rue d'Aiguillon, 54.
- DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.
- DESHAYES (Eugène), rue Saint-Yves, 3.
- 50 DEVOIR, Lieutenant de vaisseau, à bord du *Femmapes*.
- DIDELOT (M<sup>me</sup> la Baronne), Rampe, 19.
- DUCHATEAU (A.), \*, Médecin en chef de la Marine, rue d'Aiguillon, 2.
- DUVAL (Jean-Charles-Marcellin), C. \*, Directeur du Service de Santé de la Marine, en retraite, rue Colbert, 26.
- ELY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.
- 55 FALLIER (Louis-Constant), O. \*, Docteur-Médecin, rue du Château, 6.
- FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10. Lambézellec.

- FEITU, Sculpteur, rue Foy, 10.  
FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.  
FOURNIER (P.-E.), ✱, ancien Avoué, rue Saint-Yves, 33.
- 60 FEILLARD, Avocat, rue de Siam, 75.  
FRÉVILLE, O. ✱, Ingénieur des Constructions Navales, cité d'Antin, 4.  
FRIOCOURT, ✱, Inspecteur de la Marine, rue Saint-Yves, 13.  
FRIOCOURT, O. ✱, Médecin en chef de la Marine, place Latour-d'Auvergne, 14.  
FROIDEVAUX, Juge de paix, rue Traverse, 31.
- 65 GALACHE (François), C. ✱, Contre-Amiral, en retraite, rue d'Aiguillon, 54.  
GALMICHE, Industriel, à Plonévez-Porzay.  
GAUTHIER (M<sup>me</sup> Eugène), rue de la Mairie, 21.  
GAYET, ✱, Médecin principal de la Marine, rue du Château, 42 *bis*.  
GEFFROY, Pharmacien de la Marine, rue de la Mairie, 23 *bis*.
- 70 GÉRARD (Victor), Avoué, rue de Siam, 24.  
GHILINO, Propriétaire, à Kerhuon.  
GUILLERMIT, Maître de Chapelle, rue du Château, 15.  
GLEIZES DE FOURCROY (Charles-Philippe), O. ✱, Inspecteur en chef de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 36.
- GOEZ, O. ✱, Capitaine de vaisseau, rue du Château, 48.
- 75 GOUBET, ✱, Sous-Commissaire de la Marine, rue Voltaire, 15.

- GOURY (Gustave), Hôtel de la Bourse.
- GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole Navale, rue Voltaire. 25.
- GOOD, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 *bis*.
- GRALL, Pharmacien civil, rue de Siam, 49.
- 80 GRENETIER, Négociant, rue de Siam, 59.
- GUENEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.
- GUICHON DE GRANDPONT, C. ✱, Commissaire général de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 7.
- GUYADER, Docteur-Médecin, rue de Paris, 83.
- HAMON, Notaire, rue de Siam, 43.
- 85 HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Aiguillon, 6.
- IMHOFF (V.), ✱, Capitaine de vaisseau, rue de la Mairie, 3 *bis*.
- JEHANNE, ✱, Médecin de la Marine, en retraite, rue de Siam, 55.
- JOUBERT, O. ☿, Avoué honoraire, rue Châteaubriand, 12, Saint-Brieuc.
- KERDONCUFF, Commissaire-Adjoint de la Marine, en retraite, rue Neptune, 3.
- 90 KERMAREC, O. ✱, Colonel d'Artillerie, en retraite, rue Voltaire, 4 *bis*.
- KERNÉIS (A.-A.), ✱, Sous-Commissaire de la Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
- KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consulaire, rue du Château, 19.
- LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arrondissement, rue de Siam, 36.
- LANGERON (Edouard), O. ☿, Professeur honoraire de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.

- 95 LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Auvergne, 12.  
LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de Siam, 14.  
LE BEURRIER fils, Négociant, rue de Brest, 2, en Lambézellec, et rue d'Aiguillon, 38.  
LE BORGNE DE KERAMBOSQUER, O. ✱, Contre-Amiral, rue Voltaire, 22.  
LE GUEN (Madame), Rentière, rue du Château, 31.  
100 LE GO (E.), Rentier, rue de Siam, 65.  
LEHIDEUX (A.-M.-F.), Négociant, rue St-Yves, 19  
LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.  
LE JANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au château de Lesgall, en Lesneven, et rue de la Rampe, 43.  
LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 25.  
105 LE LOARER (P.-M.), O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite, rue de la Rampe, 1.  
LE LOUP DE VARENNE, Propriétaire, rue du Château, 37.  
LE MEILLOUR, Lieutenant d'Infanterie de Marine, rue Neptune, 3.  
LE MOINE (E.-J.-T.), O. ✱, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue de la Rampe, 25.  
LE MONNIER, (M<sup>me</sup> Henri), rue Voltaire, 31.  
110 LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.  
LEVOT-BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.  
LORME (A. DE), O. U, Professeur au Lycée, rue de la Rampe, 50.

- LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 42.  
LOUVET, Pharmacien en chef, Grand'Rue, 32.  
115 LULLIEN, Juge suppléant au Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 26.  
MARFILLE, Négociant, Président du Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.  
MARION, \*, †, ancien Médecin de la Marine, Bibliothécaire de la Ville, rue du Château, 50.  
MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), O. \*, Capitaine de vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 bis.  
MAURER, Avocat, Docteur en Droit, rue de la Rampe, 5.  
120 MERLANT, O. \*, Inspecteur en Chef des Services Administratifs de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18 bis.  
MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Voltaire, 28.  
MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques, place du Château, 3.  
OLLIVIER, \*, Sous-Commissaire de la Marine, rue du Château, 2  
OLLIVIER (Henry), Lieutenant au 2<sup>e</sup> de Marine, rue Voltaire, 13.  
125 PAILLET, Négociant, place Ornou, 1.  
PARIN-LAMARQUE, Négociant, rue du Château, 47.  
PASSINI père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.  
PERDRIEL-VAISSIÈRE (M<sup>me</sup>), rue de Paris, 30.  
PIÉBOURG, \*, Lieutenant-Colonel d'Artillerie de terre, rue Voltaire, 27.  
130 PINÇON, Photographe, rue de Siam, 65.

- PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.  
PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.  
POULLAOUËC, Notaire, rue de Siam, 30.  
RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de Paris, 38.  
135 RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.  
RENAUT, Pharmacien, Grand'Rue, 42.  
RIGUBERT, Médecin de la Marine, rue de Siam, 65.  
RIVET (L.-J.), O. ✱, Capitaine de vaisseau, rue  
du Château, 15.  
ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.  
140 ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.  
ROSUEL, Entrepreneur, rue du Château, 15.  
ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz,  
rue du Château, 28.  
ROULLIN, Lieutenant de vaisseau, rue Duguay-  
Trouin, 5.  
SANQUER, Négociant, Adjoint-Maire, rue de  
Paris, 46.  
145 SEGONDAT, Contrôleur des Contributions directes,  
rue Voltaire, 1.  
SILGUY (M<sup>me</sup> la comtesse DE), rue du Château, 33.  
SIMOTTEL (Robert), rue Vauban, 1.  
THÉSÉE, Docteur, rue d'Algésiras, 17.  
THIERRY, Négociant, rue Traverse, 18, et au  
Merle-Blanc.  
150 THIELMANS, Docteur-Médecin, Tour de la Mothe-  
Tanguy.  
TONNENS, Chirurgien-Dentiste, rue de la Mai-  
rie, 24.  
TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur  
de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 14.



TROBRIAND (Denis DE), \*, Capitaine de frégate,  
rue de Traverse, 7.

154 VALLAUX, Professeur au Lycée, rue de Siam, 48.



## MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

AUBERTIN (Emile), Aide-Commissaire, à Cherbourg.

BERTIN, O. \*, Directeur des Constructions navales,  
à Paris.

CALVET, O. †, Professeur d'histoire au Lycée  
Michelet, à Vanves.

CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.

5 COMBETTE, \*, O. †, Inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.

DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

DAURIAC (Lionel), †, Professeur à la Faculté des  
lettres de Montpellier.

DAURIAC, \*, Bibliothécaire à la Bibliothèque  
nationale, à Paris.

10 DELAVALD, O. \*, O. †, Pharmacien inspecteur  
de la Marine.

DENNIÈRE, Archéologue, en retraite, à Paris.

DERAUGLAUDRE, Professeur d'agriculture, à  
l'Université Catholique de Lille.

DESCHANEL, †, ancien Sous-Préfet de Brest,  
député,

DEVAUX, Professeur de Physique, au lycée de Lorient.

15 DUCHATELIER (Paul).

DUPUIS, O. ✱, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6, à Paris.

FIERVILLE, O. ☉, Proviseur, en retraite.

FLEURIOT DE LANGLE, C. ✱, Contre-Amiral, en retraite.

GARNAULT, ✱, ☉, Examinateur de la Marine, en retraite, à Paris.

20 GAUGUET, Publiciste, à Paris.

GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.

HÉLAIN, ✱, Agent-Comptable principal de la Marine, à Paris.

HERLAND, Chimiste, Pharmacien, à Concarneau.

JARRY, O. ✱, Recteur de l'Académie de Rennes.

25 JOUAN, O. ✱, O. ☉, Capitaine de vaisseau, en retraite, à Cherbourg.

KERVILER, ✱, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.

KLEINHANS (M<sup>lle</sup>), Professeur à Sainte-Barbe, à Paris.

LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue Chabot-Charny, 79

LE BALLE, O. ☉, Inspecteur d'Académie, à La Roche-sur-Yon.

30 LE GROS, O. ✱, Colonel d'Infanterie de Marine, en retraite.

LE JANNE, ✱, Pharmacien de la Marine.

LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris,

- LOZÉ, O. ✱, ancien Sous-Préfet de Brest, Ambassadeur de France, à Vienne.
- LOYER, O. ⚔, ancien Professeur au Lycée de Brest.
- 35 LUZEL, ✱, ⚔, Archiviste du Finistère.
- MILLIEN, Architecte à Beaumont - Laferrière (Nièvre).
- MILNE, Professeur d'Anglais au Lycée Henri IV.
- NÉIS, Médecin de la Marine, à Smyrne.
- ORTOLAN, ✱, Lieutenant de vaisseau.
- 40 PARIS, C. ✱, Général de brigade.
- PIÉDANIEL, Homme de lettres, à Paris.
- SAULNIER, ✱, Conseiller à la Cour de Rennes.
- THOMAS (Félix), O. ⚔, Professeur au Lycée de Versailles.
- VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).
- 45 WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Vannes.
-

# Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 mai 1847)

## 1<sup>re</sup> SECTION. — GÉOGRAPHIE

### SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 BOUCHES-DU-RHONE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.
- 3 COTE-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.
- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.

- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France.
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Etudes coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Société savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société Normande de Géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

---

## SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

---

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société Royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio de Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.
- 28 EGYPTE : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.
-

- 29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.
- 30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.
- 31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.
- 32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.
- 33 — *Neufchâtel*. — Société Neufchâteloise de Géographie.
- 34 WURTEMBERG : *Stuttgart*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
- 

2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE  
ET BEAUX-ARTS

---

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

---

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
- 2 — *Laon*. — Société académique.
- 3 — *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.
- 4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.
- 5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

- 6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : *Privas*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.
- 11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- 14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 — *Marseille*. — Société de statistique.
- 16 — *Marseille*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.
- 17 CALVADOS : *Caen*. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

- 18 CALVADOS : *Caen*. — Société des Antiquaires de Normandie.
- 19 — *Caen*. — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen*. — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE : *Angoulême*. — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle*. — Société des belles-lettres, sciences et arts.
- 23 — *Saintes*. — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges*. — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.
- 25 COTE-D'OR : *Dijon*. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 — *Dijon*. — Société Bourguignonne d'histoire et de géographie.
- 27 — *Semur*. — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune*. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 COTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc*. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc*. — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret*. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- 32 DOUBS : *Besançon*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 33 DOUBS : *Besançon*. — Société d'émulation.
- 34 — *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME. — *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.
- 36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agricult., sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scientifiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du Finistère.
- 39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Académie des jeux floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de législation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société académique franco-hispano-portugaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéologique du Midi de la France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de Bordeaux.
- 48 — *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.

- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département d'Indre-et-Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (Haute-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.
- 62 — *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

- 63 MAINE ET-LOIRE : *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 64 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 65 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'Agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- 66 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 67 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 68 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 69 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 70 — *Dunkerque*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 72 — *Lille*. — Société régionale des architectes du nord de la France.
- 73 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 74 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 75 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 76 — *Compiègne*. — Société française d'archéologie.
- 77 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.

- 78 PAS-DE-CALAIS : *Boulogne-sur-Mer*. — Société académique.
- 79 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 80 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 81 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 82 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Châlon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Châlon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Macon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agriculture.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 90 — *Chambéry*. — Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie.
- Saint-Jean-de-Maurienne*. — Travaux de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne.

- 91 SAVOIE (Haute-) *Annecy*. — Société florimnotane.
- 92 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise  
de France.
- 93 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.
- 94 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 95 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 96 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.
- 97 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 98 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de  
l'ouest de la France.
- 99 SEINE-INFÉREURE : *Le Havre*. — Société havraise  
d'études diverses.
- 100 — *Le Havre*. — Société des  
sciences et arts agricoles.
- 101 — *Rouen*. — Académie des sciences,  
belles-lettres et arts.
- 102 — *Rouen*. — Société libre d'émulation,  
du commerce et de  
l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 103 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du  
Gâtinais.
- 104 — *Meaux*. — Société d'agriculture,  
sciences et arts.
- 105 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences  
naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 106 — *Versailles*. — Société des sciences  
morales, des lettres et des arts.
- 107 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.

- 108 SOMME : *Amiens*. — Académie des sciences, belles-  
lettres et arts.
- 109 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de  
Picardie.
- 110 — *Amiens*. — Société Linnéenne du nord de  
la France.
- 111 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des  
sciences, belles - lettres et  
arts de Tarn-et-Garonne.
- 112 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques  
et archéologiques.
- 113 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 114 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de  
l'Ouest.
- 115 VIENNE (Haute-) : *Limoges*. — Société archéologique  
et historique du Limousin.
- 116 VOSGES : *Epinal*. — Société d'émulation.
- 117 — *Saint-Dié*. — Bulletin de la Société phi-  
lomathique vosgienne.
- 118 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences histo-  
riques et naturelles de l'Yonne.
- 119 — *Sens*. — Société archéologique.
- 120 — *Avallon*. — Société d'études.
- 121 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 122 — *Constantine*. — Société archéolo-  
gique du département de Cons-  
tantine.
- 123 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indo-  
chinoises de Saïgon.
- 124 ÎLE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des  
lettres, sciences et arts.

- 125 MINISTÈRE *Revue des Travaux scientifiques-*  
126 DE L'INSTRUCTION *Bulletin du Comité des Travaux*  
PUBLIQUE *historiques et scientifiques.*  
127 ET DES *Bulletin archéol. du comité des*  
BEAUX-ARTS *travaux hist. et scientifiques.*  
128 — *Répertoire des trav. historiques.*  
129 — Musée Guimet.  
130 (Ordon. du 27 juil- Biblioth. des sociétés savantes.  
131 let 1845. Art. 2) — —  
132 MINISTÈRE Archives de médecine navale.  
133 DE LA *Revue maritime et coloniale.*  
134 MARINE Société des études maritimes et  
coloniales.  
135 MINISTÈRE Service géographique.  
DES COLONIES

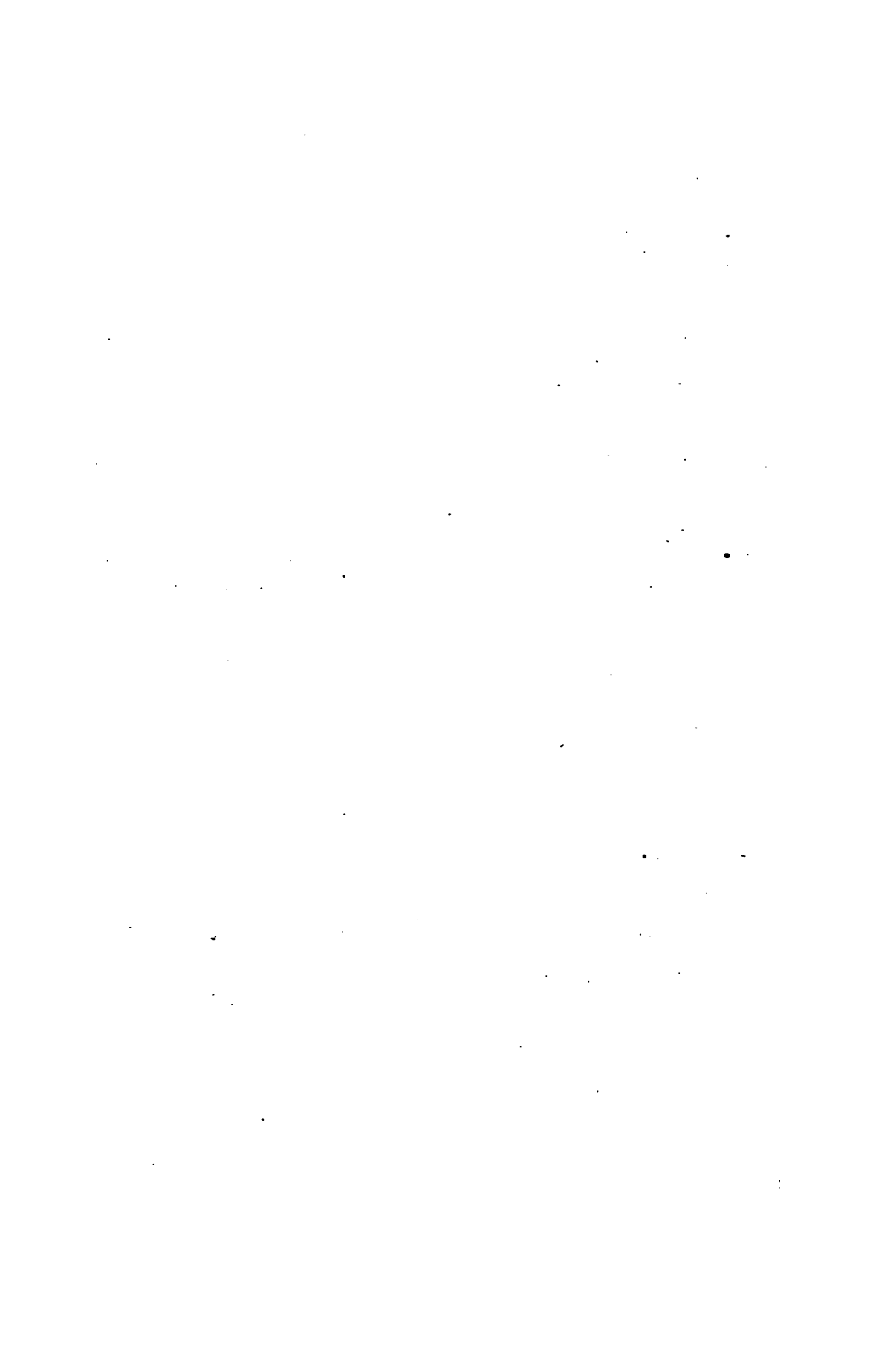
---

## SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

---

- 136 ALSACE-LORRAINE : *Colmar.* — Société d'histoire  
naturelle.  
137 — *Metz.* — Académie de Metz.  
138 AMÉRIQUE : *Washington.* — Smithsonian Institution.  
139 — *Washington.* — U.-S. Geological Sur-  
vey.  
140 — *Washington.* — National Academy of  
Sciences.  
141 BELGIQUE : *Bruxelles.* — Société royale de bota-  
nique.  
142 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro.* — Revista do observatorio,

- 143 CROATIE : *Zagreb-Agram*. — Société d'histoire naturelle.
- 144 ITALIE : *Rome*. — Reale academia dei Lincei.
- 145 NORWÈGE : *Christiania*. — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.
- 146 — *Christiania*. — Université royale.
- 147 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba*. — Academia nacional de ciencias en Cordoba.
- 148 SUÈDE : *Lund*. — Université de Lund.
- 149 SUISSE : *Genève*. — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
- 150 — *Genève*. — Institut national genevois.
- 151 — *Genève*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 152 — *Neufchâtel*. — Société des sciences naturelles.
- 153 — *Zurich*. — Stadtbibliothek Zurich.
- 154 — *Sion*. — Bulletin des travaux de la Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
-



## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                       | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Mohammed-Amar</i> (le faux prophète du Fouta), par M. A. GUI-<br>CHON DE GRANDPONT. . . . .                        | 5     |
| <i>Poésie</i> sur la mort de M. Renaud de Saint-Germain, par le<br>même . . . . .                                     | 17    |
| <i>Les Chrysanthèmes</i> , par le même . . . . .                                                                      | 18    |
| <i>L'Art Breton</i> (du XIII <sup>e</sup> au XVI <sup>e</sup> siècle), par M. A. DE LORME . . .                       | 23    |
| <i>Un Coin du Pays chinois</i> , par M. OLLIVIER-HENRY . . . . .                                                      | 63    |
| <i>Notes sur l'Orientalisation des Mégalithes</i> , par M. L. GROSSIN . .                                             | 117   |
| <i>Contribution à l'étude de la Flore du Finistère</i> , par M. MAU-<br>RICE LANGERON . . . . .                       | 131   |
| <i>Notes généalogiques et biographiques</i> , concernant la famille<br>DUPLEIX, par M. A. KERNÉIS. . . . .            | 143   |
| <i>La Vie des Etudiants parisiens</i> (du XII <sup>e</sup> au XIV <sup>e</sup> siècle), par<br>M. LEVILLAIN . . . . . | 173   |
| <i>Conférence sur Cyrano de Bergerac</i> , par M. L. GOSSELIN. . . .                                                  | 195   |
| Compte de gestion par M. E. FOURNIER . . . . .                                                                        | 238   |
| Listes des Membres de la Société . . . . .                                                                            | 240   |
| Membres honoraires . . . . .                                                                                          | 241   |
| Membres résidents . . . . .                                                                                           | 242   |
| Membres correspondants . . . . .                                                                                      | 250   |
| Liste des Académies, Sociétés savantes :                                                                              |       |
| Première Section : Géographie. — Sociétés françaises. . . .                                                           | 253   |
| — — — Sociétés étrangères. . . .                                                                                      | 254   |
| 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> Sections : Sciences, Littérature et Beaux-Arts. —                                    |       |
| — — — Sociétés françaises. . . .                                                                                      | 255   |
| — — — Sociétés étrangères. . . .                                                                                      | 264   |

